











SOPHIE

OU

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

PAR
M^{me}. DE MONBART.

Quand la nature a fait c'est à l'art de polir,
Et le grand point consiste à savoir les unir.

Philosophe de Sans-Souci à Hermotime.



A BERLIN,
CHEZ G. J. DECKER, IMP. DU ROI. 1777.



581746

355-22

LC 111-1168

111-1168

CSP

LC

1422


M7

1777

A U R O I.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

S I R E,

uelque sensible que je sois à l'honneur que VOTRE MAJESTÉ a daigné me faire en acceptant l'hommage de mes travaux, quelque glorieux qu'il soit pour moi de voir à la tête de mon livre le nom du plus grand Monarque de l'univers, je ne me méprendrai

point aux motifs qui l'ont fait
agir ; & cet ouvrage sera, pour
l'Auteur comme pour tous ceux
qui le liront, une preuve convain-
quante que le seul désir d'être utile
à des peuples dont Vous êtes le
pere est un titre à Vos bontés.

Je suis avec le plus profond
respect,

S I R E,
DE VOTRE MAJESTÉ,

la très-humble, très-obéissante
& soumise servante,

DE MONBART.



PRÉFACE.

Le but d'une préface est, pour l'ordinaire, d'expliquer le plan de l'Auteur, de développer ses vues, & de marquer un terme auquel il ne parvient pas toujours. C'est sans doute pour cette raison que les prospectus & les discours préliminaires promettent si souvent plus qu'ils ne tiennent; c'est

PRÉFACE.

qu'il est plus aisé de projeter un ouvrage que de le faire. J'ai senti plus d'une fois, en travaillant à celui-ci, qu'il étoit aussi plus facile de composer un livre agréable que d'en faire un utile. Quoi qu'il en soit, le zèle doit suppléer aux talens.

La nécessité d'une bonne éducation est trop généralement reconnue pour que je m'arrête à prouver ici ce que tout le monde fait déjà. Je ne ferai point non plus l'analyse de ce traité: c'est à ceux qui le liront à juger de sa valeur. Je ne demande de l'indulgence que pour le stile; quant aux choses, si elles sont inutiles & mauvaises, ni ma jeunesse, ni

PRÉFACE.

mon sexe ne peuvent plus m'excuser; j'ai tort, j'avois trop présumé de mes forces.

Le zele général que j'ai remarqué dans ce pays-ci pour l'éducation des jeunes Demoiselles a excité le mien; j'ai vu avec douleur les abus qui naissent de ce zele mal fécondé; j'ai vu des Gouvernantes incapables d'en exercer les fonctions recevoir les remerciemens de meres abusées, pour avoir perdu leurs filles. J'ai cru que des réflexions sur cet important sujet ne seroient point inutiles; qu'elles serviroient du moins à donner quelque idée des talens d'une Institutrice, & prévien-
droient le mauvais choix qu'on est

PRÉFACE.

exposé à faire. J'ai cru plus, j'ai osé espérer qu'il se trouveroit des mères assez tendres pour faire elles-mêmes l'essai de ma méthode, & j'avoue que cet espoir n'a pas peu contribué à vaincre ma répugnance pour tout ce qui porte le nom d'ouvrage. Je ne me suis permis dans celui-ci que ce qui étoit relatif à mon sujet, & j'avertis ceux qui me reprocheront de ne m'être pas assez étendue sur divers détails & de n'avoir proposé qu'un exemple pour tous les caractères, que je n'ai pas prétendu donner un traité d'éducation pour chaque enfant. Je pourrois peut-être leur demander à mon tour, s'ils auroient lu ce traité s'il eût été

PRÉFACE.

plus volumineux, & leur réponse sans doute me serviroit d'excuse. Je n'augure pas assez bien de mon stile pour lui confier longtems le soin de défendre des idées que je désire de voir adopter.

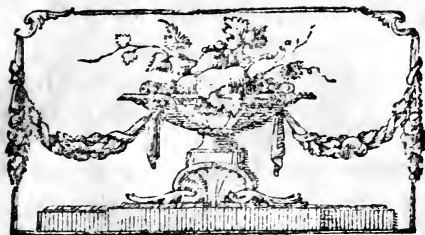
Je ne parle que d'un état. Le peuple n'a pas besoin d'éducation: le goût du travail & l'amour de ses Maîtres, voilà les seules choses à lui inspirer; la nécessité lui donne le premier, & dans tous les pays où il régnera un Monarque tel que celui qui gouverne la Prusse, le second devoir n'aura pas besoin de préceptes.

Je ne parle pas non plus des Princes; il faut qu'ils soient des Dieux pour conserver les vertus

PRÉFACE.

des autres hommes; il faut une ame grande & des talens bien rares pour ofer se charger de l'éducation d'une Princesse; il faudroit un nouveau livre, & furtout une meilleure plume, pour en donner une idée. J'abandonne à d'autres ce difficile ouvrage: heureuse si malgré la médiocrité de mes talens j'ai pu prouver mon zele!





SOPHIE
OU
DE L'ÉDUCATION
DES FILLES.

LIVRE PREMIER.



Dans le grand nombre d'Auteurs modernes qui ont écrit sur toutes les matieres possibles, un seul homme célèbre n'a pas dédaigné de travailler pour l'éducation de la jeunesse: avant que Mr. Rousseau eût donné son immortel *Émile*, à peine

avions-nous quelques mauvais traités, copiés ou mal imités des Anciens, qui servoient de regle à d'ignorans Précepteurs pour tous les rangs, pour tous les âges &, qui pis est, pour tous les caractères. L'ami de l'humanité, ce Jean Jacques, tant lu, si peu compris & si persécuté, est le seul qui ait voulu sacrifier sa tranquillité au bien public. Il a osé attaquer les préjugés, les poursuivre, & s'il n'a pas eu la gloire de les détruire, il a eu du moins celle de l'entreprendre. Cependant cet excellent traité d'éducation, sublime dans ses vues, parfait dans son tout, n'est pas généralement praticable dans l'état présent des choses, comme l'Auteur en convient lui-même. C'est donc à des maîtres habiles à étudier ses idées, ses maximes, sa méthode, pour former de ce tout un plan d'éducation convenable au caractère de leurs élèves & surtout aux circonstances.

De ce qu'un pere, obligé d'être à la ville, ne peut élever son fils à la campagne comme Jean Jacques élève

Émile, il ne s'ensuit pas que l'éducation d'Émile ne soit pas propre au petit citadin; les principes pourront être les mêmes, quoique les moyens de les donner different. Si Mr. Rousseau élevoit un enfant dont le caractère fût tout-à-fait dissemblable de celui qu'il donne à son Émile, il s'y prendroit d'une autre manière, quoiqu'il voulût lui apprendre les mêmes choses. Des peres éclairés l'ont bien senti, & dans l'impossibilité de faire de leurs fils l'élève de la nature, ils ont pris de cette excellente méthode tout ce qui convenoit au caractère de l'enfant & aux circonstances où ils se trouvoient.

Des Instituteurs sévères, moins zélés mais plus orgueilleux, ont crié à l'impiété, au déisme; ils sont restés enfevelis sous leurs préjugés; les institutions des colleges sont demeurées les mêmes; les maîtres sont toujours pédans; les écoliers sont mal instruits, mais enfin ils le sont. En leur apprenant bien des choses dont ils n'ont que faire, on leur en apprend plusieurs d'u-

tiles, & l'expérience fait voir tous les jours que, quelque vicieuse que soit cette éducation, elle peut former de grands hommes, ou du moins les préparer à devenir tels. Les sciences que l'on enseigne dans les colleges sont celles que Mr. Rousseau apprend à son élève; l'on y prêche à quelque chose près la morale qu'il lui fait pratiquer; en un mot il se plaint beaucoup plus de ce que l'on instruit trop que de ce que l'on instruit mal.

Il est des caractères heureux, des génies précoces qui remédiant aux vices de ces institutions, les rendent non seulement bonnes, mais encore utiles. Le plus grand inconvénient qui puisse résulter de la méthode reçue d'élever les garçons, c'est qu'ils ne sachent rien en sortant du college; du moins, s'il ne leur reste qu'une idée confuse de ce qu'on a voulu leur enseigner, elle leur donne le désir & la facilité de s'instruire avec succès. Ces exemples-là ne sont pas rares.

Qu'il s'en faut que l'éducation des filles soit susceptible des mêmes ressources!

ces! Celle qui est généralement adoptée est évidemment mauvaise, pernicieuse, destructive des vrais devoirs de notre sexe, & de tous les sentimens avec lesquels nous naissons. Les femmes en sentent les défauts, mais elles ne peuvent ou ne veulent pas les saisir; elles crient à l'injustice, à la tyrannie; elles accusent les hommes de vouloir perpétuer leur supériorité au moyen de l'ignorance où ils les laissent, sans penser qu'elles vaudroient encore beaucoup moins si l'on avoit la folie de les élever comme des hommes (a).

L'Auteur d'Émile a trop bien défini les différences morales des deux sexes pour que j'entreprenne de donner mes idées à ce sujet, qui sont exactement celles de ce célèbre Instituteur; mais lui-même, en nous montrant les vices de l'éducation des filles, en nous donnant en quelque sorte les remèdes à ces

(a) Plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront; c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres. *Mr. Rousseau. Émile t. 4. page 15.*

vices, a tellement généralisé ses idées que l'on s'apperçoit sans peine que s'il a dit quelque chose de la femme, c'est qu'il en falloit une à Émile : il l'a choisie telle qu'elle lui convient, mais il ne l'élève point ; il dit bien plus ce qu'elle est que ce qu'il faut faire pour la rendre telle ; enfin il forme Émile & applaudit à Sophie. Cependant, éloigné du sentiment bisarre de la plupart des grands hommes, il veut qu'on l'instruise, ou plutôt il le permet ; mais il dédaigne de le faire. Disons le vrai motif de cette négligence, que ceux qui connoissent Mr. Rousseau n'attribueront ni à la fierté de son sexe, ni au mépris qu'il fait du nôtre. Non, l'Auteur de la Nouvelle Héloïse ne peut haïr un sexe dont il connoît si bien les charmes ; mais il n'ignore pas qu'il faut être femme pour élever des femmes (b), que

- (b) Quelques mauvais plaisans riront de ma décision ; ils me demanderont si St. Preux n'a-voit pas bien réussi à l'éducation de Julie ? Ce n'est pas seulement des leçons pratiques que je parle, c'est même de la morale. Que de

quelque habile, quelque éclairé que soit un homme, quelque étude qu'il ait faite du cœur humain, il ne parviendra jamais à connoître parfaitement notre sexe.

Nous naissons avec un penchant à la dissimulation; tout concourt à former ce penchant, qui souvent dégénère en fausseté. Soyez sages, nous dit-on (c), gardez-vous d'aimer, prenez aveuglément le mari qu'on vous choisira; voilà la morale qu'on nous prêche, & voici ce que nous en concluons: qu'être sage, c'est étouffer toute espèce de sensibilité, puisqu'elle ne peut que nous être dangereuse, ou nuisible aux vues d'établissement que l'on a pour nous; que l'état de fille est un état de gêne; que les pensions ou couvens dans lesquels on nous élève, sont

B 2

meres n'entendront point Émile! Il n'en est cependant aucune qui ne fût en état d'élever sa fille.

(c) Précaution qui nous apprend souvent ce qu'il faut faire pour ne pas l'être.

d'austères prisons; que notre première & unique affaire est de chercher un mari du goût de nos parens, quel qu'il soit, afin de jouir de la vie, qui ne commence pour nous qu'alors (d).

Ajoutez à cela l'exemple des mères qui vivent dans tous les plaisirs qu'elles interdisent si sévèrement à leurs filles, les discours des Gouvernantes qui ne nous parlent que de la liberté dont on jouit lorsqu'on est mariée, & qui par leur barbare tyrannie nous font aspirer à l'heureux moment qui doit nous délivrer d'un joug qu'elles nous rendent insupportable.

Plus les mères ou les Gouvernantes sont sévères, plus les filles sont rusées; elles savent dissimuler leurs sentimens, composer leur visage, paroître en un mot tout ce qu'elles veulent être (e).

La défiance invite à tromper & lorsqu'on fait tromper les autres, on se dé-

(d) Bien souvent on ne nous donne pas la peine de deviner cette morale; on nous l'explique.

(e) Quelle pernicieuse science pour des filles qui doivent un jour être mariées!

fié d'eux. Presque toutes les mères ont trompé les leurs (f). C'est pour cela qu'il en est si peu de confiantes. Mères imprudentes, c'est vous, c'est votre sévérité déplacée qui instruit vos filles de si bonne heure. Il n'est point de mère qui ne fût la confidente de la sienne, si elle savoit l'élever pour cela: que d'avantages il en résulteroit pour l'une & pour l'autre! Soyez l'amie de votre fille, elle sera la vôtre; gagnez son amitié, mériteriez-la. Vous aurez beau lui répéter ce que vous avez souffert ou ce que vous avez fait pour elle, elle n'en fait rien; cette répétition mal placée produit à la longue dans l'esprit des enfans l'effet d'un bienfait reproché; la reconnaissance est, comme l'amour (g), un

B 3

- (f) Ceci doit s'entendre de bagatelles, qui ne laissent pas d'être dangereuses: une petite fille qui peut tromper sa mère dans la moindre chose, la trompera en tout; c'est l'occasion qui lui manque.
- (g) L'on entend bien que le mot *amour* est pris ici dans le sens générique; l'amour ne se définit point, il se sent, & bien peu de gens l'ont senti.

sentiment libre, qui ne se commande pas mais s'obtient.

Toutes les filles aiment leurs mères (h). Ce penchant est si naturel, que les moins dignes de l'inspirer n'en font pas même privées; elles l'affoiblissent, le bornent, y mettent sans cesse des entraves, & au lieu de cette tendresse inépuisable, de cet attachement tendre, confiant, communicatif, le premier, le plus fort de tous nos sentimens, elles en font un amour de devoir, respectueux, mais craintif & foible, prêt à céder aux premières sensations plus douces qui se feront sentir à ce jeune cœur.

Soyez fermes, vos filles vous craindront. Eh, ne vous craindront-elles pas assez si elles vous aiment? Elles craindront de vous déplaire, de vous affliger. Cultivez ce sentiment, il est plus précieux que vous ne pensez (i).

(h) Je n'en dirois pas autant des mères.

(i) Que d'exemples n'avons-nous point de jeunes gens passionnément épris d'objets aimables, qui ont sacrifié le bonheur de leur vie à la vo-

La crainte d'un enfant envers son pere doit être celle des mortels envers la Divinité, un désir continuel de lui être agréable ou la douleur de l'avoir offensé; non cette crainte servile, qui n'est propre qu'à faire haïr celui qui nous l'inspire, & n'a que nous & notre intérêt pour objet.

Meres, soyez respectables, vos filles vous respecteront; soyez pieuses, elles le feront aussi; ne leur parlez de la Divinité qu'avec respect, qu'avec précaution; qu'elles sachent que c'est un bonheur d'être instruite de sa religion, qu'elles désirent ce bonheur. L'exemple peut tout sur les enfans & la morale presque rien. J'ai été élevée avec beaucoup de jeunes personnes de mon sexe, j'ai étudié leur caractère, j'ai approfondi le mien, & j'ai trouvé que ni moi ni les autres nous n'avions retenu que ce que nous avions pensé, lu, ou vu faire.

B 4

Inté d'un pere ou d'une mere chéris, dans la seule crainte de les affliger ?

J'ai connu une enfant d'un naturel bouillant, je l'ai vue pleurer pendant des instructions qui eussent été très bonnes pour des filles de vingt-cinq ans; savez-vous de quoi? d'ennui & de dépit. Je n'ai point oublié que le principal motif de mon attention étoit l'espoir d'avoir mieux compris que les autres; elles avoient chacune leur motif d'attention, qui sans doute ne valoit pas mieux que le mien. Je me rappellerai toujours la réponse naïve d'une de mes compagnes, fort petite encore, dont l'air d'application ayant frappé notre maîtresse, elle eut l'imprudence de lui en demander le sujet: Madame, lui dit-elle, je tâchois de deviner si vous n'auriez pas bientôt fini. La chose étoit vraie, nous sourîmes, la maîtresse fut piquée & la pauvre petite malheureuse paya d'un rude soufflet une réponse à laquelle elle n'attachoit assurément pas d'idée.

Quel exemple pour les spectatrices! Il ne fut aucune de nous qui ne sentît le motif injuste du soufflet, mais quelles im-

pressions ne dut-il pas laisser dans l'esprit & dans le cœur de l'innocente qui l'avoit reçu? Je mets à part le danger physique de pareilles corrections, sur des enfans dont les membres délicats peuvent se déplacer ou se rompre à la moindre sensation douloureuse (k).

Voilà la première leçon, d'injustice donnée: la haine est déjà entrée dans ce jeune cœur avec le désir de la vengeance.

Imprudentes Institutrices, de quel front défendez-vous à vos élèves des vices dont vous leur donnez tous les jours l'exemple? Si elles n'entendent point ce que vous leur dites, elles voient ce que vous faites. Bien loin de les former sur vous, vous êtes contraintes de désirer qu'elles ne vous ressemblent pas; quelle étrange nécessité! Ce n'est plus l'habitude de bien faire qu'elles contracteront

B 5

(k) L'on commence à se défaire de cette barbare coutume à l'égard des filles; les fouets & les férules sont désormais relégués dans les collèges, pour le supplice des jeunes infortunés qu'on y élève.

en vous imitant, ce n'est plus vous qui leur servirez de modele; vous leur prêcherez une vertu dont elles n'auront pas même l'idée. Tout le fruit que je prévois d'une pareille instruction, c'est qu'elles sauront peut-être un jour faire à d'autres l'application de la morale que vous leur aurez apprise: combien de temps perdu de votre vie & de la leur pour leur donner cette inutile science!

Vous, meres de famille, qui vous défiant de vos propres forces, ou par d'autres motifs, confiez l'éducation de vos enfans à des mains mercenaires (1), avez-vous réfléchi aux regrets que vous vous préparez si, trompant votre espoir, celle à laquelle vous remettez vos droits en abuse & perd vos filles?

L'on donne aux garçons des Précepteurs, on nous donne des Gouvernantes: examinons un peu quelle différence il y a de l'un à l'autre. L'on exige du Précepteur l'apparence d'une nais-

(1) Je parle ici de l'éducation particulière & rends justice au zèle & aux talens de plusieurs Institutrices.

sance honnête, des études, des mœurs, du savoir. Tout Précepteur a ces qualités-là; je n'approfondis point si elles sont suffisantes, du moins sont-elles utiles : les Gouvernantes au contraire, prises sans choix, dans la lie du peuple où elles sont nées pour la plupart, sans talens, sans éducation, destinées à former l'esprit & le cœur des jeunes personnes commises à leurs soins, ont-elles, peuvent-elles avoir une seule des qualités nécessaires pour ce difficile emploi? N'est-il pas plus à craindre qu'elles ne leur communiquent les vices qu'elles ont, qu'il n'est à espérer qu'elles leur inspirent des vertus qu'elles n'ont pas? Comment cultiveront-elles leur esprit, elles qui à peine savent penser? Comment leur inspireront-elles cette fierté de sentiment, cette noblesse d'ame, ce désintéressement si contraires à leurs principes? Comment enfin les feront-elles si différentes de ce qu'elles sont elles-mêmes?

Meres de famille, je vous le répète, tremblez lorsque vous donnez une se-

conde mere à votre fille; si vous y êtes forcées, réfléchissez longtems avant de vous décider. Que la Gouvernante soit votre amie, votre égale, ou soit digne de l'être; songez que de ce choix dépendra votre bonheur, votre honneur, peut-être celui de tous vos autres enfans.

Que de filles imprudentes ont répandu l'opprobre sur toute une famille honnête! Telle est la double obligation qui nous force à être vertueuses, que nos fautes ne sont jamais personnelles; l'ignominie qui nous couvre s'étend toujours sur tout ce qui nous environne. Que de malheurs causés par la légèreté des femmes! Que de jeunes gens perdus par leurs conseils! Que de mains armées pour venger ou disputer les dangereux appas d'une coquette! Qu'une femme enfin, sans être méchante, peut causer de maux par son étourderie! Qui nous préservera donc de cette coquetterie si naturelle à notre sexe, de cette inconstance d'humeur, de ces caprices qui sont souvent notre malheur & tou-

jours celui des hommes? Qui nous sauvera de nous-mêmes, de tous les pièges qui nous sont tendus, si ce n'est une éducation qui forme notre cœur à la vertu & notre esprit à la sagesse?

Lecteur, je vous entens déjà me taxer de pédantisme. Sur ce début vous vous attendez aux plus austères maximes: suspendez votre jugement; peut-être me reprocherez-vous bientôt trop d'indulgence. Je veux que les filles soient sages & vertueuses, sans doute; mais ce n'est ni de votre sagesse ni de votre vertu. L'esprit d'une femme sage n'est pas un esprit de philosophie; sa vertu n'est point la bravoure: à quelques devoirs près, qui sont communs aux deux sexes, il y a autant de différence entre une honnête femme & un honnête homme, qu'il y en a pour l'ordinaire entre un Général & un Homme de Cabinet. Ce n'est donc pas sur votre éducation que je modelerai la mienne: ce sont mes idées que je vais donner; idées simples, que n'a point encore corrompues le poison des préjugés.

C'est à vous, bonnes meres, que je m'adresse, c'est à vous que je viens communiquer le fruit de mes réflexions. Je n'apporte point ici un esprit entêté de ses opinions; rejetez celles qui vous paroîtront fausses, corrigez mes préceptes, retranchez les choses inutiles, mais souvenez-vous que c'est dans la sincérité de votre cœur que vous devez me juger, comme je vais vous parler dans la sincérité du mien; surtout dépouillez le préjugé de votre sexe & n'allez pas me haïr avant de me connoître; croyez que j'aime les femmes, que je respecte leur vertu, que je fais même admirer leurs graces, qu'enfin le bonheur de ce sexe aimable dont j'ai l'avantage de faire partie, m'est aussi cher que le mien; souvenez-vous encore que mon seul but, dans cet ouvrage, est de leur être utile; que les avis que je vais leur donner ne seront que le tableau des mœurs de plusieurs d'entr'elles. Je prie celles qui se reconnoîtront au portrait contraire de ne point m'en vouloir, puisqu'il ne tiendra qu'à elles que bientôt il ne leur soit plus propre.

Vous, Lecteurs, attendez-vous à des détails longs & minutieux qui vous ennueront, mais qui sont indispensables dans un traité d'éducation. Le maître habile (m) dont j'ose aujourd'hui suivre les traces, a eu l'art de semer de fleurs ces mêmes détails que ma plume redoute; c'est que j'ai son zèle & non pas son génie: foible imitatrice d'un aussi sublime modèle, le but où j'aspire est de rendre propre à mon sexe & sa morale & ses maximes.

J'adopterai les idées de Mr. Rousseau toutes les fois qu'il s'agira des devoirs communs aux deux sexes; il y auroit de la folie à vouloir en chercher de meilleures: mais comme il parle peu des femmes & de la manière dont il faut les élever, je suivrai à cet égard ma propre expérience, ainsi que les remarques que j'ai faites sur les enfans parmi lesquels j'ai vécu.

Toutes les années de ma jeunesse, à l'exception des premières, me sont en-

(m) Mr. Jean Jacques Rousseau.

core présentes. Je me souviens parfaitement des réflexions que je faisois sur mon éducation, lorsque je commençai à raisonner : je n'ai pas oublié les pensées fausses que telle ou telle maxime faisoit naître dans mon esprit ; les impressions dangereuses que souvent une parole, une action omise ou faite mal à propos, laissoit dans mon cœur ; les préjugés auxquels on asservissoit ma raison naissante, que l'âge & le commerce des gens sensés ont eu bien de la peine à détruire. Croyez que je n'avancerai rien que je n'aye éprouvé, que c'est ici le travail de toute ma vie, & non le fruit d'un caprice momentané, ou de la folle & téméraire envie de me faire un nom, qui ne peut convenir ni à mon sexe, ni à mes talens : souvenez-vous toujours que c'est une femme simple, sans prétentions, qui parle à des femmes & qui veut être entendue d'elles. Je hais l'érudition ; ne craignez pas que dans une dégoûtante & abstraite lecture je vous fasse sentir ce qu'il en coûte pour être savant : je n'ai rien étudié que mon cœur,

cœur, j'ai beaucoup pensé, j'ai vu le grand monde, assez pour m'y déplaire; sans être ennemie des plaisirs, j'ai toujours préféré la solitude à une vie trop bruyante; fort jeune encore, j'ai employé plusieurs années de ma vie à corriger les défauts, ou les ridicules que m'avoit laissés ce qu'on nomme une brillante éducation: peut-être ne parviendrai-je jamais à les détruire. Qu'on m'eût évité de peine, si l'on m'eût élevée comme je devois l'être!

J'ai dit dans ma préface le motif qui m'a déterminée à entreprendre cet ouvrage; je vais chercher maintenant les moyens de remplir le but que je me propose. Nous examinerons d'abord quelle est la meilleure, de l'éducation publique ou de l'éducation privée.

La première, quoique la moins bonne à bien des égards, seroit néanmoins la plus utile aujourd'hui. La chose n'est pas difficile à concevoir: plus il est rare de trouver une habile Gouvernante, plus il seroit à souhaiter qu'elle pût & voulût former un nombre d'élèves suffi-

fant pour perpétuer ses principes dans les familles, en donnant à leurs filles l'art d'élever les leurs.

Tant que l'on se bornera à l'éducation d'une seule, les choses resteront dans le même état; l'on fera le bonheur de l'individu & non pas celui de l'espèce: tant que les institutions seront ce qu'elles sont, les filles oublieront leurs devoirs de filles, & n'apprendront jamais celui de meres; le mal se perpétuera. Femme prudente, élève ta fille, je n'y fais point d'autre remède; une bonne mere est toujours assez savante. Il n'en est pas de même d'une Gouvernante: que de talens, que de vertus il lui faut pour suppléer à un zèle qu'elle ne peut avoir! quelle femme ce doit être qu'une vraie Institutrice!

N'allez pas imaginer que j'aye en vue une vieille Gouvernante, bouffie de science ou plutôt d'orgueil, dont les phrases compassées annoncent les prétentions, qui dans sa morgue pédantesque croiroit compromettre sa dignité s'il lui échappoit un sourire devant ses

éleves, qui s'oppose à leurs jeux, contrarie tous leurs goûts, & ne réussit qu'à les rendre méchantes ou stupides. Non, l'idée que je m'en forme est bien différente; je crois voir une femme, jeune encore, douce, modeste, sensible, pénétrée des devoirs de son sexe, ayant cultivé les talens agréables, instruite sans être savante, vertueuse par goût, par tempérament même, d'un naturel complaisant, d'une humeur égale, respectant des préjugés qu'elle n'a pas, aimant Dieu, honorant les hommes, ne haïssant pas les femmes, je crois, dis-je, la voir remplir les fonctions de Gouvernante auprès de la fille de son amie, par zèle ou par amitié, & je m'écrie alors: voilà l'Institutrice, voilà la femme qui est digne d'en former une qui lui ressemble!

Comme il n'est guere possible de donner des regles générales d'éducation, que ce n'est d'ailleurs ni mon goût ni mon but, je n'examinerai point quels doivent être les talens de celle qui se destine à l'éducation publique de la jeu-

neffe; il me fuffit de dire que les devoirs étant prefque impossibles à remplir, elle doit avoir plus de génie, avec les mêmes vertus, mais en bien plus grande mesure.

Les préceptes font souvent ennuyeux; peu de gens ont l'art de les faire goûter; il est facile de s'oublier dans un traité de morale où rien ne se paffe en action; les faits n'étant pas nécessairement liés l'un à l'autre, on tombe, fans s'en apercevoir, dans des longueurs fatigantes, ou dans des répétitions désagréables. Pour prévenir des inconvéniens que je dois craindre plus qu'un autre, j'imiterai Mr. Rousseau; je me créerai donc une Éleve, que je suivrai dans les divers âges de sa jeunesse, jusqu'au temps où je la remettrai au maître pour qui je la forme, avec cette différence que Jean Jacques a peint les vertus dans le caractère qu'il donne au Gouverneur d'*Émile*, & que je vais me supposer, fans scrupule, toutes celles qui me manquent pour le difficile emploi de Gouvernante de *Sophie*.

Je dois avertir le Lecteur que ma Sophie n'étant pas l'épouse destinée à Émile, doit être élevée d'une autre manière. Si tous les hommes ressembloient à cet enfant de la nature, je me tairois, les meres élèveroient bientôt leurs filles, & n'auroient pas besoin de mes conseils; mais puisqu'ils sont les mêmes, qui est-ce qui les corrigera désormais, qui est-ce qui osera l'entreprendre?

Lorsqu'un malade est désespéré, lui refuse-t-on pour cela des secours? Ne peuvent-ils pas le soulager, empêcher que le mal n'empire, le guérir peut-être? Ma Sophie ne sera pas si parfaite que celle de Jean Jacques, mais à coup sûr elle vaudra mieux que les femmes ordinaires; n'aurai-je pas beaucoup gagné?

Je suppose Sophie âgée de cinq ans; il n'est pas vraisemblable que l'on me la confie plutôt; inconvenient qui influe, plus qu'on ne pense, sur la suite de l'éducation. Mais enfin j'ai résolu de m'accommoder, le plus qu'il me sera possi-

ble, aux temps & aux mœurs. Je ne supposerai pas ma Sophie orpheline; je parlerai de ses parens, peu ou point, selon que mon sujet l'exigera. Revenons à ce qu'elle doit être au moment où je m'en chargerai, appartenant à des gens de mérite, nourrie par sa mere, ou sous ses yeux. Après m'être assurée qu'elle n'a aucun défaut corporel, qu'elle est saine & bien constituée (n), j'exigerois que sa mere me remît tous ses droits. Ce n'est pas à dire qu'elle dispensât sa fille de l'obéissance qu'elle lui doit; mais je ne voudrois pas que son inquiete & aveugle tendresse vînt détruire à chaque instant l'effet de mes soins. Voici la seule condition que je ferois: une autorité sans bornes sur mon Éleve. Lecteurs, souvenez-vous que je me suis supposée incapable d'en abuser.

Nous sommes obligées de faire usage de notre raison bien plutôt que les

(n) Le physique influe si fort sur le moral, qu'il est presque impossible qu'un enfant malade fasse aucun progrès: l'ame languit lorsque le corps souffre.

hommes; notre vie commence & finit avant la leur. Aussi voit-on les petites filles parler plus sensément, plus juste que les jeunes garçons du même âge. Leur éducation commence proprement à quinze ans, la nôtre doit alors être finie. Je n'entreprends celle de Sophie qu'à cinq, par la raison que j'ai déjà dite, & parce que d'ailleurs les années qui précèdent cet âge sont le temps des maladies de l'enfance, que les instructions, les châtimens ou réprimandes sont alors non seulement absurdes, mais barbares: j'ai vu de jeunes étourdies menacer du fouet leurs fils encore au berceau; elles leur fesoient assurément plus de mal qu'elles ne pensoient.

L'Auteur d'Émile a suffisamment détaillé les soins qu'exige ce premier âge: les meres jalouses de remplir leurs devoirs n'ont qu'à lire cet inimitable ouvrage; la plus insensible sera émue, elle voudra mériter le prix qu'il lui fait envisager. Je fais que plusieurs femmes voulant se distinguer de la foule, ont

adopté cette maxime devenue si nouvelle; elles ont cru qu'en allaitant leurs enfans, elles avoient satisfait à ce devoir sacré que la nature leur impose, & auquel elle attachait tant de douceurs; mais ces soins, ces tendres sollicitudes qui ne peuvent se suppléer, elles les achètent, une main mercenaire les en dispense; c'est qu'elles n'étoient pas dignes de les remplir. Femmes vaines & abusées, non, ce n'est pas encore à vous que Jean Jacques promet *une santé parfaite, l'amour d'un tendre époux, l'estime de l'univers...* Cessez, cessez de le lire, vous n'étiez pas faites pour l'entendre.

Sophie, que je suppose élevée comme tous les enfans, aura contracté quelque défaut; c'est ce que j'examine pour y porter un prompt remède. Elle est encore dans l'âge où les impressions sont aussi faciles à produire qu'à effacer; c'est une cire molle sur laquelle la dernière empreinte efface toujours la précédente. Il n'en seroit pas de même si elle avoit deux ans de plus: c'est ce qui rend les éducations si infructueuses.

Mon Éleve est peureuse; sa Bonne lui a fait, pour l'endormir, des contes auxquels elle n'a rien compris, mais qui ont laissé dans son esprit des images fantastiques qui se représentent à son imagination la nuit ou lorsqu'elle est seule. M'en étant apperçue je n'en ferai pas semblant; je n'irai pas lui faire sottement une belle morale, ou m'épuiser en démonstrations pour lui prouver qu'il est ridicule d'avoir peur; ce n'est que sur l'importance que nous mettons aux choses, que les enfans en jugent.

Je commencerai par faire coucher Sophie seule dans un cabinet dont la porte donnera dans ma chambre. Elle sera ouverte ou ne le fera point, selon le degré de frayeur que je remarquerai. Dans le cas où Sophie ne se plaindra point, la peur sera légère, elle se détruira aisément; j'aurai seulement attention qu'elle ne se couche que lorsque je la verrai accablée de sommeil. Si au contraire elle m'appelle, j'irai à elle, puis sans rire, ni me moquer des puériles raisons qu'elle m'alléguera, je la

la prendrai dans mes bras, & après avoir fait visiter successivement tous les coins & recoins de sa chambre, en la remettant dans son lit je l'embrasserai, ayant soin de lui parler de quelques jolies poupées promises pour le lendemain: si elle recommence à pleurer, je ne m'en inquiéterai point; elle se taira bientôt, si elle croit que je ne l'écoute point. Si ce moyen ne la guérit pas tout de suite, il operera à la longue. Le courage au reste n'est pas la vertu de son sexe; Sophie ne doit être ni crédule, ni superstitieuse, c'est tout ce que je veux: qu'elle soit d'ailleurs timide & craintive, elle n'en fera que plus aimable.

Une des grandes erreurs de toutes les Institutrices, c'est de vouloir inspirer beaucoup de respect pour leur personne; pour y réussir elles affectent un air froid & imposant; c'est une espece de masque qui ne cache d'elles que ce qui en valoit le mieux: sur ce modele les enfans apprennent à composer leur maintien, à substituer des airs simulés à l'aimable naïveté de leur âge; elles sont

pour leur maîtresse ce que la maîtresse est à leur égard.

La dissimulation est l'art des femmes, il est né avec elles. Que de talents il faut pour lire dans le cœur d'une jeune fille, pour en pénétrer tous les mouvemens! Sages Gouvernantes, ne vous y trompez pas, c'est de cette science que dépend toute l'éducation. Il vous faudra bien des soins pour acquérir la confiance de votre Éleve, bien des précautions pour la conserver; une seule complaisance peut vous faire perdre votre autorité, un acte de sévérité déplacé vous ôte à jamais sa confiance.

Ce n'est pas au moment qu'elle vous est nécessaire qu'il faut chercher à l'obtenir, c'est dans l'enfance, lorsque les complaisances ne sont pas dangereuses qu'elles doivent servir à l'acheter. Point de morgue, point d'airs froids; ils inspirent bien plus de dégoût que de respect: de l'amitié, de la tendresse, voilà les sentimens que vous devez montrer pour en mériter de pareils.

On ne persuadera jamais à un enfant que l'on tourmente, que l'on n'est occupé que de son bonheur: lorsque vous le contrariez sans raison, il vous trouve méchante; lorsque vous le reprenez de ses fautes, il vous croit encore injuste. Fussiez-vous bonne, il ne vous aimera pas si votre abord est sévère. L'on craint souvent ce que l'on aime, mais on n'aime jamais ce qu'on a commencé de craindre.

Mes premières leçons à Sophie seront des caresses; c'est dans mes bras, sur mes genoux qu'elle apprendra ce que je veux qu'elle retienne; le premier point est de me faire aimer.

C'est une erreur de croire que les enfans ne sont pas susceptibles d'attachement, surtout les filles, chez qui le sentiment se développe de meilleure heure. Je conviens que leur amitié n'est pas solide, que l'absence efface une première impression; mais ce seul cas excepté, elle n'est ni moins vive, ni moins sincère, elle est même plus constante. On ne voit point une petite fille, ten-

drement attachée à sa mere, ou à sa Gouvernante, changer d'objet pour aimer aujourd'hui une personne qu'elle n'aimera plus demain.

L'on doit conduire les hommes par la tête, & les filles par le cœur. La froide raison leur parle en vain, si l'on n'a pas su les disposer à recevoir ses avis. Toutes ces femmes si raisonnables sont froides; celles à systèmes sont prudes; les femmes sensibles sont les seules vraiment vertueuses: Sophie fera l'un & l'autre. Lecteurs, je vous vois rire: le beau moyen, me direz-vous, pour rendre une fille sage! Plus beau que vous ne pensez. Je veux que son cœur la sauve des erreurs de ses sens, qu'il la défende contre leurs prestiges; je veux que les charmes de la vertu, son goût pour elle, & l'envie d'être heureuse, lui tiennent lieu de ces grands mots de devoirs que l'on connoît si peu, & que l'on remplit plus mal encore; je veux enfin que Sophie ignore ce mot jusqu'à ce qu'elle soit en état d'en sentir la force.

Pour que mon Éleve m'aime, il faut qu'elle soit persuadée de ma tendresse; pour qu'elle me voie toujours avec plaisir, il faut qu'elle ne se trouve nulle part mieux qu'avec moi. Je ne dois pas la perdre un seul instant de vue; je dois partager ses jeux, ou ses travaux; dans un moment d'absence, un conseil pernicieux peut rendre mes soins inutiles. Aujourd'hui je garde mon Éleve, à quinze ans je la conduirai; si elle avoit alors besoin d'être gardée, j'aurois perdu mon temps.

Comme ce n'est point par une aveugle complaisance que je veux procurer son bien-être actuel, ce n'est pas non plus par une sévérité désolante que je veux acheter ses talens: je ne corrigerai point la nature, je lui aiderai à se développer, je dirigerai ses vues en les suivant. C'est elle qui m'enseigne que les filles, plutôt formées que les garçons, ayant l'entendement plus précoce, doivent être instruites avant eux; que les passions avanceroient infailliblement cette instruction, qui ne pourroit qu'être

dangereuse, si l'on ne prenoit soin d'en retarder les progrès, ou de leur donner le change.

Si nous étions encore dans ces siècles reculés de l'enfance du monde, où l'innocence respectée n'avoit point à se défendre des pièges d'un séducteur, où la pudeur n'avoit point reçu d'affront, où toutes les femmes étoient modestes & tous les hommes tendres, mes projets seroient inutiles.

Les choses étoient bien; l'Auteur de la nature avoit pourvu à tout; c'est nous, c'est notre fol orgueil qui détruit, qui bouleverse chaque jour le bel ordre établi par lui pour nous rendre heureux. Il nous en a punis en nous abandonnant à nos vains caprices; ce pouvoir destructif, il nous l'a donné dans sa colere, mais il l'a limité pour nous faire sentir notre impuissance.

Si tous les hommes étoient vertueux, les femmes n'auroient pas besoin de principes; depuis que nous avons tout réduit en maximes, depuis que nous avons fait un art de la

vertu, cet art-là est devenu le plus difficile.

Il ne s'agit pas de prouver aux filles qu'elles doivent être vertueuses, la nature le leur enseigne; il faut leur apprendre le moyen de l'être.

Rien ne seroit plus touchant, sans doute, qu'une jeune fille, dans la fleur de sa beauté, se livrant sans contrainte à la folâtre gaieté de son âge, &, dans la douce sécurité de l'innocence, ignorant les périls qui l'entourent. Quand il seroit possible, dans ces siècles de corruption, de réaliser ce charmant phénomène, l'épreuve en seroit trop dangereuse; il faut instruire les filles, mais on ne doit instruire que leur cœur.

Il est aisé, très aisé même, de retarder en nous le progrès des sens: j'ai connu des jeunes personnes de dix-huit ans dont le cœur étoit sensible, l'imagination vive, qui cependant étoient plus ignorantes à certains égards que des filles de douze. Toutes les femmes se perdent par étourderie, par coquetterie, ou par vanité; qu'on les préserve
de

de ces trois vices, elles seront toujours sages. Sophie fera trop tendre pour être vaine. Il me reste à la sauver de l'étourderie, défaut plus réel qu'on ne croit & source ordinaire de tous les malheurs que nous causons.

Lorsque j'ai dit que je voulois gagner l'amitié de mon Éleve, en la rendant heureuse, l'on n'imagine pas que me faisant l'esclave de ses volontés, je me laisserai guider par ses caprices, qui ne manqueroient pas d'augmenter en proportion de ma facilité à les satisfaire. Du moment que la chose demandée par Sophie aura un but utile ou agréable, je le lui accorderai sans balancer. Les plaisirs de cet âge ne sont pas dangereux, mais il est essentiel de bien distinguer le motif d'un enfant dans ses demandes. Que jamais l'humeur ou l'entêtement n'obtienne ce que vous aurez une fois refusé; que vos refus soient rares, mais irrévocables.

Je n'interdis pas cependant à mon Éleve l'espoir de solliciter avec succès une chose ardemment désirée. Le mo-

teur supreme, en condamnant les femmes à l'obéissance, leur a donné cet empire de séduction que les moins aimables mêmes exercent avec avantage sur tout ce qui les entoure; ne les privons pas de ce don de la nature, elle ne peut s'être trompée dans ses fins. Je parlerai de la maniere de le rendre utile en l'empêchant de dégénérer en vanité ou en caprice.

Sophie, née pour la dépendance, doit à présent s'accoutumer à obéir. A cinq ans ce ne feroit pas l'espoir de séduire qui la feroit prier, ce feroit l'envie de commander; je serai donc inexorable, pour qu'elle ne soit ni entêtée ni importune.

Les filles sont généralement plus dociles que les garçons; leur éducation doit être bien différente.

Asservies dès notre naissance au joug des préjugés, dépendantes de tout par notre foiblesse, la nature semble avoir mis en nous un attrait séducteur, pour borner le pouvoir de nos maîtres, & nous dédommager de la force qu'elle

nous a refusée. Je ne connois point d'être plus ridicule qu'une femme qui, prétendant se soustraire à ces loix immuables, néglige ses vrais devoirs, perd ses graces & devient enfin l'objet du mépris des deux sexes.

Bien plus étroitement liées que les hommes par les chaînes de la nécessité, l'on doit aussi plutôt nous en faire sentir le poids; ils ne dépendent que des choses, nous dépendons d'eux; ils sont puissans, nous sommes foibles: on doit donc leur enseigner à céder & nous accoutumer à obéir.

Ce n'est point une institution civile, comme le répètent sans cesse les femmes, que cette soumission de laquelle elles se plaignent tant; la délicatesse de leur complexion, leur excessive timidité dans les périls, prouvent évidemment la nécessité de leur dépendance envers un être plus fort, destiné à les protéger. Si les hommes abusent de leur pouvoir, s'ils font leur esclave de leur compagne, ils ont tort: mais la femme, en voulant se soustraire à une autorité légitime,

renverse l'ordre établi par la nature; elle justifie en quelque sorte la tyrannie dont elle se plaint. Lorsque les femmes feront ce qu'elles doivent être, elles reprendront tous leurs droits & c'est alors seulement que leur empire sera durable.

Sophie fera cette femme aimable & rare qui, remplissant ses devoirs par goût, saura trouver dans leur accomplissement la récompense de ses vertus. En ferai-je donc une dévote ou une ménagère de campagne qui ne saura que filer & coudre? Ni l'un ni l'autre; du moins dans le sens où vous l'entendez. Est-ce ma faute, au reste, si vous avilissez les choses les plus respectables? Vous aurez beau faire, la vertu le sera toujours; j'ai connu des dévotes charmantes, & des campagnardes plus séduisantes que vos élégantes petites-maîtresses.

L'homme doit avoir une religion; cette vérité aussi universellement crue, que mal suivie, a trouvé peu d'audacieux qui aient osé la combattre: tous

les législateurs ont senti cette nécessité; ils se sont servis avec succès de ce moyen pour donner à leurs loix une consistance qu'elles n'eussent jamais acquise sans cela. Qu'il me soit permis d'envisager pour un moment la religion sous le même point de vue, &, en reconnoissant son utilité pour l'homme en général, d'examiner son absolue nécessité pour la femme en particulier.

Condamnées à une obscurité perpétuelle, notre premier devoir est la retraite; c'est dans le sein de notre ménage, sous les yeux d'un mari qui souvent ne nous rend pas justice, que nous devons pratiquer ces vertus communes, pénibles par cela même qu'elles sont ignorées; point d'aiguillon pour la vanité, point de triomphe pour l'orgueil, des combats multipliés, des sacrifices perpétuels dont rien ne nous dédommage que l'amour d'un époux estimable, si nous avons le bonheur d'en avoir un tel; mais dans la supposition du contraire, si ce prix de notre vertu nous est ôté, que nous reste-t-il? La pitié;

non cette dévotion ridiculement affectée, qui offense la Divinité par un culte indigne d'elle, & croit avoir satisfait à tout par des prières récitées à certaines heures réglées, sans que le cœur y ait aucune part; mais cette piété douce, qui élève l'ame, la soutient dans l'adversité, la console dans la vieillesse & lui assure la récompense qu'elle mérite.

Le cœur des femmes, plus tendre que celui des hommes, est naturellement plus porté à la dévotion. Je cultiverai ce penchant dans mon Élève; je veux qu'il devienne un de ses plus doux devoirs & le garant de tous les autres.

De quels moyens me servirai-je pour lui faire aimer Dieu? L'astreindrai-je à de longues formules de prières qui l'ennuieroient? Lui peindrai-je l'Auteur de la nature toujours armé pour la punir de crimes qu'elle n'a pas commis? Lui parlerai-je de dogmes obscurs qu'elle ne comprendroit pas? Non, ce n'est pas la méthode que je dois suivre: l'expérience ne prouve que

trop qu'elle ne sert qu'à dégoûter de la religion celles à qui on l'enseigne de cette manière.

Sophie priera Dieu avec moi, soit dans l'église, soit dans son appartement, toujours avec une égale décence; je ne la contraindrai point à cet exercice; je veux qu'elle m'imité quelquefois, avant de m'en appercevoir; c'est alors le cas de lui inspirer ce recueillement qui doit accompagner la prière, de lui faire clairement sentir, en peu de mots, l'importance de l'action qu'elle fait. Elle n'est pas en état de me comprendre, je le fais bien, mais le ton & l'air suppléeront aux paroles; il faut persuader ce jeune cœur, avant que son esprit puisse être convaincu. Elle ne fait encore ce que c'est que Dieu; irai-je lui parler de ce qu'il défend? Tout ce que je lui permets est bien, tout ce que je lui défens est mal; elle ne peut ni ne doit en savoir davantage.

Je demande aux lecteurs sensés quel effet produisent dans un enfant ces contrariétés perpétuelles entre la doctrine

& la pratique, si ce n'est le mépris de loix si mal exécutées?

Le sentiment du juste & de l'injuste naît avec nous; mais la conscience ne parle qu'au moment où la raison venant à s'éclairer, elle nous fait discerner le bien d'avec le mal. Jusqu'à ce temps les filles ne doivent connoître d'autre règle de conduite que l'obéissance. C'est à celle qui les gouverne à leur faire aimer le bien, en les préservant du mal dont elle seule seroit responsable. Qu'elles ne voient en Dieu qu'un pere tendre auquel elles doivent tout; le bien-être dont elles jouissent, les plaisirs auxquels elles sont le plus sensibles, voilà des objets de reconnoissance à leur proposer. L'idée de puissance suivra immédiatement celle de bonté; la confiance naîtra ensuite d'elle-même au premier malheur qu'elles auront à craindre. Peu à peu l'esprit se développe, la raison se forme, le sentiment naît; c'est alors seulement que, l'idée de justice se faisant sentir à l'ame, la jeune fille est en état d'espérer une récompense, ou de

craindre une punition; c'est alors qu'elle conçoit clairement un Dieu vengeur & rémunérateur.

N'anticipons pas sur ce second âge de la vie; Sophie est encore dans l'enfance, où j'ai dit que son unique devoir étoit l'obéissance; devoir qui me prescrit tous ceux dont il la dispense.

Le mot d'obéissance n'est point, à mon sens, cette dure contrainte qui gêne le corps en avilissant l'âme, qui aggrave l'humeur des jeunes personnes & les fait aspirer avec ardeur au terme de leur éducation. Sophie sera douce, c'est le caractère de son sexe; je le cultiverai sans l'abrutir: en me rendant facile à accorder, il me restera bien des choses à refuser encore; en contrariant ses goûts, je ferai en sorte qu'elle ne puisse jamais croire que le seul plaisir de la chagriner me fait agir. Qu'aurois-je gagné en la rendant souple, si je lui donne l'exemple de la méchanceté? C'est au reste une erreur de croire qu'on inspire la docilité aux enfans en les empêchant toujours de faire ce qu'ils veu-

lent, ou en les forçant à vouloir ce qui leur répugne: avec une pareille manie on parvient le plus souvent à n'en faire que des mutins. J'ai connu une jeune personne dont la mere pensoit si bisarrement à ce sujet, qu'elle étoit sûre d'obtenir tout ce qu'elle vouloit en feignant de le craindre.

Si vous êtes parvenue à prouver à votre élève que vous n'agissez jamais par caprice, elle obéira sans murmure. Il ne s'agit pas de lui expliquer vos motifs, il faut les lui laisser voir, & la chose n'est pas difficile: si une fois elle a trouvé la raison d'un refus, elle la supposera toujours, lorsqu'elle ne pourra l'appercevoir. Sophie étoit mutine, elle pleuroit jusqu'à ce qu'elle eût obtenu ce qu'elle vouloit avoir; aujourd'hui elle ne demande gueres que ce qui lui est utile: si c'est besoin, j'accorde sans hésiter; si c'est entêtement, je refuse sans morale, sans discussion, sans humeur; si Sophie s'obstine, je la conduis, avec la même tranquillité, dans sa chambre, où je la laisse tout le temps que durent

ses pleurs; si je ne lui défens pas d'en sortir, je la verrai bientôt revenir d'un air plus caressant encore que de coutume, quoiqu'un peu confus. Je l'embrasse toujours, sans lui parler de ce qui s'est passé. Personne, pas même les enfans, n'aime qu'on lui rappelle ses fautes. Toutes celles de mon Éleve seront oubliées aussitôt que punies. La crainte du reproche ou de la réprimande sera ma plus sévère punition; je dois rendre les châtimens rares, afin qu'ils fassent l'effet que j'en attens.

Quelle étrange méthode de n'entretenir les enfans que de leurs défauts, de paroître sans cesse mécontent d'eux, de n'oser leur dire qu'ils font bien, quoiqu'on ait la maladresse de vouloir qu'ils le sachent! Ne font-ils pas en droit de conclure qu'on les trompe de même lorsqu'on les reprend; que tous ces prétendus devoirs qu'on leur impose, ne sont que ceux de l'enfance; surtout s'ils voient leurs maîtres ou maîtresses se permettre ce qu'ils leur défendent?

Pourquoi ce mensonge continuel, qui ne sert qu'à vous faire perdre la confiance de vos élèves? Soyez vraies avec elles; si vous vous affligez de leurs vices, osez vous réjouir de leurs vertus; songez que les uns & les autres sont votre ouvrage & tremblez.

Le temps de l'enfance étant beaucoup plus court pour les filles que pour les garçons, il est plus précieux; la moindre négligence est irréparable.

L'Auteur d'Émile dit quelque part: *Ne parlez raison à votre Eleve que lorsqu'il est en état de vous entendre*; mais il ajoute ailleurs en parlant des filles, au sujet de la religion: *Je voudrois qu'on les en instruisît de meilleure heure, sans cela on courroit risque qu'elles ne la fussent jamais.*

Il n'est pas question de les laisser décider elles-mêmes de ce qu'elles doivent faire ou ne pas faire; les constitutions de tous les états policés prouvent qu'on ne nous a pas jugées dignes de faire ce choix. Il est une certaine règle de conduite de laquelle nous ne pouvons nous écarter sans devenir l'objet

du mépris public. Il ne s'agit pas de savoir si elle est l'ouvrage de l'opinion, ou l'institution de la nature; que nous importe, puisque nous ne pouvons nous dispenser de la suivre qu'en nous précipitant dans les plus grands malheurs? C'est ce qu'il faut bien persuader aux filles, avant même qu'elles soient en état de le comprendre; c'est en leur faisant sentir leur foiblesse, leur dépendance continuelle, qu'on leur inspirera cette docilité si nécessaire à notre sexe.

Je le répète cependant, & ne ferois trop le redire, ce n'est point en abrutissant un enfant qu'il devient souple. Il est, par exemple, des cas où l'on ne doit rien exiger par autorité, à moins que tous les autres moyens tentés n'aient été sans effet; c'est lorsqu'il est question de leur instruction, soit dans les choses agréables, soit même dans les utiles. La contrainte produit le dégoût; l'on n'apprend jamais qu'à la longue & mal ce que l'on est forcé d'apprendre.

Ce n'est pas que si un enfant témoigne de la répugnance pour une cho-

se, il faille aussitôt l'abandonner pour en commencer une autre: non, c'est le moyen de ne jamais rien savoir. Je veux qu'avant d'enseigner à l'enfant ceci ou cela, on lui donne préalablement une forte envie de s'instruire; or, je le demande, est-ce un Maître à tant par heure qui aura la patience, la complaisance, la douceur qu'exige un pareil emploi? Cet homme, dont le temps est marqué, viendra peut-être à l'instant où la petite est le plus occupée à inventer un nouvel ajustement pour sa poupée; aussitôt tous les chifons disparaissent, le ton sévère de la Gouvernante, l'air empesé du Maître, l'ennuyeuse harangue qui précède la leçon, que de sujets d'ennui pour un enfant! Cet exercice devient son supplice, & je défie que l'on pût prendre plus de précautions pour la dégoûter de ce que l'on voudroit qu'elle n'apprît jamais. Il est des choses pour lesquelles ma Sophie n'aura point d'autre Maître que moi; ces choses-là je veux qu'elle les sache, & je suis sûre de ma patience ainsi que de mon zèle: pour

celles de pur agrément, je ne serai pas si difficile. Je parlerai bientôt de l'âge jusqu'auquel on peut, sans danger, donner des Maîtres aux filles.

La première occupation de mon Éleve sera sa poupée; l'ajuster, travailler pour elle, sera longtemps son unique affaire. Lecteurs, vous avez beau rire, Sophie fera des poupées, j'en ferai avec elle, & nous passerons peut-être plusieurs années à cette noble occupation. Eh ne voyez-vous pas qu'en dirigeant ce goût je lui fais faire facilement tout ce qu'il faudroit qu'elle apprît avec beaucoup de peine?

J'ai d'abord habillé sa poupée: elle a déchiré ou gâté mon ouvrage; je n'ai pas le loisir de le réparer. Sophie fait que les importunités ne me gagnent pas; elle n'emploie donc pas ce moyen, mais elle me prie de lui enseigner à faire un nouvel habit; j'y consens; bientôt elle peut se passer de mon secours, le goût se montre, l'adresse vient; c'est alors qu'il est temps de lui donner un but utile.

Les petites filles apprendroient toutes volontiers à travailler, si on ne les contrarioit pas perpétuellement; ces Gouvernantes sévères, qui interdisent si cruellement les poupées à leurs élèves, ne voient donc pas qu'elles s'ôtent l'unique moyen de leur donner le goût du travail? Pourquoi gêner un penchant innocent, dont on peut tirer la plus grande utilité; un penchant qui prouve clairement notre destination, qui nous la fait aimer, en nous préparant de loin aux devoirs qui nous feront un jour imposés?

Depuis que les femmes ont négligé ces devoirs, elles n'ont plus voulu les rendre chers à leurs filles. Qu'auroient-elles appris en faisant des poupées, elles qui ne doivent point soigner leurs enfans? Sophie, élevée dans d'autres principes, y trouvera une utilité qui n'existe plus pour elles.

Depuis que les femmes semblent avoir honte d'être de leur sexe, les filles ont méprisé les amusemens de leur âge. Je crains bien que ceux qu'elles y
sub-

substituent, ne soient pas aussi innocens. Les mœurs ont changé, me dira-t-on, l'éducation doit être différente. J'en conviens; aussi ne voudrois-je point qu'il ne nous fût permis que de filer, ou de coudre; mais je voudrois encore moins qu'on nous laissât oublier que les soins domestiques feront toujours notre partage, que notre temps est précieux, que le peu qui nous en reste, après nos devoirs remplis, ne doit être employé que pour acquérir des connoissances agréables, les seules qui nous soient nécessaires, les seules qu'on dût nous permettre.

Nous admirons encore aujourd'hui ces femmes simples & laborieuses qui, retirées dans le secret de leur maison, y trouvoient leur gloire & leur plaisir; nous les admirons, mais aurions-nous le courage de les imiter? Au sein des arts, des sciences & du luxe, nous sommes contraints de regretter ces siècles de vertu & d'héroïsme qui embellirent les premiers âges: regrets inutiles, qui ne servent qu'à nous faire sentir nos

maux, sans nous en donner le remède. Il ne m'appartient pas, il n'appartient peut-être à personne de le trouver; il faut des siècles, des révolutions sans nombre pour changer la face d'un Empire.

Rome fut longtemps à préparer sa grandeur, elle la perdit de même par gradation, tout change en se succédant. Il nous est aussi impossible d'atteindre un état de perfection, que de nous conserver toujours dans celui où nous sommes; c'est la loi immuable du destin, que rien de créé n'a pu encore enfreindre.

Craignons tout changement, nous qui paroissions avoir touché le but où les nations qui nous ont précédés commencerent à dégénérer.

L'on a vu des peuples ignorans allier le bonheur à la vertu; l'on a vu ces mêmes peuples, devenus plus éclairés, cultiver les arts, porter le luxe au plus haut degré; leur chute a suivi de près: on ne les a point vus, devenus plus sages, retourner à leur première simplicité.

cité. Quand quelque philosophe d'entre eux eût proposé ce changement, eût-il été faisable? Un peuple, amolli par les richesses, corrompu par les plaisirs, auroit-il voulu renoncer à une vie voluptueuse, pour s'affujettir à un travail pénible, que l'habitude & l'exemple ne lui avoient pas rendu cher?

Philosophes de nos jours, qui ne cessez de nous répéter ce que nous devrions être, montrez-nous ce que nous pouvons être encore; reculez du moins notre chute, si vous ne pouvez la prévenir. Citez-nous des exemples qu'il nous soit possible de suivre. Que nous sert de savoir comment vivent les Sauvages de l'Amérique, à nous qui ne pouvons redevenir ce qu'ils sont? Que sert de dire aux femmes: les femmes de tels pays, employées aux plus vils travaux, ne semblent être que des automates créés uniquement pour les besoins ou les plaisirs de l'homme? Si elles vous croient, elles gémiront avec raison sur le sort de ces infortunées & n'en feront pas plus tentées de les imiter;

mais dites-leur avec confiance: Rome eut des philosophes, des poètes, des sages; elle n'eut point de femmes savantes. La Grece ne compte qu'une Sapho. Tous les éloges donnés aux femmes ne roulent, dans les temps héroïques, que sur leur vertu, & dans les siècles dégénérés, que sur leur beauté ou sur leurs graces: un très petit nombre de femmes a mérité d'être excepté; il semble que leur première destination soit d'être aimables.

Une fille élevée dans ces principes ne fera point tentée de se faire siffler par un public moqueur, toujours prêt à nommer l'Apollon qui tient sa plume. *Toute fille lettrée, dit l'Auteur d'Émile, restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre.* L'assertion est fondée; quoique ce soit peut-être ma condamnation que je prononce, je n'ai pas hésité; l'intérêt d'un moment ne doit pas me faire trahir mon sentiment & la vérité.

J'ai dit ailleurs les motifs qui m'avoient déterminée à écrire; quoique je

ne prétende pas justifier ma faute, je pourrois l'excuser : la matiere que je traite est non seulement à la portée d'une femme, mais je crois qu'elle ne peut être bien traitée que par une femme. Mon stile annonce peu de prétentions & je ne crains pas qu'il fasse chercher celui qui me l'inspire : le désir d'être utile à la jeunesse de mon sexe a surmonté ma répugnance pour un long ouvrage ; puisse-t-il avoir le succès que je me propose ! Je me croirai bien dédommée de mes peines & de quelques coups de sifflets.

Les hommes ont du génie, les femmes ont de l'esprit ; les uns doivent approfondir les sciences, & les autres, pour ainsi dire, les effleurer. Je serois fâchée qu'une femme n'eût aucune idée du système du monde, que son esprit oisif n'eût jamais admiré le bel ordre de l'univers, que le spectacle de la nature fût inanimé pour elle ; mais je serois encore plus fâchée que dans un long cours de physique elle étudiât les loix de l'attraction ou de la gravitation centrale &

tant d'autres spéculations si fort inutiles au bonheur & à la vertu.

Dans toutes les choses dont on peut juger par inspection, ou même par sentiment, Sophie ne se trompera pas; elle retiendra de ces choses-là tout ce qu'elle doit en savoir. Les jeunes filles sont curieuses; ce n'est que la sécheresse des matières ou la contrainte qui les dégoûtent de l'étude.

Veut-on leur enseigner à lire? C'est dans un livre de morale qu'elles n'entendent pas, ou de prières qui les ennuiant. Mon Éleve ne fait pas encore lire; c'est cependant par-là que doit commencer mon ouvrage. L'avois-je oublié? Pourquoi, dès le premier jour que l'on m'a confié Sophie, ne lui ai-je pas donné les élémens de cette pénible mais utile science? C'est que je voulois gagner son amitié, chercher les moyens de lui faire vouloir tout ce que je voudrois. Aujourd'hui que j'ai reconnu que Sophie est encore plus curieuse que ne le sont ordinairement les enfans, j'ai résolu de tirer parti de ce défaut, con-

vaincue, avec Jean Jacques, qu'il n'en est point qu'on ne pût faire servir à notre utilité en le dirigeant bien.

Je fais d'abord à mon Éleve quelques contes analogues à son goût; elle m'écoute avec avidité, je ne m'en aperçois pas; à l'endroit le plus intéressant de mon récit, ou de ma lecture, une affaire me survient, je cesse sans avoir égard à ses supplications; par-là je redouble sa curiosité, je lui apprens à modérer des désirs trop vifs & je lui donne l'exemple du plaisir sacrifié au devoir.

Impatentée à la fin de mes fréquentes interruptions, Sophie sent que c'est un bien de savoir lire; elle veut apprendre, j'y consens, j'approuve son projet; je lui laisse espérer qu'elle fera bientôt en état de lire les contes elle-même, je lui applanis les plus grandes difficultés, je l'aide, je l'encourage, je ne la rebute point par des réprimandes ou des punitions. De cette manière Sophie saura lire avant un an, sans que cette étude ait rien coûté à sa santé ou à ses plaisirs.

Je dois remarquer ici que si par inconstance elle se dégoûtoit de la lecture, sans m'arrêter à ses frivoles prétextes, après avoir épuisé toutes les voies de persuasion, je ferois parler l'autorité, si son obstination m'y forçoit. Outre l'utilité de savoir lire jeune, il en est une plus absolue dans la nécessité de corriger de bonne heure ce penchant à la légèreté qui nous domine.

Ne permettez jamais qu'un enfant, qui se passionne pour ceci ou cela, s'en dégoûte l'instant d'après : les goûts de Sophie feront des choix ; je l'en persuaderai si bien qu'elle hésitera avant de se décider.

Sophie commence à comprendre ce qu'elle lit ; c'est le moment d'augmenter l'intérêt, de faire les contes encore plus agréables ; je me garderai bien d'y placer de longues moralités, qui ne serviroient qu'à me rendre suspecte ou à éteindre ce goût naissant.

Il est plusieurs livres dont la touchante simplicité peut servir de modèle ; il faut aux enfans une morale toute en

action, qui persuade, qui entraîne, qui fasse aimer ceux qui la pratiquent. A cet âge, comme à tout autre, les exemples frappent & les mots ennui.

J'ai toujours trouvé admirable la méthode de ce philosophe (o) qui, sans

E 5

(o) On dit que Socrate interrogeant un jour un jeune homme pour savoir à quelle profession il se destinoit & comment il comptoit servir sa patrie, celui-ci lui répondit sans balancer, qu'il se sentoit un goût décidé pour la guerre, qu'il étoit résolu de se distinguer dans le métier des armes. Socrate loua fort ce dessein & ajouta qu'il s'étoit sans doute appliqué à acquérir les connoissances nécessaires à l'état pour lequel il se croyoit fait; là-dessus les lui ayant détaillées, le jeune homme avoua qu'il n'y avoit pas même songé. Socrate, avec sa douceur ordinaire, l'interrogea successivement sur plusieurs autres professions, pour chacune desquelles il montrait un goût très vif, & ne l'ayant pas trouvé plus instruit des devoirs de l'orateur, du jurisconsulte, ou du marchand, que de ceux de l'homme de guerre, il l'exhorta, avec une affection vraiment paternelle, de se mettre bientôt en état d'effectuer le bon dessein qu'il avoit d'être utile à sa patrie.

paroître songer à corriger ceux qu'il vouloit instruire, leur fesoit prononcer à eux-mêmes leur sentence; belle leçon des ménagemens qu'il faut garder pour donner des conseils.

Sophie, à laquelle je n'ai point sans cesse à dire de tristes vérités, m'écoute toujours volontiers: un jour elle s'avise de me demander si ce qu'elle lit ou ce que je lui raconte est vrai? Comme j'ai eu soin de ne lui rien donner qui ne fût au moins vraisemblable, je lui répons que cela peut bien être, qu'il y a des gens qui écrivent la vie de leurs amis, lorsqu'ils sont morts, pour conserver le souvenir de leurs vertus; que cependant nous ne sommes pas sûrs que ces gens-là n'aient ou diminué ou augmenté selon leur fantaisie: mon Éleve, à qui j'ai peint le mensonge comme un vice deshonorant, & à laquelle une punition très sévère pour un mensonge assez léger a mieux prouvé que mes discours, que c'étoit un grand mal, me demande avec vivacité pourquoi les Auteurs mentent & si on ne les punit pas? Je m'at-

tendois à la question; ma réponse est prête; j'imagine donc que je lui dirai:

La Gouvernante. Savez-vous ce que c'est que le mensonge, ma chère enfant?

Sophie. Oh oui, ma bonne amie, je le fais; c'est, par exemple, dire que l'on n'a pas touché à un pot de confitures, quoiqu'on l'ait tout mangé.

La G. Fort bien; mais ne peut-on pas encore mentir d'une autre manière?

S. Oui, lorsqu'on dit une chose qui n'est pas vraie, sans aucun intérêt, comme celui qui fait ces jolis contes que je lis.

La G. Si vous me dites que votre Maman est dans son appartement parce que votre sœur vous l'a dit, & que pourtant elle n'y soit pas, m'aurez-vous menti?

S. Non, je vous l'ai dit parce que je le croyois.

La G. L'on peut donc dire une chose fausse sans mentir?

S. Je ne l'aurois pas imaginé.

La G. Lorsque vous niâtes que vous eussiez touché aux confitures, vous saviez que vous les aviez mangées?

S. Oui.

La G. Vous vouliez donc me tromper?

S. Oui, si je l'avois pu.

La G. Voilà le mensonge, ma chère; vous abusez de ma bonne foi, pour me faire croire une chose que vous savez n'être pas vraie; vous m'exposez à tromper les autres; vous m'autorisez enfin, quand j'ai découvert votre mensonge, à ne plus vous croire dans aucune occasion. Mais si je vous dis: Sophie, écoutez-moi, je vais vous raconter de fort jolies choses, je vous avertis qu'elles ne sont pas vraies; vous mentirai-je?

S. Non, puisque vous ne cherchez pas à me tromper.

La G. C'est précisément ce que font les Auteurs: tout le monde fait que parmi les choses qu'ils racontent il y en a de vraies & de fausses; on les lit pour s'amuser; ils ne veulent pas vous trom-

per, mais vous plaire; donc ils ne vous font point de tort.

Après cette conversation assez simple pour donner à un enfant une idée du mensonge, l'on conçoit que Sophie veut savoir s'il n'est pas quelques histoires plus vraies. J'en extrais quelques-unes des plus intéressantes de la Bible, j'en retranche tout ce qu'il n'est pas nécessaire qu'elle sache, j'en fais, pour ainsi dire, un abrégé à son usage qui l'instruit en l'amusant: voilà ma première leçon d'histoire.

C'est la seule qui lui soit actuellement utile, la seule qui soit à sa portée, en ce que la variété des faits, la simplicité avec laquelle ils sont narrés, plaît aux enfans mêmes, puisque l'expérience prouve que de toutes les histoires qu'on leur fait lire, ou réciter, la Bible est ce qu'ils apprennent avec le plus de facilité. Je parle des filles. Les premières études des garçons sont bien différentes; aussi je doute fort qu'il y en ait un seul en état d'en profiter.

Jamais un enfant de l'un ou l'autre sexe ne s'amusera du récit d'une fameuse bataille, ou des victoires multipliées d'un conquérant; jamais la grandeur d'ame de Régulus, le courage d'Horatius Coclès, ni la fermeté de Mucius Scévola ne feront sur son esprit l'effet qu'on en attend.

Puisque nous ne jugeons des choses que par comparaison, n'est-il pas clair qu'un enfant qui admire un pareil trait ne parle que sur la foi de son Gouverneur, & qu'il risque de conserver toute sa vie un goût qui n'eût peut-être pas été le sien? Heureux s'il n'a pas perdu au change! Ce qui est beau, me dira-t-on, l'est pour tout le monde; quel mal y a-t-il de persuader à un enfant ce qu'il auroit pensé plus grand? Je l'ai déjà dit: de le faire autre qu'il n'eût été, qui pis est de le rendre pour toute sa vie l'esclave des opinions d'autrui, n'est-ce point un mal que cela? Ce n'est pas à moi à traiter cette matiere, si bien approfondie par Mr. Rousseau. Heureux les enfans dont les peres adopteront ses

principes ! Heureux le siècle où l'on reconnoîtra le mérite de ce grand homme ! Les filles alors n'auront pas besoin de mes leçons.

J'ai dit plus haut les motifs que l'on a de leur donner une éducation précoce. L'on pourroit y en ajouter un nouveau, je veux dire la nécessité où nous sommes de puiser nos instructions dans les livres. Or soumises encore en ceci à l'autorité des hommes, l'unique précaution à prendre pour nous consiste dans le choix de ces autorités. Il n'en est pas ainsi d'un jeune homme, qui peut trouver dans le commerce des gens instruits de tous les pays de meilleures règles de conduite que dans les plus excellens traités de morale : nous n'avons ni cette ressource ni celle des voyages. Condamnées à une vie sédentaire, la lecture sert à nos plaisirs comme à notre instruction ; il est donc essentiel de nous la faire aimer, de nous y accoutumer dès l'enfance, pour prévenir le goût des frivolités qu'engendrent toujours le désœuvrement & la contagion de l'exemple.

Une maîtresse pédante, négligeant le cœur pour ne s'attacher qu'à l'esprit, veut faire de son élève une savante; elle commence par proscrire les amusemens de son âge, les travaux de son sexe; bientôt la jeune fille dédaigne d'en être & se fait homme; Dieu fait de quelle maniere.

Mere sage, n'aspire point à faire de ta fille un honnête homme, fais-en une femme aimable. Jean Jacques a dit, & il n'avoit pas tort: qu'un homme & une femme ne devoient pas plus se ressembler de caractère que de figure. Si cela est, je ne conçois rien à nos institutions. Mais je reviens.

S'il est essentiel que l'on nous accoutume de bonne heure à la lecture, il ne l'est pas moins qu'on ne nous la laisse pas faire au hasard & sans suite. Il est très naturel de commencer par l'histoire de la Bible; c'est le principe de toutes les autres; c'est le fondement de la religion; elle nous mene infailliblement à sa connoissance. Ces motifs suffisent pour répondre aux objections
que

que l'on pourroit me faire sur la jeunesse de mon Éleve; d'ailleurs, puisque nous ne sommes pas faites pour chercher la vérité mais pour la croire, il n'importe à quel âge on nous l'enseigne. En matière de religion Sophie fera de l'opinion de ses parens; je me garderai bien de lui montrer les vains sophismes des philosophes. En matière de goût, c'est autre chose, il lui sera permis d'avoir une opinion; il n'est pas temps de le lui former encore; maintenant nous étudions moins pour nous instruire que pour nous préparer à être instruites.

Mon Éleve m'écoute avec plaisir, elle retient facilement ce que je lui dis; ce n'est cependant pas assez. Après beaucoup de temps perdu, Sophie ne saura rien encore, si je n'ai pas gardé d'ordre dans mes instructions, & si je ne lui ai point donné de moyen pour les retenir.

La mémoire est un des plus beaux dons de la nature; sans elle la science n'est rien. C'est elle qui nous facilite l'étude, qui nous la rend agréable; elle met de l'arrangement, de la justesse

dans nos idées; c'est elle enfin qui sert principalement à nous faire tirer beaucoup de peu. C'est une erreur de la croire une faculté dépendante purement du physique. Sans doute que l'on n'acquiert point la mémoire; il est des cerveaux mieux organisés les uns que les autres, & plus propres à conserver les impressions qu'ils reçoivent; il en est qui n'ont peut-être jamais comparé deux idées (p). Comme un instrument parfaitement harmonieux devient moins sonore si l'on cesse de s'en servir, de même la mémoire se concentre, elle se perd peu à peu si l'on néglige de la cultiver.

Bien des gens ont senti la nécessité de former celle des enfans; mais la marche que l'on suit, plus propre à rétrécir leur génie qu'à l'étendre, me paroît fort éloignée de la fin qu'on se propose.

Quel emploi fait-on de cette mémoire qui leur coûte tant de larmes? On leur fait réciter, à certaines heures,

(p) Selon le célèbre Auteur de *l'Esprit*, penser c'est se ressouvenir.

une quantité prodigieuse de mots qu'ils n'entendent point. Eh comment les entendraient-ils? La peur qu'ils ont de manquer à la lettre doit nécessairement les empêcher d'en comprendre le sens : on le leur explique ; tant pis , c'est une raison de plus pour qu'ils ne le sachent jamais. L'on oublie bien vite ce que l'on apprend de même. Je crains bien que tous ces petits prodiges ne soient un jour des hommes fort médiocres. C'est la mémoire des choses qui nous est avantageuse ; celle des mots ne fut jamais que la mémoire des fots.

Il ne faut pas croire que l'on retienne mieux ce que l'on a appris littéralement (q). Il est assez ordinaire de trouver des gens qui vous fassent sur le champ une analyse exacte d'un livre qu'ils viennent de lire ; or lequel a plus de mémoire , de celui qui dans l'espace d'une heure apprend servilement cinq ou six pages de ce livre , ou de celui

F 2

(q) Il est très rare que l'on se souvienne de ce que l'on a lu dans son enfance.

qui pendant le même temps retient le précis de l'ouvrage. Je conviens que cela suppose une mémoire déjà exercée, qu'il n'est pas possible de s'en tenir à la seule lecture pour l'instruction des jeunes personnes, qu'il est des choses qu'elles doivent savoir par cœur; mais je soutiens qu'il faut qu'elles en sentent auparavant le sens & l'utilité.

Je fais lire tous les jours à mon Élève quelques traits de la Bible, en suivant l'ordre chronologique, depuis la création du monde: je répète souvent les mêmes & je ne permets pas qu'un mouvement de curiosité lui fasse abandonner ce qu'elle ne fait pas encore: je ne la force pas d'étudier; elle lit ou je lui raconte simplement; s'il est quelques termes qu'elle n'entende pas, je les lui explique. On se souvient que je n'ai rien laissé dans mon extrait dont je ne pusse lui donner l'explication.

La lecture finie, Sophie me fait souvent quelques questions auxquelles je réponds avec le plus de précision qu'il m'est possible. Comme cette lecture se

fait toujours de son gré & qu'elle n'est jamais assez longue pour l'ennuyer, nous en faisons avec plaisir la récapitulation. Sophie me fait part de ses réflexions : je les facilite, je les dirige quelquefois ; mais je ne les fais point pour elle : je ne ramène seulement pas la conversation sur ce que nous avons lu, à moins qu'elle ne m'en fournisse l'occasion.

Si un jour nous avons omis d'en faire la répétition comme à notre ordinaire, je reprends le même article le lendemain. Sophie demande pourquoi nous n'avons pas aujourd'hui quelque chose de nouveau ? C'est, lui dis-je, que nous ne savons pas encore ce que nous lûmes hier ; elle croit l'avoir retenu, l'inexpérience est présomptueuse, elle essaye en vain de se le rappeler. Songeant alors qu'elle a pareillement oublié une partie de nos précédentes lectures, elle me demande, un peu confuse, comment il faut faire pour retenir ce qu'on voudroit savoir : je lui réponds qu'on l'écrit, que c'est le moyen dont je me sers, & le plus commode pour étudier avec

succès. Les enfans sont imitateurs, il n'en faut pas tant pour lui donner envie d'écrire aussi.

Nous commençons dès le même jour; je ne m'oppose pas à son ardeur; je l'excite, en observant toutefois que ce nouveau goût ne nuise point aux autres; si je m'appercevois qu'il la détournât de ses anciennes occupations, je le supprimerois sans balancer: cet obstacle feroit un aiguillon de plus, & la nécessité de cultiver ses premiers talens préviendrait l'inconstance. Ces exemples suffisent pour donner une idée de la manière dont on peut inspirer l'émulation aux jeunes personnes.

Il est des talens de pur agrément, pour lesquels il faut user de plus de ménagemens encore. N'est-il pas barbare & ridicule de faire un tourment de ce qui devrait être une récompense? Je voudrais moi que le prix d'un talent fût la liberté d'en acquérir un autre.

Plaire est notre première destination, je l'ai déjà dit; partout les hommes sont les maîtres & partout les fem-

mes savent leur faire vouloir ce qu'elles veulent: c'est ce qui rend la femme la compagne de l'homme; sans cela elle ne seroit que son esclave.

Si les qualités du cœur & de l'esprit suffisoient pour plaire, pourquoi la nature auroit-elle donné aux femmes tous les charmes du corps? Pourquoi la beauté seule auroit-elle un empire si puissant?

Sévéres Instituteurs, qui défendez aux jeunes filles de perfectionner leur voix par les agrémens de la musique & leur légèreté naturelle par ceux de la danse, que leur permettez-vous donc, si vous leur interdisez ces innocens plaisirs? A force de rendre leurs devoirs pénibles, vous les rendez insupportables. Ce n'est pas assez pour nous d'être vertueuses, il faut encore que nous soyons aimables. J'ai toujours plaint ce bon Roi de France qui disoit en souffrant de l'humeur de la Reine: *il faut bien payer la chasteté des femmes.*

Puisqu'il ne dépend pas de vous de donner de la beauté à votre fille, ou à

vosre élève, donnez - lui du moins tous les talens dont elle est susceptible : qu'elle chante avec goût, qu'elle danse bien, qu'elle se présente sans gêne. Ne négligez rien de ce qui sert à développer ses graces ; cultivez son corps, pour qu'elle plaise ; cultivez son cœur, pour qu'elle plaise toujours. Voilà ce que nos institutions modernes ne savent point allier.

Nous ne connoissons que deux sortes d'éducatons : l'une tend à faire des prudes, l'autre des coquettes ; sans que l'on sache encore laquelle des deux est préférable. Quelle bifarrerie, de croire la vertu incompatible avec les graces ! Rien n'est plus touchant que la vraie vertu, rien n'est plus séduisant qu'elle. Vous dites aux jeunes filles : il vaut mieux être vertueuse qu'aimable, vous avez raison ; mais moi je leur dirois : soyez vertueuses, pour être aimables ; l'on ne plait pas longtemps sans vertu, on ne plait jamais sans graces.

Toutes les petites filles naissent avec l'envie de plaire : à peine ont-elles at-

teint l'âge de fix ou sept ans, qu'on les voit occupées du soin de se rendre agréables. La gêne n'est rien pour elles dès qu'ils s'agit d'un plus bel ajustement, d'une coiffure plus élégante; elles oublient leur vivacité; vous les verrez rester une heure ou deux entre les mains d'une femme de chambre, sans donner le moindre signe d'impatience. Voilà l'instinct de la nature. Une jolie paysanne arrange avec autant de soin sa cornette de batiſte qu'une femme de la cour ses plus brillans pompons. Quel parti ne tireroit-on pas, avec un peu d'adresse, de cette envie de plaire?

Les jeunes filles imitent leurs meres, leurs sœurs, leurs amies, & les copient souvent fort exactement, soit dans la façon de se mettre, soit dans leurs manieres. C'est un moyen de leur inspirer cette simplicité élégante, qui sied mieux à la beauté que la plus superbe parure. Sophie fera bien plus flattée d'entendre dire d'elle: qu'elle est belle! que si, en admirant la somptuosité de ses habits, on se contentoit de dire: qu'elle est riche!

Ne souffrez jamais que votre élève préfère une étoffe parce qu'elle est plus chère; dût-elle posséder une fortune immense, prévenez le penchant au luxe; il peut avoir les plus funestes suites. S'il est des couleurs qui fléent mieux les unes que les autres à sa figure, choisissez-les: qu'elle soit persuadée que vous aimez à la voir bien mise; qu'elle soit mécontente d'elle toutes les fois que vous ne direz rien de sa parure. C'est ainsi que vous l'éloignerez du faste sans qu'elle s'en apperçoive. En tout la contrainte produit un effet contraire à celui qu'on en attend. Si malgré mes précautions je voyois que Sophie eût du penchant au luxe, je ferois en sorte que ses plus beaux habits fussent si maussadement faits, qu'ils l'habillassent si mal, que les couleurs en fussent si peu à son avantage, qu'elle se dégoûteroit bientôt de cette pernicieuse fantaisie.

Mr. Rousseau, dans son *Émile*, indique un remède pour en guérir les enfans; je doute qu'il fût utile aux filles. Il veut que leurs habits les plus riches

soient aussi les plus gênans; mais après l'exemple que j'ai vu d'une petite Angloise de six ans qui tomba évanouie du mal qu'elle avoit souffert dans un corps neuf, qu'elle ne voulut jamais faire délacer de peur d'être un peu moins mince, je ne crois pas, dis-je, après un tel exemple, que le remède fût efficace. La parure étant la plus grande affaire d'une partie des femmes, il n'est pas étonnant que je traite avec importance ce frivole article; ce n'est pas la dernière fois que j'en parlerai. Lecteurs, souvenez-vous toujours que c'est une femme qui écrit pour des femmes.

Une partie de notre sexe ne connoît d'autre occupation que la toilette; l'autre partie, plus raisonnable, n'y emploie qu'un temps médiocre & la regarde comme une espece de devoir duquel on ne peut se dispenser sans singularité. D'où vient cette différence? Elle ne tient point au caractère, puisque celui des femmes est d'être coquettes; elle vient donc seulement des diverses ressources qu'une femme trouve dans son

esprit ou dans ses talens, en sorte que pour empêcher une jeune fille de perdre son temps devant un miroir, il s'agit bien moins de le lui défendre que de lui en ôter l'envie avec les moyens.

J'ai vécu longtemps avec de jeunes personnes de mon sexe; je les ai examinées, & j'ai toujours trouvé que les plus désœuvrées étoient les plus coquettes. Il en est même qui m'ont avoué que l'ennui seul produisoit en elles ce goût de frivolité, qu'elles étoient encore assez sages pour blâmer. L'exemple, l'exemple; je ne me lasse pas de le redire. Si votre élève ne vous voit passer que peu d'instans à votre toilette, le goût de la parure deviendra en elle un goût raisonnable, qu'il vous sera facile de modérer en lui fournissant d'autres plaisirs.

Gouvernantes austères, toujours pressées d'appesantir des devoirs sur vos élèves, en voilà un nouveau. Ne craignez pas de leur en faire sentir tout l'ennui. Point de femmes de chambre, ou que leurs fonctions se bornent à peu de choses, & cela pour plusieurs raisons: elles

en seront mises de meilleur goût & sentiront ce qu'il en coûte pour être parées. Point de perruquiers; ces gens-là sont esclaves de la mode, toutes les têtes se ressemblent en sortant de leurs mains. Sophie ne saura jamais comment on se met ici ou là; mais elle connoîtra à merveille la coiffure qui lui est la plus avantageuse, ou les ajustemens qui lui fient le mieux. Cette science n'est pas encore de son âge, ce n'est pas le moment de la lui apprendre: tant qu'elle ne fait point se mettre, j'y supplée pour elle; l'habitude contribuera à former son goût naissant. C'est à présent qu'il importe de la préserver de l'empire de la mode & du luxe, puisque c'est dans l'enfance que l'on contracte ces dangereuses opinions, que rien ne peut plus effacer. Que surtout un vêtement plus simple ne soit pas une punition! Cette malheureuse coutume, mauvaise pour les garçons, est pernicieuse pour les filles: ce n'est point là la gloire à laquelle elles doivent aspirer. Si votre élève déchire ses habits, qu'elle les porte de même jus-

qu'à ce qu'elle les ait raccommodés; il n'est pas malaisé de lui faire sentir les conséquences qu'on tire d'un pareil désordre, la paresse qu'il annonce: qu'elle ne sache jamais ce que c'est qu'un habit plus riche qu'un autre, mais qu'elle apprenne de bonne heure qu'il est honteux de porter des hardes sales ou déchirées, puisqu'avec un peu d'attention & d'adresse on peut éviter le mal ou le réparer.

En toute chose tirez la punition de la faute; convainquez ainsi votre élève qu'on ne peut mal faire sans en être puni. Si par étourderie elle brise ou fracasse ce qu'elle touche, faites en sorte qu'elle se prive de quelqu'un de ses plus précieux joujoux. Je n'ai pas besoin d'expliquer, je crois, que le mot précieux n'est relatif qu'au cas qu'elle en fait; rien n'est sans conséquence pour cet âge, quoi qu'en pense le vulgaire. Les joujoux de Sophie, les meubles de son appartement, les colifichets de sa poupée, tout doit être simple mais élégant & propre.

L'on criera tant que l'on voudra: nous naissons ce que nous sommes; je

ne craindrai pas de crier à mon tour : on nous fait tout ce que l'on veut que nous foyons. Sans doute il est quelques penchans innés desquels on ne peut triompher ; mais je soutiens qu'ils sont bons & en petit nombre ; ce n'est qu'en les dirigeant bien ou mal qu'on se trompe ou que l'on réussit. Appelez-vous vice de la nature les défauts de nos institutions ? De ce qu'un enfant vif devient emporté, sanguinaire, féroce, s'enfuit-il de là qu'il soit né méchant ? Remontez aux principes de ses crimes ; vous les trouverez sûrement dans la manière dont il fut élevé, dans les exemples qui l'ont frappé, dans la sévère austérité d'un Gouverneur, peut-être dans les malheurs qu'il a éprouvés, sans y avoir été préparé.

Il en est de même des filles, elles naissent toutes coquettes ; mais la nature avoit pris soin de mettre en elles cette vive sensibilité qui modere la coquetterie, en lui donnant un but honnête ; ce sont nos bisarres institutions qui la détruisent, cette précieuse sensibilité, qui

devroit faire le charme de notre vie, la douce récompense de nos vertus, & qui ne fait aujourd'hui que notre tourment ou notre opprobre. Je sens que je m'égare, ce n'est pas encore le moment des paradoxes. Lecteurs, si vous en avez déjà trouvé dans cet ouvrage, & qu'ils vous déplaisent, cessez de me lire, vous en verriez bien d'autres. Heureusement ou malheureusement pour moi, ce sera lequel des deux vous voudrez. Je ne pense pas comme tout le monde; mais ce que je puis & dois vous assurer c'est que mon opinion est la mienne, qu'elle ne m'a point été suggérée par telle ou telle personne, étant absolument contraire aux principes dans lesquels on m'a élevée; que je ne l'ai point puisée dans mes lectures, puisque j'avoue ici de bonne foi que Mr. Rousseau même, que j'ai médité avec attention, aux ouvrages duquel je dois le peu que je suis, ce Jean Jacques que je ne relis jamais qu'avec enthousiasme & vénération, n'a pu me convaincre sur deux ou trois points que je ne saurois adopter. Il me
per-

persuade sans doute, & quelle est l'ame assez froide pour n'être pas émue, entraînée par son stile? C'est ce que j'éprouve en le lisant; mais le prestige cessant, je me retrouve la même à quelques égards; peut-être faute de l'entendre. Quoi qu'il en soit, cet excès de sincérité de ma part doit prouver à mes lecteurs que je n'avancerai rien dont je n'aye une intime persuasion.

Nous sommes tous sujets à l'erreur; je ne promets donc pas de dire toujours vrai, mais ce qui me paroîtra tel.

La crainte d'avoir le plus grand nombre à combattre ne seroit pas capable de me faire supprimer une seule de mes maximes, si je la croyois utile à mon Élève: il n'en est pas ainsi de ces questions oiseuses, tant & si ridiculement agitées: comme elles ne sont pas de mon ressort, je tairai sans peine mon jugement, supposé que j'en aye porté un. Mon Élève apprendra de moi le grand art de ne participer aux folies des hommes que le moins qu'il lui sera possible.

Si elle ne fait jamais quel gouvernement il faut à tel peuple, quel caractère il faut à un Roi (r), quelles qualités il faut à l'homme de guerre; en revanche elle saura très bien de quelle manière elle doit régler sa maison, elle saura le compte de ses revenus, les dépenses auxquelles elle est obligée; elle aura cette sage économie qui nous donne le moyen d'être libérales dans l'occasion, elle saura choisir ses domestiques, les former; elle connoîtra leurs devoirs & mieux encore les siens envers eux. Voyons comment je m'y prendrai pour lui faire aimer tous ces détails, si nécessaires & si fort avilis par les préjugés du siècle. Voyons comment, alliant l'amour des arts aux goûts des travaux domestiques, nous délassant des uns par les autres, je saurai lui préparer cette douce & honorable vie que mes soins doivent lui procurer.

(r) Elle en auroit un bel exemple si elle vivoit en Prusse.

FIN du livre premier.

SOPHIE

OU

DE L'ÉDUCATION
DES FILLES.

LIVRE SECOND.

La femme fut créée pour être la compagne de l'homme; c'est pour lui qu'il faut l'élever. Les philosophes de notre sexe qui affectent de penser autrement, qui prétendent faire marcher l'homme & la femme sur deux lignes parallèles, se trompent, & leur propre expérience les dément cruellement. Nous ne sommes pas propres aux mêmes études; nos devoirs respectifs prouvent notre destination: c'est déranger les loix de l'univers que de vouloir ren-

dre semblables deux êtres entre lesquels il doit y avoir une si grande différence. Si nous étions ce qu'ont dit quelques philosophes, un homme imparfait, nous aurions trop à nous plaindre de la nature. Contentons-nous de demeurer ce qu'elle nous fit, sans chercher, dans de vaines disputes, lequel vaut le mieux d'un sexe ou d'un autre; ne quittons point la place qui nous a été assignée dans la chaîne des êtres, si nous ne voulons perdre tous les avantages que nous possédons.

Tout ce qui sert à perfectionner le corps, tout ce qui tend à développer l'esprit, ne doit point être négligé dans notre éducation, avec cette différence que les hommes apprennent pour devenir savans & nous pour être agréables; que l'étude est un travail pour eux, qu'elle doit être pour nous un délassement; qu'enfin le peu de temps que nous pouvons y donner ne devant être employé que pour acquérir des connoissances qui nous soient utiles, il est ridicule de surcharger la tête d'une jeune

fille d'abstraites spéculations, vuides de sens pour elle. De la saine morale, voilà ce qui est à la portée des femmes; voilà la seule chose, avec les ouvrages de goût, dont elles puissent être les juges. Il ne s'agit pas pour cela de faire lire à notre Éleve ces savans traités, qui ne sont souvent que les brillans sophismes d'un orgueilleux Auteur; nous retomberions dans l'inconvénient que je veux fuir: donnons-lui plutôt de la morale en action; les faits plaisent aux enfans & les frappent; mais le grand art est de les approprier à leur âge. C'est encore une des raisons qui m'ont déterminée à commencer par la Bible: c'est l'histoire d'un peuple ignorant; les événemens singuliers s'y succèdent; le langage en est énergique, quoique simple; c'est là enfin que Sophie doit prendre les premières notions de la création du monde & de l'existence d'un Dieu. Puisqu'il faut qu'elle sache ces vérités, elle n'est pas trop jeune pour les apprendre; fera-t-elle jamais en état de les concevoir?

Quel est l'orgueilleux, qui se vante de les avoir comprises? Quel est l'insensé qui ose les nier? Qu'il parle, qu'il dise, si au milieu de ses plus subtiles recherches, au moment où il a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, une voix secrète ne s'est pas élevée contre ce témoignage impie? S'il n'a pas frémi en proférant ce blasphème & si le souvenir de ce même Dieu qu'il voudroit anéantir, ne fait pas le tourment de son abominable vie? Innocente Sophie, puisses-tu à jamais ignorer qu'il existe des hommes assez barbares pour vouloir ravir aux autres le prix de leurs vertus, l'unique consolation de leurs maux, pour l'honneur d'établir un système destructif de tout bien & désolant pour l'humanité!

Puisse ta foi vive & simple te défendre contre leurs pernicieux argumens! Si tous mes soins ne peuvent te préserver de les entendre, puisses-tu enfin, dans ta douce piété, prier le Dieu qu'ils outragent, d'étendre sur eux sa main bienfaisante, pour dissiper l'erreur qui les environne!

J'ai dit que tous les enfans étoient curieux ; il faut cependant un art pour exciter, ou réprimer à propos leur curiosité. Il est mille choses qui ne les frappent pas. Le spectacle de l'univers, par exemple, les intéresse peu ; comme ils n'ont aucune idée de création ou de destruction, tout ce qu'ils voient existant leur paroît avoir toujours existé (s) ; l'éternité, impossible à concevoir lorsqu'on peut réfléchir, n'est rien pour eux. Cela est si vrai que, ne sachant ce que c'est que la mort, on a beau leur expliquer ce mot, ce n'est qu'à la longue qu'ils le comprennent. Il est souvent impossible de leur persuader qu'ils mourront eux-mêmes. Il est cependant nécessaire, pour les instruire, de leur donner les idées de commencement & de fin.

Lorsqu'après bien des préparations, bien des questions multipliées, je suis parvenue à faire entendre à mon Éleve

G 4

(s) Il est très rare qu'un enfant demande si le monde a commencé.

qu'avant elle existoit sa mere, avant sa mere la mere de la sienne (t), ainsi du reste, toujours en remontant, nous trouverons un commencement au monde. La petite fait comment il a été créé. De là la connoissance de Dieu, mot auquel elle n'attache encore qu'un sens très imparfait; je le lui explique alors, le plus simplement qu'il m'est possible. Aussitôt que je la vois persuadée de sa puissance, de sa bonté, du respect que nous lui devons, qu'elle conçoit pourquoi je le prie, & le lui fais prier, je m'arrête; ce n'est pas le moment des dogmes.

Voulez-vous que votre élève croie, & que sa foi soit inébranlable? Qu'elle apprenne lentement, par gradation, tout ce qu'elle doit croire: c'est comme une espece de conviction, qui supplée à celle qu'on ne peut donner en fait de mysteres, que de les étudier & de se

(t) Voyez Mr. Rousseau dans son *Émile*; t. 4. il donne un exemple excellent de la maniere d'expliquer à une jeune fille la premiere leçon du catéchisme: qu'est-ce que Dieu?

persuader, pour ainsi dire, soi-même : cette foi seule est solide, l'autre chancelle à la première occasion, ou cède au plus petit intérêt.

Le lecteur est peut-être étonné que j'aye attendu si tard à donner à mon Élève les premières notions de la Divinité, surtout ayant parlé dans l'autre livre du respect que je tâchois de lui inspirer pour la prière : c'étoit donc un acte purement machinal que je lui fesois faire ? L'on doit se souvenir que je ne la forçois point à m'imiter ; mon intention n'étoit que de lui inspirer le goût de cet exercice, ainsi que le recueillement qu'il exige.

Sans doute que Sophie avoit entendu parler de Dieu : il n'est pas étonnant qu'une enfant, que j'ai dit ne m'avoir été confiée qu'à cinq ans, eût déjà appris à le prier : c'étoit donc pour conserver cette coutume, qu'il eût été plus dangereux de supprimer qu'il n'avoit été utile de la lui donner, que j'ai fait mes prières devant elle, & que je l'ai laissée m'imiter ; mais il y a bien loin de cette

prétendue connoissance de Dieu que les enfans ont, à l'explication que je viens de lui donner. A huit ans une fille élevée comme Sophie est en état de la concevoir, à cinq ans l'instruction eût été nulle. Si j'ai su la lui rendre intéressante, combien son goût pour la priere va-t-il redoubler! Quel nouvel attrait pour faire le bien, que la certitude que Dieu nous voit, qu'il lit dans nos cœurs! Quel bonheur de vivre sous ses yeux, de l'appeler en témoin de tous nos innocens plaisirs!

N'allez pas croire que je me serve du prétexte de la religion pour contrister sans cesse son jeune cœur; que, pour assurer mon autorité, j'aie indiscretement l'étayer des menaces de Dieu & lui peindre à chaque instant la Divinité courroucée contr'elle, prête à l'anéantir pour la moindre faute. Cette crainte fervile, qui ne sert jamais de frein qu'aux petites passions, rétrécit l'ame, lui ôte toute sa vigueur, & finit par substituer le fantôme de la vertu à la vertu même.

Remplissons nos véritables devoirs; ceux que la nature nous impose, ceux que son Auteur a pris soin de graver dans nos ames; mais défilons-nous de toutes ces pratiques superstitieuses de notre choix, plus contraires à l'humilité chrétienne que les choses qu'elles proscrivent; souvenons-nous que Jésus Christ même a renfermé toute la loi & les prophètes dans ces deux commandemens: *aimez Dieu par dessus toutes choses & votre prochain comme vous-même.* Bornons-nous à la morale qu'ils renferment; nous en aurons fait assez. A Dieu ne plaise cependant que, m'arrogant le droit de juger des cultes, ou de les condamner, je fasse de mon Éleve une incrédule; je les respecte tous dès qu'ils tendent à honorer Dieu & à rendre les hommes bons.

Ce n'est point aux philosophes de nos jours que je dois ces sentimens de tolérance, c'est aux cruautés que j'ai vu exercer par ce prétendu zèle de religion qui a fait tant de mal à ma patrie. J'ai vu des filles, des Religieuses, oubliant

la douceur de leur sexe, oubliant les vertus de leur état, se livrer à toutes les fureurs du fanatisme, épuiser la persécution & les tourmens sur de jeunes innocentes, victimes de l'opinion de leurs parens; j'ai vu ces malheureuses, chaque jour plus attachées à leurs principes, maudissant notre culte & ses Ministres, implorer contr'eux la vengeance céleste.

Ces spectacles souvent réitérés m'ont fait horreur; j'ai frémi en songeant aux suites de l'intolérance & j'ai juré dans mon cœur au Dieu de paix que j'adore, que fidele au premier de ses préceptes, j'aimerois mon prochain, de quelque secte ou religion qu'il fût, me contentant de l'implorer pour tous ceux que je croirois dans l'erreur. Voilà tout ce que j'apprendrai à Sophie de mes sentimens en matiere de foi: du reste la religion de ses peres sera respectée par moi & suivie par elle. Pour la rendre dévote, commencerois-je par en faire une fille rebelle? Toutes ces prétendues conversions ont des motifs secrets que l'on ne

connoît pas : en général on n'estime point un homme qui change de religion. Cherchons la vérité de bonne foi, mais songeons que puisque nous sommes environnés d'erreurs, s'il en est une pardonnable, c'est sans doute celle où nous sommes nés.

Pour moi je me crois étroitement obligée d'élever Sophie dans le culte de ses parens : abuserois-je de leur confiance & de sa simplicité pour la tromper ? Je dis tromper ; car quand ce que je lui enseignerois seroit incontestablement vrai, on trompe toujours celui qu'on séduit. Or Sophie n'est pas en état d'être convaincue ; la vérité, à son âge, n'est que ce qu'on nous donne pour tel. Suivons l'opinion de ses parens, & pour remplir des devoirs factices, ne foulons pas aux pieds les véritables. Non seulement j'instruirai Sophie de sa religion ; mais je la lui rendrai chère : elle en accomplira les devoirs avec exactitude : je ne permettrai jamais qu'elle s'en dispense sur de frivoles prétextes. C'est en se faisant le juge de ce que l'on

doit faire, ou ne pas faire, que l'on parvienne à se donner une conscience à sa mode & des vertus purement de son choix.

Autant je ferai attentive à faire respecter la religion à mon Eleve, autant j'éviterai qu'elle l'avilisse & la déshonore par la superstition.

Toutes les femmes sont naturellement portées à la dévotion; cette vertu, dégénérée, devient en elles un vice, si l'on n'a soin de le prévenir. Une jeune fille sensible, à laquelle vous dites tous les jours que la beauté est un mal, que l'amour est un crime, que ses plus innocens plaisirs sont des fautes énormes, ou ne vous croit pas, & secoue, en perdant toute religion, un joug qui la gêne; on tombe dans l'excès contraire: alors elle prend les hommes en horreur, ne voit en eux que des fourbes ou des libertins. Cependant le besoin d'aimer la dévore; son cœur se donne le change, elle se livre à la contemplation, l'imagination s'enflamme, elle pare du nom de vertu sa dangereuse chimère, elle fi-

nit par aimer Dieu comme elle eût aimé son amant.

Les cloîtres sont peuplés de ces infortunées qu'un zèle passager y conduisit, qui consomment leur vie dans les larmes, & meurent désespérées. Fuyons ce dangereux excès; il n'est pas moins funeste que l'irréligion. Tâchons de faire de notre Éleve une chrétienne, une bonne mere de famille, & ne négligeons pas d'en faire une femme aimable. Nous avons tant défiguré la sagesse, elle est si fiere, si farouche, que personne n'est tenté de la suivre. Qu'est-ce que ces misérables distinctions de bonheur & de vertu? Ils sont inséparables. Quel scélérat fut jamais heureux? quel homme jouit jamais du fruit de son crime? Les remords éteignent le plaisir. Soyons bons pour être heureux, pour l'être sans cesse.

Les sources du bonheur nous sont toujours ouvertes; c'est nous qui les empoisonnons. L'Auteur de la nature n'a pas voulu que nous fussions misérables, puisqu'il n'est point de malheur

qui ne puisse se réparer, point d'affliction si vive qui n'ait un terme. Jouissons de ses bienfaits, sans l'importuner de nos vaines clameurs. Ne fait-il pas mieux que nous ce qu'il nous faut? Le pere doit-il donner à son fils le couteau qu'il lui demande & dont il va se couper la main? Mortels, lorsque Dieu vous refuse une grace, c'en est une sans doute qu'il vous accorde. Adorez ses décrets en silence, & tant qu'il vous reste du bien à faire, gardez-vous de vous croire malheureux.

Pour aimer à faire le bien, il faut l'avoir déjà fait; il faut que la douce habitude de remplir nos devoirs nous les ait rendus chers, pour que nous les remplissions avec plaisir. Ces gens toujours en contradiction avec eux-mêmes, arrachant, pour ainsi dire, tous leurs jours aux vices, doivent être bien malheureux, puisqu'ils ont à pleurer leurs fautes au moment qu'ils jouissent de leurs vertus: ils peuvent avoir plus de mérite; pour moi je n'en voudrois point à ce prix, il est trop dangereux: l'habitude

tude de bien faire est celle qui se détruit le plus difficilement; le prix d'une bonne action est le désir d'en faire une nouvelle: fessons-la contracter à notre Éleve; rendons-la sensible à cette douce volupté qui nous fait verser des larmes au récit d'un trait de bienfaisance; cultivons précieusement cette vertu; elle est la source de toutes les autres. Que jamais un ris moqueur ou une parole mortifiante ne souillent les lèvres de Sophie; qu'elle déteste cette gaieté cruelle qui ne fait éclater qu'aux dépens d'autrui: la joie du méchant n'est pas la sienne.

Meres imprudentes, qui riez aujourd'hui d'un rapport malin que vous fait votre fille, craignez qu'elle ne tourne bientôt contre vous ce dangereux talent.

S'il étoit possible, avec les précautions que je prendrai pour écarter de Sophie toute espèce de plaisans, qu'elle eût l'humeur moqueuse, je l'exposerois si bien à la risée des autres que je la guérirais sûrement de l'envie de rire à leurs dépens.

Ce défaut, assez commun dans les femmes, leur vient toujours de l'exemple: j'en préserverai mon Éleve avec le plus grand soin. On ne doit pas se permettre la plus fine plaisanterie devant un enfant qui n'entend jamais ce que l'on veut dire, mais ce que l'on dit en effet. Je porterai l'exactitude jusques sur les lectures. Point d'épigrammes, de satyres ou de comédies: l'enfant ne se voit jamais dans le personnage défectueux; il fait l'application des vices qui le frappent à telle ou telle personne, & croyez que ses Maîtres ne sont pas les derniers nommés. Le pis qui pourra arriver de ma façon de penser à cet égard c'est que mon Éleve n'aura point un esprit léger, qu'elle ne persiflera pas agréablement un honnête homme qui n'aura pas l'avantage d'être petit-maître. Eh tant mieux, tant mieux, qu'elle ne le sache jamais! Encore ai-je grand' peur qu'elle ne l'apprenne. Les femmes ne pardonnent pas le manque de graces. Sophie sera peut-être aussi difficile qu'une autre, mais non pas de la

même maniere, & je gagerois bien qu'elle se moqueroit plutôt du petit-mâitre que du bon campagnard. N'anticipons rien : ce n'est encore qu'un enfant aimable qui honore tout le monde, sans distinction de sexe, & dont le cœur compatissant souffre aussitôt qu'on humilie quelqu'un en sa présence.

Sans désirs, sans inquiétudes, contente de sa situation, ne portant envie à celle de personne, elle acheve de jouir en paix des plus doux momens qu'elle goûtera de sa vie; ne troublons pas cette heureuse sécurité: les pénibles devoirs, les dures bienféances, ne lui feront que trop tôt sentir leur joug; préparons-lui des ressources en elle-même, que ses plaisirs présens lui en assurent pour l'avenir.

On a vu de quelle maniere l'on peut inspirer aux enfans le goût de la lecture, bien plus utile, quoi qu'on en dise, que dangereuse; mais cet amusement n'en est point un réel pour les enfans. Ce ne peut être qu'une habitude agréable, qui devient goût en grandissant. C'en

est assez : n'allez pas indiscretement forcer une petite fille de lire beaucoup ; c'est le vrai moyen de lui donner de l'aversion pour la lecture. Ce n'est pas d'ailleurs la quantité, c'est le choix des livres qui instruit, & il en est très peu de propres à cet âge. Lorsque vous en avez trouvé un qui convient à votre élève, qu'elle le lise, qu'elle en fasse l'extrait, qu'elle le commente. Surtout que la difficulté d'en avoir d'autres le lui fasse relire souvent. Je serai bien maladroite, ou Sophie saura, pour ainsi dire, par cœur tous les livres que je lui ferai lire. Voilà comme l'on s'instruit ; la mémoire se perfectionne, la raison s'éclaire, le goût s'épure, & si les livres sont tels qu'il les faut, le cœur se forme en même temps que l'esprit s'orne. Je parlerai dans la suite du choix de ces livres & de ceux que je crois propres aux femmes.

Nous sommes dans l'âge des jeux ; le laisserois-je passer pour mon Élève sans qu'elle en jouît ? Pour l'accoutumer à la lecture & au travail, ne lui ferois-

je quitter sa broderie que pour prendre un livre qui l'ennuie? Non, à moins que je ne veuille qu'elle prenne bientôt en haine l'un & l'autre, & moi par dessus tout. D'ailleurs sa santé, son humeur, ne souffriroient-ils pas de ce genre de vie? Pour lui faire aimer la retraite, dois-je la lui rendre odieuse? S'il est essentiel que les filles soient gênées, il ne l'est pas moins que l'on ne leur fasse jamais assez éprouver cette gêne pour qu'elles soient tentées de s'en délivrer. Naturellement douces & timides, elles se sentent faites pour la dépendance, mais non pour la servitude; elles connoissent de bonne heure le droit qu'elles ont de faire vouloir ce qu'elles veulent & en usent presque toujours avec succès. Une trop dure contrainte avilit l'ame ou la révolte; elle enfante les vices qu'elle croit prévenir. Laissez jouer, courir, sauter votre élève, mais ne la quittez pas; soyez la compagne de ses jeux, inventez-en pour elle; ils lui seront plus utiles. Voulez-vous lui faire aimer le travail? Ne lui donnez point

de tâche, travaillez devant elle à des ouvrages qui lui plaisent; si elle veut vous imiter, apprenez-le lui vous-même avec patience; point de punition, si elle ne réussit pas; recommencez vos leçons avec douceur: point de maîtresse que vous. Tous nos appareils épouvantent les enfans; cet esprit méthodique est le poison de nos institutions; nous avons trouvé le secret de mettre de l'importance à tout, excepté aux choses qui en demandent; les femmes surtout excellent dans cet esprit d'ordre & d'arrangement pour les bagatelles. C'est sans doute pour cela que les filles élevées dans les pensions ou couvens, sont minutieuses; qu'il leur importe tant de poser telle piece de leurs hardes dans un endroit de leur armoire plutôt que dans un autre, de faire leurs prières, leurs lectures, leurs promenades à certains jours ou à certaines heures: ces habitudes sont fort bonnes pour une Religieuse qui doit se soumettre aux loix de sa communauté; mais pour la mere de famille, dont les occupations chan-

gent d'un instant à l'autre, qui, peut-être au moment qu'elle commence sa prière, sera vingt fois détournée par son mari qui l'appelle, je ne fais à quoi elle peut lui être bonne, si ce n'est à lui faire négliger ses véritables devoirs. Ne donnons point ces chaînes à notre Éleve: qu'elle ait l'esprit des détails, puisque c'est l'esprit de son sexe, mais qu'elle ne s'en serve que dans les choses essentielles; qu'elle ne fasse point ceci ou cela parce qu'elle le fit hier, mais parce qu'il faut qu'elle le fasse.

Avec ces principes le lecteur s' imagine bien que nous n'avons point d'heures réglées pour tel ou tel travail; que si nous faisons les mêmes choses aux mêmes heures, sans nous en appercevoir, nous les quittons sans répugnance pour un devoir plus réel.

Sophie a commencé un ouvrage qui lui plaît, elle s'y livre avec toute la vivacité de son âge: une de ses amies vient la voir; curieuse de l'apprendre à son tour, elle la prie de le lui enseigner. Sophie, qui n'a point de tâche, & qui

fait qu'il faut obliger les autres, quitte son ouvrage sans murmurer & donne, avec autant de patience que j'en eus, les leçons que je viens de lui donner. Sa bonne amie que l'on fait lire par force la moitié de la journée, n'aime point la lecture; malgré toute l'envie que nous avons de commencer un livre nouveau, promis pour ce jour-là, nous ne disons mot, parce qu'il vaut mieux se priver d'un plaisir, que de mortifier quelqu'un.

Dans un autre âge cette privation seroit un des devoirs de la bienfiance; elle les apprendra lorsqu'il en fera temps; laissons maintenant agir la bonté de son cœur, il ne la trompera pas sur ce qu'elle doit aux autres; l'exemple, l'habitude donnent la politesse; la bienveillance y supplée, mais rien ne remplace la bonté du cœur: toutes ces vaines formules que l'usage a introduites dans la société ne sont le plus souvent qu'un masque dont on se sert pour cacher ses vrais sentimens; je me garderai donc bien de dire à Sophie: il

n'est pas poli de lire devant quelqu'un, car à coup sûr elle ne m'entendrait pas; mais je lui dirai simplement: votre amie n'aime pas la lecture; auriez-vous du plaisir à la mortifier? J'ajouterais peut-être: elle a quitté sans doute quelque occupation agréable pour venir chez vous; vous lui devez le même égard. C'en est assez, cette leçon peut suffire toutes les fois qu'il s'agira de sacrifier son goût à celui des autres. Quant à la politesse purement de manières, l'envie de plaire la lui apprendra assez tôt.

J'ai toujours trouvé ridicules, ou plutôt superflus, les soins que l'on se donne pour qu'un enfant présente une main plutôt qu'une autre, prenne telle ou telle attitude. Cela tient aux graces, dit-on: j'en conviens; mais il n'y a que les graces naturelles qui plaisent: un maintien trop composé est maussade, & les attitudes les plus séduisantes ne sont pas les plus affectées. Au reste il est un moyen facile pour assurer la démarche d'une jeune personne: la danse

est un exercice charmant pour cet âge, il donne au corps de la légèreté, de la souplesse; voilà pour Sophie une récréation délicieuse. Le danger des Maîtres n'existe pas encore; elle est dans le seul âge où ils puissent lui être utiles, sans lui nuire. Profitons-en; deux ans plus tard, dût-elle être toute sa vie une ignorante, je ne souffrirois pas que le commerce d'un baladin vînt détruire six ans de soins.

Il ne faut point de Précepteurs aux filles, en aucun genre; ils sont trop dangereux. Quoique mon Éleve ne soit qu'un enfant, j'aurai pourtant égard au caractère de ses Maîtres; ils ne seront point tous indifféremment admis. Du reste je les choisirois jeunes par préférence, contre l'opinion reçue. J'ai eu une amie qui n'avoit fait aucun progrès dans la musique pendant plusieurs années, par l'aversion qu'elle avoit conçue contre son Maître, vieux radoteur, qu'une mere, qui passoit pour sévère, lui avoit choisi tel, afin de s'éviter la peine d'assister à la leçon. J'aurois

moins de précautions avec plus d'exactitude.

Il ne faut pas beaucoup de temps pour apprendre à danser & je n'en laisserai point perdre à Sophie pour acquérir cette mince science: je veux que dans six mois elle sache danser; cela seul suffit pour qu'elle le sache avant le terme. N'allez pas croire qu'elle ne dansera plus; bien au contraire, c'est alors qu'elle jouira réellement du plaisir de la danse; elle sera son amusement favori, & toutes les fois que quelques-unes de ses compagnes la viendront voir, elle proposera ce divertissement, qui ne manquera pas d'être accepté par elles & applaudi par moi; mais jamais ces fêtes innocentes ne seront troublées par le bruyant tumulte des freres ou parens de ces amies de mon Éleve. C'est de l'indiscret mélange des deux sexes, que naissent toujours les vices de l'un & de l'autre.

Une fille élevée loin du commerce des hommes est pour l'ordinaire plus timide, plus réservée, plus attachée à ses

devoirs, surtout moins coquette que celles qui, dès leur enfance, jetées sans guide dans le grand monde, imitent le petit manège des femmes à la mode, prennent leurs minauderies pour des graces, s'accoutument, à leur exemple, à feindre tous les sentimens qu'elles n'ont pas, & souvent, avec un cœur vertueux, finissent par se perdre seulement par vanité.

Je sens bien que dans nos petites assemblées de garçons & de filles du même âge il ne régneroit ni préférences ni jalousie; encore n'en voudrois-je point répondre; mais la familiarité qu'engendrent l'âge & les jeux, familiarité qu'on ne peut interdire sans apprendre pourquoi, cela n'est-il pas un inconvénient? Et puis quel profit tireront des petites filles, déjà raisonnables, du commerce d'une troupe de polissons dont les devoirs ainsi que les plaisirs sont & doivent être si différens? Pour moi je crois que les hommes seroient plus respectueux & les femmes plus réservées s'ils se voyoient moins fréquemment.

Je ne ferai point à mon Éleve de leçons sur la contenance qu'elle doit affecter en leur présence; mais elle ne verra des hommes que rarement; elle n'en verra que de raisonnables, avec lesquels elle ne fera pas tentée de partager ses amusemens. Je suis presque assurée qu'avec cette méthode Sophie sera plus timide & plus posée que si, dans de beaux sermons, toujours dangereux à faire, je lui avois expliqué les raisons de cette conduite: elle les apprendra un jour; elle les apprendroit quand je ne les lui dirois pas. La modestie n'est point de convention; elle est naturelle à notre sexe; une petite fille rougit avant de savoir ce que c'est que pudeur.

Soit que notre esprit, plutôt superficiel que celui des hommes, soit plutôt formé, ou que les périls qui nous entourent nous éveillent de bonne heure le jugement, il est sûr que nous avons plutôt la connoissance du bien & du mal, & j'ai remarqué que, quoique curieuses, les filles font rarement de ces questions indiscrettes dont les petits garçons vous

affomment quelquefois & vous désespèrent: il suffit du moins d'un mot pour leur imposer silence. Je crois que le seul parti à prendre dans ces cas-là, c'est de ne point répondre. Toutes les mauvaises raisons qu'on leur donne, ne font que nourrir cette idée. Je dirois simplement à mon Éleve, si elle me faisoit quelques questions embarrassantes: je ne peux pas vous expliquer ce que vous demandez; vous êtes trop jeune pour me comprendre; d'ailleurs cela ne peut vous être utile à rien. Elle fera si fort accoutumée à cette réponse que je ne crains pas qu'elle excite sa curiosité; toute la conclusion qu'elle pourra en tirer, c'est qu'elle ne doit pas savoir ce que je ne veux pas lui apprendre.

Il est des circonstances où l'on peut dire aux garçons la vérité simplement & sans détour; c'est quelquefois le parti le plus sage. Il n'en est pas de même des filles; leur ignorance fait partie de leur vertu. Il y a plus; c'est qu'on doit leur montrer dans un autre âge la nécessité de conserver cette ignorance. C'est

encore une forte raison de veiller sur les gens qui les approchent. L'on a beau dire que la nature parle; elle ne nous instruit jamais que de ce que nous devons savoir: ce sont toujours les conseils qui nous perdent. Une fille élevée sagement & avec soin par une femme vertueuse, avec de l'esprit, de la sensibilité, peut-être du tempérament, conservera longtemps sa première simplicité. Très sûrement son cœur lui parlera avant qu'elle sache si elle a des sens. Ce sont nos airs mystérieux, nos détours, nos propos qui instruisent les jeunes gens: ne tenez devant eux que des discours honnêtes, qu'ils ne lisent que des livres décens; vous les trouverez tout ce qu'ils doivent être.

Pour les propos, il est aisé de régler les siens devant des enfans, de ne leur laisser voir que des personnes qui aient des mœurs & qui respectent leur âge; mais les livres, comment empêcher qu'ils n'en lisent de mauvais? En n'en ayant jamais chez vous de cette espèce, en guidant leur choix, en leur

persuadant qu'ils ne doivent rien lire sans votre aveu ; mais ceci suppose déjà d'autres instructions ; enfin, lorsqu'ils sont en état de choisir eux-mêmes, en leur inspirant de l'horreur pour tout ce qui est obscène. Ce ne sont pas les romans les plus tendres qui sont dangereux pour la jeunesse ; il y regne au contraire un certain enthousiasme de vertu qui plait aux jeunes gens, qui leur élève l'ame, & s'il les séduit, il les rend du moins susceptibles de grandes passions. Mais la plupart de nos romans modernes se sentent du goût pernicieux du siècle ; ils ne sont propres qu'à perdre ceux qui sont assez malheureux pour s'en amuser : or je crois qu'il faut avoir déjà le cœur corrompu pour les goûter ; je soutiens qu'il n'est pas une femme vraiment honnête qui lise seule & avec un grand plaisir les Contes de la Fontaine ou les romans de Crébillon (u). J'en reviens à mes exemples.

(u) Je dis seule & avec plaisir, parce que la complaisance ou la curiosité peuvent porter une très honnête femme à les lire.

Une jeune personne de dix-huit ans, qui aimoit passionnément la lecture, ne pouvant se procurer des livres que par le moyen d'un homme amoureux d'elle, qu'elle n'aimoit pas, vouloit bien souffrir ses ennuyeuses visites en faveur de sa bibliotheque; il choisissoit ce qu'il avoit de plus tendre, espérant la rendre sensible par cette voie; mais il avoit l'attention de ne lui rien prêter que de fort décent, sachant bien qu'elle n'en eût pas reçu d'autres. Un jour il lui offrit la Nouvelle Héloïse. La Demoiselle tentée par ce qu'elle en avoit ouï dire, eut l'imprudence de l'accepter; elle la lut avec enthousiasme & lui en fit l'éloge: il se méprit sur le motif; enhardi par cet essai il lui envoya le lendemain les Contes de la Fontaine; il n'étoit pas fait pour en sentir la différence. La Demoiselle n'étoit pas chez elle; sa femme de chambre les reçut & les lui donna à son retour: elle connut la faute qu'elle avoit faite; indignée contre son bibliothécaire, elle résolut de ne plus l'exposer à lui manquer. Son plus grand

chagrin venoit de ce que le cavalier étant absent, il fallut garder le livre; elle ne le connoissoit que de nom; soit ennui, soit curiosité, elle voulut essayer de le lire; mais aux premières pages elle jeta le livre de honte & de dépit & n'a jamais été tentée depuis de le reprendre. Lecteurs, ce fait est vrai; malheur à ceux d'entre vous qui ne croient plus à l'honnêteté! Sans leçons, sans conseils, Sophie en feroit autant, j'en suis sûre.

Si notre goût n'est point encore corrompu, si nous avons le jugement sain avec un cœur vertueux, nous ne nous tromperons jamais sur nos véritables devoirs; dans le feu des passions même la voix de la vertu nous parlera, le cri de la conscience se fera entendre. Si on nous accoutumoit à être les premiers juges de nos actions, nous ne serions pas si occupés du soin de les cacher aux autres; sûrs de ne pas échapper à nos propres regards, nous ne nous contenterions pas des apparences, nous ferions le bien pour être en paix avec

nous-mêmes, pour être heureux, pour l'être éternellement; ce désir, changé en certitude par l'expérience, vaudroit bien, à mon avis, tous les brillans sophismes des philosophes, pour nous engager à être vertueux. Ils auront beau nous répéter qu'ils sont bons pour l'honneur de l'être, que l'amour de l'ordre leur tient lieu de toute autre loi, & tant d'autres futilités de cette espèce qui n'ont jamais rien prouvé que l'extravagance de leurs auteurs: on ne les croit point; leur exemple montre la fausseté de leurs principes.

Les vertus morales menent nécessairement à la connoissance de la religion (x), ou ne subsistent pas longtems sans elle; mais la religion, sans les vertus morales, mene au fanatisme, à la superstition, & souvent au crime, par une route opposée. Gardons-nous donc de les séparer; souvenons-nous

I 2

(x) Les philosophes anciens, quoiqu'environnés des ténèbres du paganisme, sont parvenus à la connoissance d'un Dieu.

qu'en multipliant trop ses devoirs, on se met dans l'impossibilité de les remplir. J'insiste sur cet article; je ne le dirai jamais trop. L'on ne connoît que deux manieres d'élever les jeunes filles, c'est d'en faire des incrédules ou des dévotes; je dis *dévotés* dans l'acception généralement reçue; à Dieu ne plaise que je ridiculise ici la vraie piété! Je hais l'usage impie qui permet aux Auteurs de notre siècle de ne plus rien respecter; je parle de cette orgueilleuse dévotion, qui insulte aux malheurs d'autrui &, dans son zèle indiscret, appelle amour de Dieu la haine du prochain: je parle de ces gens à longue morale, qui, pour avoir paraphrasé froidement, dans un ennuyeux sermon, quelque texte mystique, croient avoir disposé les jeunes gens à la vertu; qui, quand ils leur ont dit: la beauté est un mal, toutes les sciences profanes sont des inventions du Démon, s'applaudissent avec complaisance & se croient dignes de l'apostolat.

Oh qu'il n'en va pas ainsi! Ce n'est pas dans une morale sèche & prise au

hazard que la jeune fille puisera les principes de cette vertu solide que rien ne doit ébranler. D'ailleurs cette méthode est maladroite & fautive; maladroite, en ce que vous donnez à votre élève des armes contre vous-même; fautive, en ce qu'il n'est pas vrai que les dons de la nature soient un mal.

Montrez toujours les choses comme elles sont, si vous voulez être crue; dites à une jeune personne laide: le ciel en vous refusant quelques avantages vous a laissé les moyens de vous en dédommager; c'est à vous de réparer ce qui vous manque par ce que vous pouvez acquérir. L'on perd la beauté par un accident, l'âge la fane, elle nous impose mille sortes de gênes, elle fait quelquefois notre malheur, souvent celui des gens qui nous environnent; elle nous attire toujours la haine des femmes, & pour quelques plaisirs passagers elle nous fait essuyer mille désagréments. D'ailleurs toutes les belles personnes ne plaisent pas; la beauté sans les graces ne vaut pas la laideur aimable. Au

reste je n'aimerois guere à cathéchiser une très laide personne, surtout de ces figures repoussantes & hideuses, comme j'en ai vu quelquefois dans ma vie. Pour tout l'or du monde je ne voudrois pas me charger d'un de ces petits monstres que la nature semble avoir enfantés avec douleur. C'est par cette raison que j'ai supposé mon Éleve saine & bien constituée; qu'elle soit d'ailleurs laide ou jolie, peu importe, elle sera sûrement agréable; mais enfin, pour mieux former le contraste, je l'imagine jolie, non pas belle; j'en serois bien fâchée, & j'aime à me la représenter telle que je voudrois qu'elle fût.

Je crois voir Sophie âgée de douze ans, bien formée pour son âge; sa taille est leste & bien prise; les contours en sont exactement marqués par un corps assez mince pour n'en point dérober les mouvemens; sa figure est douce, sa physionomie touchante, & ses yeux même sont tendres avant d'être expressifs; elle met déjà de l'accent dans son langage & des graces dans son souris.

Contente d'elle-même elle trouve toujours les autres aussi jolies qu'elle, & ne leur envie point un bien qu'elle ne se soit pas donné; elle ne fera point fâchée qu'une autre soit plus belle, mais elle sera peut-être humiliée qu'elle fasse mieux tel ou tel ouvrage. Sophie fera tous ses efforts pour l'imiter, pour la surpasser, si elle peut: ceci n'est ni vanité ni orgueil, c'est amour propre; chercher à l'anéantir seroit folie. Il faut seulement prendre garde qu'il ne dégénere en jalousie, défaut ordinaire & trop peu corrigé dans notre sexe. Quand la jeune fille est fâchée que sa compagne ait mieux réussi qu'elle, que cependant elle la loue de bonne foi, qu'elle la voit avec le même plaisir, c'est émulation, il n'y a point encore de mal; mais si vous voyez du refroidissement dans ses manières, si elle cherche des défauts dans l'ouvrage de sa compagne, c'est envie, punissez sa vanité, faites en sorte que la générosité, la douceur de son amie l'humilient & la confondent; tâchez de lui faire sentir que le vrai sa-

voir est indulgent; donnez-lui le désir & le moyen de l'être à son tour; ce sont les seuls remèdes de ce vice dangereux.

Mais si votre élève se trouvant moins belle que telles ou telles de ses amies, les voit avec chagrin, si elle affecte de les croire moins jolies qu'elles ne sont en effet, elle est perdue; le défaut de son sexe est manifesté, je n'y fais point de remède; renoncez à votre ouvrage, mais ne vous en prenez qu'à vous-même: ce vice ne nous est pas si naturel qu'on le pense; quoiqu'il soit impossible de le détruire, il est très aisé de le prévenir.

Ne croyez pas que le mépris de la beauté soit le motif qu'on doive toujours employer pour nous consoler de sa privation. Le jargon affecté & sententieux de ces laides femmes qui bénissent Dieu tous les jours de n'être pas nées jolies, n'est qu'un vain masque qui cache mal le dépit qu'elles en ont. Apprenez à votre élève à bénir Dieu de tout; qu'elle possède la beauté avec reconnaissance, qu'elle la perde avec ré-

signation; qu'elle soit contente d'elle telle qu'elle est, elle n'enviera le sort de personne. Ne l'avilissez pas sans cesse à ses propres yeux, si vous voulez qu'elle se respecte. Si une maladie lui ôte sa beauté, faites qu'elle n'ait rien perdu; donnez-lui des talens pour qu'elle soit souvent indulgente & des vertus pour qu'elle le soit toujours; faites-lui surtout bien sentir la différence des perfections acquises d'avec celles que nous tenons de la nature; montrez-lui que tout ce qui nous a été donné, sans que nous l'eussions mérité, peut nous être ôté de même, sans que nous ayons droit de nous en plaindre. Est-elle tentée de s'enorgueillir de ses talens acquis? Après lui en avoir fait voir la source dans l'esprit qu'elle reçut de la nature, qu'elle apprenne qu'il est des milliers de choses qu'elle ne saura jamais; je doute qu'alors elle soit tentée de se croire savante.

Le lecteur pense bien que ce n'est pas par de beaux raisonnemens que je veux que l'on prouve ces vérités; c'est

par des exemples frappans qu'il faut parler à la jeunesse; il faut captiver son attention, s'en rendre maître, si l'on veut qu'elle profite des instructions qu'on lui donne, surtout en fait de morale. Toute celle de Sophie n'est encore qu'en pratique; elle fait le bien par habitude, il lui en coûtera moins de le faire ensuite par principes. L'on doit de même accoutumer les filles au travail, à la vigilance, aux soins domestiques, afin que lorsqu'ils seront devenus un devoir pour elles, elles ne trouvent pas la tâche trop rude.

Dans nos éducations ordinaires elles passent leur enfance à apprendre avec beaucoup de peine ce qui ne leur sera jamais utile; est-il étonnant qu'elles se dédommagent dans leur jeunesse d'un temps si mal employé? On les marie ensuite; c'est alors qu'elles se croient vraiment libres & regardent comme imaginaires les nouvelles obligations qu'elles contractent. On ne leur en a jamais parlé, ou bien on a su leur rendre ces devoirs si onéreux, si tristes,

qu'elles ne sont point tentées de s'y assujettir.

Ne nous déferons-nous jamais de la fausse & pernicieuse maxime qui sépare toujours le plaisir du devoir? Ne voyons-nous pas que lorsque nous faisons promettre à un enfant de sacrifier l'un à l'autre, son cœur le dément tout bas, ou qu'il s'abuse lui-même?

Voulez-vous que vos filles soient vertueuses, dit Mr. Rousseau, *donnez-leur un grand intérêt à l'être*. Il a raison; toute autre vertu n'est qu'une vertu d'apparat, qui cède à la première occasion: mais cet intérêt n'est pas sensible à tout âge; il est des vertus à l'égard desquelles il paroît ne pas subsister; l'habitude y supplée, mais que l'habitude soit douce; gardez qu'elle ne dégénere en contrainte.

Sophie, que je n'éleve pas en esclave, a de petites fantaisies; j'y condescens volontiers; nous allons quelquefois nous promener; l'exercice est nécessaire aux enfans; une vie trop sédentaire leur nuit à la longue. Cependant

il est rare que dans les beaux jours nous sortions plus de deux fois par semaine & ce n'est pas ordinairement deux jours de suite: le beau temps m'invite un jour, j'enfreins cette règle. Les enfans voient tout: le lendemain Sophie propose à son tour la promenade. J'examine si nous n'avons rien d'essentiel à faire. Après m'être un peu laissé solliciter, j'y consens. Sophie pétille de de joie, nous sortons; mais à peine avons-nous fait quatre pas qu'on nous rappelle; un tailleur importun vient essayer une robe qu'on attendoit avec impatience; nous ne savons pas ce que c'est que de faire revenir un ouvrier, il faut rentrer, quoiqu'assez mortifiées du contretemps. Le tailleur s'est trompé, il fait & défait plusieurs fois l'ouvrage; l'heure de la promenade passe, Sophie me regarde, soupire & prend patience. J'ai su l'accoutumier à ces petites disgraces: si elle murmuroit, ce seroit bien pis; je ne dirois rien, mais nous serions plus de quinze jours sans sortir, dans la crainte d'exposer de

nouveau quelqu'un à notre mauvaise humeur.

Voilà de quelle manière, sans se rendre odieuse à son élève, on peut modérer ses goûts ou les réprimer; mais que ses privations soient les vôtres, qu'elle vous y voie sensible; apprenez-lui à les supporter en les partageant. Ce n'est point en tournant un enfant en ridicule qu'on le rend patient; entrez dans ses peines, quelque légères qu'elles vous paroissent.

C'est une erreur de croire que les enfans ne souffrent que des maux physiques; je n'ai jamais conçu quel barbare plaisir on pouvoit prendre à les désoler, à rire de leurs larmes, ou à s'amuser de leurs puériles douleurs. Tout être souffrant ne mérite-t-il pas notre compassion? Quelle est la dure Gouvernante que les grâces ou la craintive timidité de son élève ne désarma jamais? Prenez garde cependant qu'une aveugle foiblesse ne vous abuse sur leurs défauts: punissez rarement, mais pardonnez plus rarement encore. Soyez faciles à ac-

corder, c'est le moyen de faire supporter vos refus. Qu'ils ne soient pas toujours irrévocables; du moment que votre élève est en état de sentir qu'avec des prières & des caresses elle peut vous rendre propice à ses vœux, elle connoît ses droits; qu'elle en use, ce sont nos armes; il faut empêcher que nous n'en abusions, mais on prétendrait en vain nous les ôter.

Je n'ai pas besoin de répéter que les complaisances ne doivent avoir lieu que dans les choses indifférentes, ou de nulle conséquence. Sans avertissement, sans explication, sans réprimande, une maîtresse adroite peut faire comprendre à son élève, du premier mot, si la chose demandée lui sera accordée ou pourquoi on la lui refuse; les petites filles sont fines & rusées, elles lisent dans les yeux de leurs mères ou de leurs Gouvernantes ce qu'elles doivent faire ou dire & ne se trompent jamais. C'est pourquoi les enfans élevés par des femmes foibles sont si entêtés dans tout ce qu'ils veulent. Aussi la foiblesse est-elle

un défaut souvent plus dangereux que l'excessive sévérité. Mes complaisances pour Sophie sont presque sans bornes, mais j'ai soin que cette extrême douceur soit balancée par mille petits contre-temps qui l'accoutument à la patience, surtout à l'égalité d'humeur. Du reste notre vie est agréable & douce. Il est essentiel de rendre cher à une fille son état présent, afin qu'elle ne soit pas si tentée de le quitter, & qu'elle examine à loisir celui pour lequel la nature l'a destinée. Notre grande affaire à présent c'est de nous rendre propres à être instruites : nous savons peu de choses, mais nous les savons bien, & nous avons grande envie d'en savoir d'avantage.

Je modere ce désir, sans l'éteindre ; mes refus ne font que le rendre plus vif. En excitant le goût des enfans pour l'étude, il ne faut pas le saisir trop vite, de peur que ce feu passager ne s'éteigne aussitôt. D'ailleurs on ne doit pas prendre pour talens cette envie d'imiter, naturelle à tous les enfans, qui les fait courir sans sujet & sans choix d'une

chose à l'autre; mais comme je ne veux point faire de Sophie une artiste & qu'il est rare que les femmes aient de ces talens décidés qu'on ne peut méconnoître, je guiderai son choix pour les arts agréables, en tâchant de lui inspirer le goût de ceux qui sont le plus utiles à son sexe.

La musique tiendra le premier rang: je la lui montrerai moi-même, afin qu'on ne l'en dégoûte pas. Lorsqu'elle la saura assez pour déchiffrer un air sur la note, nous pourrons prendre un maître qui touchera aussi le clavecin. Il nous fera appercevoir que nous chanterions plus facilement & plus juste avec le secours de l'instrument; Sophie voudra en faire l'essai; elle ne fera pas long-tems à remarquer quelle grace, quelle légèreté les doigts acquierent à cet exercice. Il n'en faudra pas tant pour lui donner envie d'apprendre, & je ne suis guere en peine des progrès avec un esprit aussi vif que le sien.

Voilà de nouveaux amusemens, qui remplissent nos loisirs; je ne doute pas que

que le goût de la promenade ne cède bientôt à celui-ci. Je le réglerai cependant; je crains l'engouement chez les femmes, il produit toujours le dégoût. D'ailleurs je n'ai garde de laisser dégénérer en travail nos amusemens; puisqu'alors ce seroit une peine de plus, pour un plaisir de moins.

Si les occupations multipliées & presque continuelles d'une mère de famille lui interdisent souvent la lecture & la société, à plus forte raison ne peut-elle pas donner à la musique (y) des momens qu'elle doit à son mari, à ses enfans ou à son ménage. Ne seroit-ce pas retomber par une autre faute dans l'inconvénient que nous voulons éviter?

Nous avons trop de choses à apprendre pour perdre un temps aussi considérable à une seule. Il m'importe peu que mon Éleve soit bonne musicienne; pourvu qu'elle chante agréablement; qu'elle sache s'accompagner avec goût; elle n'a point dix ou douze ans de sa vie

(y) Le goût de la musique est quelquefois une passion très vive.

à donner à cette étude. Je ferai en sorte qu'elle s'y applique jusqu'à l'âge où nous en aurons de plus importantes à faire, & qu'elle ne la néglige jamais; c'est une occupation pour cet âge-ci, & une ressource pour un autre. Enfin ce n'est pas sans raison que j'ai attendu si tard pour donner à Sophie le goût des arts agréables, quoique je n'ignorasse pas qu'elle les eût appris plutôt avec autant de succès.

Il est un point dans la vie qui sépare l'enfance de l'adolescence & que l'on peut appeler intermédiaire. Ce terme vient beaucoup plutôt pour les filles en général, & peut encore être avancé, ou par le caractère de l'individu, ou par l'éducation qu'il a reçue; c'est proprement l'instant du développement de la conscience. Ce qui est mal n'est plus ce qu'on nous dit l'être, c'est ce que nous jugeons tel. Ce seroit peut-être le moment de nous instruire de tous nos devoirs, si l'on ne couroit risque d'éveiller les sens dans un temps où nous n'avons point encore d'armes pour les

vaincre. Que faire donc pour réprimer cette curiosité naissante ? La distraire, lui donner le change, occuper beaucoup la jeune fille, l'arracher, pour ainsi dire, à elle-même, lui fournir des occupations propres à lui plaire ; qu'elles fixent son esprit en même temps qu'elles occupent ses doigts.

Voici l'âge où l'on apprend facilement ; le goût se développe, la raison commence à se faire entendre. Rendez votre élève attentive à sa voix, suivez l'instinct de la nature, dirigez-le ; ne lui défendez pas ceci ou cela, faites que son cœur le lui défende ; mais prenez bien garde de lui imposer des devoirs de caprice dont elle ne puisse sentir l'utilité. C'est surtout à présent qu'il importe de lui faire connoître ses vrais devoirs (z). Ici commencent pour elle ceux de la bienfaisance, & bientôt après ceux de l'opinion. O Sophie, puisque je ne puis te garantir de ses chaînes, je t'accoutumerai de bonne heure à les por-

K 2

(z) Je parle de ceux de son âge.

ter! En ceci même il ne faut que de l'habitude. Si vous avez appris à votre élève à céder sans murmure aux loix de la nécessité, il vous en coutera peu de lui montrer cette nécessité dans la volonté de ceux dont elle dépend. La raison peut en être prise de sa foiblesse, du besoin qu'elle a de tout ce qui l'environne; elle est simple & facile à concevoir: la nécessité d'être douce, polie, complaisante se fait ensuite sentir d'elle-même.

Ce feroit peut-être le cas de lui expliquer comment nous sommes dépendantes des hommes & à la merci de leurs jugemens tout le temps de notre vie; mais outre que cette instruction n'est pas à la portée de tous les enfans, elle pourroit en entraîner d'autres.

Après avoir donc fait sentir à Sophie sa dépendance à cause de sa foiblesse, je me contenterai de lui laisser appercevoir cette même dépendance prolongée dans l'avenir & son sexe toujours asservi à l'autre. Si elle m'en demande la raison, je lui dirai simplement: ainsi

l'a voulu Dieu, qui a donné aux hommes la force de plus qu'à nous; mais je me garderai bien d'ajouter la sotte réponse que j'ai entendu faire en pareil cas: les hommes sont les maîtres, parce qu'ils ont fait les loix. Voilà ce que c'est que de se payer de mots. *Ils ont fait les loix*; eh qui nous empêchoit d'en faire aussi? Les hommes & les femmes ne naissent-ils pas en proportion égale (aa)? Ils sont les plus forts: plaisante objection! c'est justement ce qui prouve leurs droits. O que s'il étoit aussi vrai que nous avons autant de génie qu'eux, qu'il est ridicule de le penser, qu'il y a longtemps qu'ils ne seroient plus les maîtres! Ils abusent de leur autorité, je le fais; mais comme nos plaintes n'y font rien, le meilleur parti est de nous taire & de les forcer à être justes. Sophie n'est pas encore en état d'entendre tous ces beaux raisonnemens. Dieu la pré-

K 3

(aa) L'on remarque même que dans les pays chauds il naît beaucoup plus de femmes que d'hommes.

serve d'avoir un jour besoin de s'en servir ! Elle pourra gémir de la tyrannie des hommes, mais j'ose croire qu'elle ne craindra jamais leur jugement.

S'il est essentiel d'occuper la jeune fille dans cet âge dangereux, il ne l'est pas moins de l'occuper utilement. Profitons de ce premier instant d'intelligence ; il est court & précieux. Le temps approche où il faudra changer de méthode. C'est maintenant celui de former son cœur, afin que le choc des passions soit moins vif & qu'elle soit disposée à leur attaque. C'est aussi le moment de former le goût dans tous les genres, la danse, la musique, les instrumens. Le dessin surtout est utile & agréable, mais je ne voudrais pas qu'on appliquât les jeunes filles à la figure ; à moins que Sophie n'ait un talent décidé pour la peinture, je ne souffrirai point qu'elle dessine le portrait. Pour le paysage, c'est autre chose ; je ne serois pas fâchée qu'elle s'y appliquât. Elle aime la campagne ; une belle matinée de printemps a déjà des charmes pour elle ; elle

n'est pas insensible au plaisir de courir tout à son aise au milieu d'une belle & riante prairie, ramassant les violettes qu'elle rencontre & les préférant aux plus belles fleurs qu'elle n'auroit pas cueillies. Avec ces goûts champêtres, forcée de passer à la ville une grande partie de l'année, je ne doute point qu'elle ne soit ravie de se retracer ses plaisirs passés, & je suis persuadée que de tous ses talens le dessin fera celui qu'elle cultivera avec le plus de goût. Nous commencerons par les fleurs; elles sont faciles; il est d'ailleurs agréable de pouvoir faire soi-même un patron de broderie, si l'on n'en trouve pas à son gré. Le dessin donne de la justesse à l'œil & perfectionne l'adresse de la main; mais il est essentiel de ne pas souffrir que la petite s'accoutume au compas ni à la règle. Tous nos ouvrages demandent les plus exactes proportions; c'est de la justesse du coup-d'œil que dépendent principalement l'habileté de l'ouvrière & l'élégance du travail; ne seroit-il pas impraticable & maussade que nous nous

servissions pour coudre ou pour broder de la règle & du compas? Or l'on imagine bien que je ne négligerai pas pour Sophie cette partie de l'éducation.

Le travail des mains me paroît tenir essentiellement à nos devoirs, à nos plaisirs, à nos graces même; je trouverois aussi ridicule une femme qui ne sauroit pas se servir de l'aiguille, que celle qui n'auroit point voulu apprendre à lire. C'est un devoir très juste qui nous est imposé par la nature, à la place des travaux pénibles dont notre sexe nous dispense. Le premier devoir que je prêcherai à Sophie, après ceux d'aimer Dieu & son prochain, sera celui-là: je lui en ferai sentir les motifs; je saurai lui en donner pour l'aimer dans les avantages & dans les ressources qu'il nous assure.

Dans l'enfance mon Éleve travailloit pour sa poupée, aujourd'hui c'est par habitude, dans peu ce sera pour se parer, enfin elle travaillera par raison & par goût.

Il est des mobiles pour chaque âge; il ne s'agit que de savoir les employer.

sages Institutrices, c'est à vous qu'appartient cet art difficile; étudiez le cœur de vos élèves, vous ne vous tromperez point aux moyens dont il faut faire usage.

Sophie, à laquelle je suppose un naturel heureux & que j'ai préservée autant qu'il a dépendu de moi du poison des préjugés, ne peut pas, j'en conviens, servir toujours d'exemple; mais si vous trouvez ma méthode bonne, elle est applicable à tous les enfans de notre sexe: elle consiste en beaucoup de soin & peu de morale; c'est précisément le contraire de celle que l'on suit aujourd'hui. Mais revenons.

Il n'est pas possible d'inspirer à un enfant le même goût pour tous les talens. Il en est qui ne présentent qu'un objet d'utilité; l'essentiel est de le leur rendre sensible. Telle est, par exemple, l'arithmétique, science abstraite, dont l'étude est longue, pénible, mais absolument nécessaire.

Lorsque vous avez suffisamment expliqué à votre élève ce que c'est que

propriété, la raison des échanges, la commodité des monnoies pour fixer & faciliter ces mêmes échanges, il est aisé de lui faire concevoir la nécessité du calcul, & combien sans cela nous serions exposés à être trompés ou à tromper les autres.

J'ai vu beaucoup d'enfans qui calculoient très facilement sans chiffres; je ne serois pas fâchée que Sophie en usât de même, au moins dans les petites choses. Je ne trouve rien de plus ridicule que ces habiles calculateurs qui ne savent faire la moindre addition qu'avec le secours de la plume.

Avant de faire chiffrer mon Éleve, je l'exercerai à compter exactement & vite, à trouver sans hésiter la moitié, le tiers ou le quart d'un nombre; je veux qu'elle sache additionner, soustraire, multiplier, diviser, avant d'avoir fait une seule règle. Elle commencera par additionner les plus petits nombres; mais je me garderai bien de les choisir; elle composera ses règles d'arithmétique à sa fantaisie, c'est le moyen qu'elle comprenne

ce qu'elle fait. Je me rappelle fort bien qu'à dix ans je chiffrois très exactement, à ce que l'on disoit; je savois multiplier ou diviser des sommes immenses que l'on me fixoit, tandis que je n'aurois peut-être pas su trouver le total de cinquante aunes d'étoffe à vingt sols l'aune, si je l'avois acheté.

L'art des maîtres est d'augmenter les difficultés; le mien sera de simplifier tout ce que j'enseignerai à Sophie. Si je me suis un peu étendue sur cet article, c'est que je trouve qu'on le néglige trop dans notre éducation. Je ne voudrois pas qu'une femme fût tenir des livres de comptes ou calculer comme un banquier; je hais l'excès en tout; mais je veux qu'elle sache assez d'arithmétique pour n'être point exposée à se voir à chaque instant trompée par des domestiques fripons. Mon Éleve apprendra donc à chiffrer, puisque cette science est nécessaire, & s'appliquera à cette étude, parce qu'elle a l'amour propre de vouloir bien faire tout ce qu'elle fait. Cela n'empêche pas que ce travail ne

nous ennuie quelquefois: j'abrege alors la leçon, persuadée que l'on fait toujours mal ce que l'on fait à contrecœur. Lorsque Sophie s'en apperçoit, elle veut continuer. Non, lui dis-je, notre temps est trop précieux pour le perdre; fefons autre chose; peut-être demain ferons-nous mieux disposées. Ces mots, prononcés d'un ton un peu sérieux, feront plus d'effet qu'une dure réprimande, & je suis assurée que le lendemain nous chiffrerons plus longtemps que de coutume.

Ceci me suggere une réflexion; c'est qu'il est ridicule d'avoir un temps marqué pour chaque exercice; laissez lire, écrire, dessiner ou broder votre élève tant qu'elle voudra, pourvu qu'un goût ne nuise pas à l'autre. C'est ce qui n'arrivera jamais, si vous ne multipliez pas les objets d'étude. Il faut cependant éviter que trop d'ardeur ne la fatigue; modérez ce feu sans l'amortir. L'enthousiasme est le pere des talens (bb).

(bb) Je crois les femmes peu susceptibles de cette espece d'enthousiasme qui produit les grands talens & decele le génie.

Il est un âge où cette aptitude à s'instruire, assez générale dans notre sexe, est encore plus sensible; la jeune fille dans cet âge apprend tout facilement, elle voudroit tout savoir: réprimez ce désir, il nuiroit infailliblement à ce qu'elle fait déjà: persuadez-lui bien, qu'après les sciences utiles, nous ne devons nous permettre que les agréables, & dans celles-ci que celles qui demandent le moins de temps: parlez-lui de l'obligation de travailler imposée par Dieu même à tout le genre humain, des avantages, des plaisirs même attachés à l'accomplissement de cette loi: faites-lui voir la différence des travaux des hommes d'avec les nôtres, expliquez-lui en la raison; elle est simple & prise de la foiblesse de notre constitution & des devoirs auxquels nous sommes assujetties.

C'est le moment de lui parler de l'inégalité des conditions, de son origine. Dites-lui comment les titres & les privilèges de la Noblesse furent d'abord le prix de l'héroïsme & de la vertu; parlez-lui ensuite, mais seulement en général,

des divers emplois de la vie civile, de la nécessité qu'ils soient remplis par des gens instruits & capables de les exercer; dites-lui ce que c'est que les loix, que les hommes en font les interprètes, combien il nous importe de mériter leur estime; expliquez ce mot *estime*, ce qu'il faut faire pour l'obtenir; faites clairement sentir la nécessité, non seulement d'être vertueuse, mais encore de paroître telle, puis qu'on nous juge le plus souvent sur les apparences. J'en vois bien une autre; mais elle n'est pas de cet âge (cc).

C'est par ces instructions & autres semblables, toujours données en forme de conversations, que je dispose mon Éleve à voir le monde sans surprise: il faut lui montrer les vices des hommes lentement, par gradation, & lui faire sentir d'où ils naissent; maintenant elle les voit dans les livres tels qu'ils de-

(cc) Il n'est pas une femme sensée qui ne voie la double obligation d'être & de paroître honnête, dans le préjugé qui fait dépendre l'honneur d'un mari de la conduite de sa femme.

vroient être, elle les verra bientôt dans la société tels qu'ils sont. Si j'ai bien su l'y préparer, je doute que leurs exemples la séduisent.

Si c'est le temps de former son cœur, c'est celui d'éclairer son esprit. La lecture, la conversation nous tiennent lieu des voyages & de l'expérience. Assujetties à l'opinion des hommes, il vaut mieux nous asservir à celle d'un Auteur sage qu'aux préjugés vulgaires. Nous lisons peu, mais nous méditons nos lectures, &, ce qui vaut encore mieux, nous en causons beaucoup ensemble: Sophie dit son avis, le discute, le prouve quelquefois assez bien; elle apprend ainsi, sans s'en appercevoir les règles de la logique. Lorsque je lui dis que l'on en a fait un art qu'on traite fort sérieusement dans les collèges, elle rit, croyant que je me moque d'elle. Sophie fera bien plus étonnée lorsqu'elle saura que les hommes se déchirent mutuellement pour soutenir une opinion, ou pour en établir une nouvelle: que les philosophes de ce siècle, toujours en guerre les uns

contre les autres, ne sont pas même d'accord avec eux-mêmes; qu'ils possèdent l'art dangereux de prouver le pour & le contre (dd). Quand elle verra leurs livres pleins de contradictions, de sophismes, de projets extravagans, de vues inutiles, elle gémira sur la folie des hommes & bénira son sexe, qui la condamne à une heureuse ignorance; mais nous n'en sommes point encore à cette époque. Donnons d'abord à notre Eleve un sens droit, afin qu'elle apprenne à juger selon la saine raison, non des systèmes, mais des hommes.

L'on demande quelles lectures sont propres aux femmes? Je n'en fais rien, puis qu'on leur interdit les seules qui pourroient leur être utiles. Les sciences ne leur conviennent pas, la morale les ennuie, l'étude de l'histoire n'est pas bonne pour tous les âges; que liront-elles

(dd) Chacun fait la proposition impie de ce théologien qui, ayant fait un discours sublime sur l'existence de Dieu, offrit de la détruire par des preuves aussi fortes.

elles donc ? Rien. Cela est bientôt dit ; mais je voudrois favoir , dans le fond, quelle plus grande utilité les jeunes garçons doivent tirer de leurs lectures (ee), que les filles, à moins qu'ils ne se croient destinés à faire des livres. Ce n'est point par une plaisanterie, je le fais, que l'on répond à une objection. Voici donc mon sentiment, fondé, quoi qu'on en puisse dire, sur l'expérience ; sentiment qui peut être faux, mais que je donne parce que c'est le mien & que je me crois obligée d'écrire comme je pense.

Bornées à la seule étude du cœur humain & aux connoissances agréables, qu'apprendrions-nous dans des livres abstraits qu'on ne nous a pas mises en

(ee) Je ne parle pas des livres propres à les former pour l'état auquel ils se destinent ; il seroit à souhaiter qu'ils n'en fussent point tant d'autres, qui les perdent & leur apprennent à mépriser un sexe qui seroit respectable s'ils ne l'avilissoient pas. Tous les jeunes gens imaginent les femmes comme ils les voient dans leurs obscènes lectures & voilà la source de leur impudence.

état d'entendre? N'est-il pas plus raisonnable que nous étudions les hommes dans les écrits qui semblent avoir été faits pour les peindre, finon tels qu'ils sont, du moins tels qu'ils devraient être? Les bons romans (ff) sont les vrais tableaux de la vie humaine: qu'importe que les actions qu'ils représentent soient vraies ou fausses, si elles sont capables de nous inspirer l'amour de la vertu? Sommes-nous sûrs que nos meilleures histoires ne sont pas des fables? L'Auteur célèbre (gg) que je cite si souvent, avec tant de complaisance, l'a dit avant moi; mais je l'avois pensé avant de le lire. Je crois donc que tous les ouvrages, tant poésies (hh) que romans, qui ne blessent pas la modestie,

(ff) Je n'entens pas ici cette foule d'écrits licencieux, qui ne deshonnorent pas moins ceux qui les composent que ceux qui les lisent; je parle de ces fictions ingénieuses qui nous présentent le bonheur sous l'image de la vertu.

(gg) Mr. Rousseau.

(hh) J'excepte encore les pieces de théâtre & les satyres.

peuvent être mis sans danger entre les mains des jeunes filles; il faut cependant avoir égard à l'âge & au caractère; ce qui pourroit perdre une fille de douze ans en corrigeroit une de quinze. Il y a plus: si votre élève avoit le malheur d'avoir un de ces tempéramens combustibles, aussi rares qu'on les croit généralement communs, je vous conseillerois de ne pas même lui laisser lire la Bible; encore vos précautions seroient-elles vaines, ces femmes-là se perdront toujours. J'en ai vu des exemples affreux; mais ce sont des phénomènes, &, quoi qu'on en dise, les femmes ont bien plus souvent une ame qu'elles n'ont des sens: elles naissent toutes tendres, mais modestes, & chastes. Il en est plus qui sacrifient à la vanité qu'au plaisir. C'est le contraire des hommes; leurs sens les guident toujours; c'est par eux qu'ils sont subjugués, c'est à eux qu'ils immolent l'amour même.

Les hommes sont passionnés, rarement tendres; les femmes sont toutes

fenfibles, & presque jamais passionnées: c'est cette différence dans les deux sexes qui aggrave nos fautes, en excusant celles des hommes.

L'on voit dans la Nouvelle Héloïse le caractère des deux sexes, en amour, admirablement bien marqué. Que de feu! Quelle énergie de sentiment dans les lettres de St. Preux! Quelle douce sensibilité dans celles de Julie! Cependant l'Auteur de cet inimitable ouvrage nous refuse jusqu'à la faculté de sentir l'amour (ii). Eh comment lui pardon-

(ii) „Les femmes, en général, n'aiment aucun
„art, ne se connoissent à aucun, & n'ont au-
„cun génie: elles peuvent réussir aux petits
„ouvrages qui ne demandent que de la légé-
„reté d'esprit, du goût, de la grace, quel-
„quefois même de la philosophie & du raison-
„nement: elles peuvent acquérir de la science,
„de l'érudition, des talens & tout ce qui s'ac-
„quiert à force de travail. Mais ce feu cé-
„leste qui échauffe & embrase l'ame, ce génie
„qui consume & dévore, cette brûlante élo-
„quence, ces transports sublimes, qui portent
„leurs ravissmens jusqu'au fond des cœurs,
„manqueront toujours aux écrits des femmes;
„ils sont froids & jolis comme elles; ils au-

nerions-nous toutes les dures vérités qu'il nous dit, comment adorerions-nous son génie, comment serions-nous ses plus zélées admiratrices, si l'enthousiasme du beau nous étoit étranger, si nous n'avions point d'ame?

C'est parce que nous en avons une que je veux que l'on développe ses facultés, qu'on cultive cette précieuse sensibilité qui nous est naturelle. Je ne veux point que, par une morale sèche, on nous rende austères & farouches; mais que par des exemples séduisans l'on nous montre le bonheur auprès de la vertu, & la sagesse toujours à côté des graces.

Malheureusement la plupart de nos romans modernes n'offrent pas partout de semblables tableaux; aussi n'est-ce

L 3

„ront autant d'esprit que vous voudrez, ja-
„mais d'ame, ils seront cent fois plutôt sensés
„que passionnés. Elles ne savent ni sentir ni
„décrire l'amour.“ *Mr. Rousseau à Mr.
d'Alembert* t. 3. p. 116. Peut-on nous di-
re des injures plus éloquemment?

point leur lecture que je conseille : il en est quelques-uns, &, à la honte du siècle, ce ne sont pas ceux qu'on lit le plus, qui offrent à la fois l'image des plus doux sentimens du cœur & de toutes les vertus privées : en général tous ceux qui traitent des travaux domestiques, des amusemens de la campagne, qui peignent les mœurs de ses habitans, sont les seuls qu'on doive permettre à la jeunesse. Le détail de ces innocens plaisirs ne laisse à l'ame ni envie, ni inquiétude. Le tableau du luxe, au contraire, est dangereux ; le jargon des sociétés, trop conservé dans nos livres à la mode, est pernicieux ; l'on ne contracte souvent pas moins de ridicule par la lecture que dans les cercles des prétendus beaux-esprits. Que d'inconvéniens multipliés, me dira-t-on ! J'en conviens : aussi ne vous ai-je pas dit que ce fût une chose aisée que d'élever une jeune fille. Ma tâche devient chaque jour plus difficile. Lecteurs, rappelez-vous du moins que je me suis supposé tout ce qu'il faut pour la bien remplir.

Nous lisons peu, Sophie & moi, je l'ai déjà dit; mais j'ai soin que tous nos livres soient bien écrits & surtout bien pensés; du reste les livres amusans ne sont pas bannis de notre collection, ce sont au contraire ceux que nous choisissons par préférence. Il se pourroit bien cependant qu'ils vous déplussent, gens à beau stile: pour nous ils nous récréent, en nous instruisant; cela nous suffit; sur cela l'opinion n'a pas encore de droits & nous en profitons.

En lisant l'esprit s'ouvre, les idées naissent; en causant elles se développent & s'étendent. C'est alors que le caractère se montre. Ne le contraignez pas, ne cherchez point à lui donner une autre forme, conservez-lui la sienne, observez votre élève, épiez tous les mouvemens de son ame, qu'il ne vous en échappe aucun; le temps approche où cette étude vous fera de la plus grande utilité.

Dans l'enfance nous n'avons que les sentimens qu'on nous inspire; nos goûts sont ceux des personnes avec lesquelles

nous vivons. Je fais que nous conservons, quelquefois toute notre vie, ces mêmes goûts : telle est la force de l'habitude, qu'elle l'emporte souvent sur les penchans de la nature. C'est aussi la raison qui me fait tant insister sur le choix des personnes auxquelles l'on confie les enfans de notre sexe ; mais enfin nous naissons tous avec une manière d'être à nous, que rien ne peut changer. Les caracteres different autant que les visages, & dans une famille nombreuse il n'est peut-être pas deux enfans dont l'humeur se ressemblent, quoiqu'ils aient été élevés de la même manière ; d'où vient cette différence ? Elle ne vient sûrement point de l'éducation, quoi qu'en dise un Auteur célèbre (kk) ; il est donc absurde de se servir de la même méthode indistinctement. Un Ancien a dit : *à tel il faut donner des aîles & à tel autre des entraves*. L'on cite souvent cette maxime, mais on ne la suit guere. Il n'est pas possible d'élever un

(kk) Mr. Helvétius.

enfant dont on ne connoit pas le caractère; c'est ce qui rend notre éducation plus difficile que celle des hommes.

Les petites filles savent dissimuler beaucoup mieux que les garçons, mais elles ne sont point fausses; ce sont nos gênantes institutions qui les forcent à le devenir. Soyez indulgentes & bonnes, vos élèves seront confiantes: donnez-leur l'exemple de la franchise; une noble confiance élève l'ame & l'on n'est pas tenté de tromper qui ne se méfie pas de nous: n'exigez jamais d'autre assurance que leur simple parole; qu'elles vous voient exacte à tenir la vôtre dans les moindres choses, quoi qu'il puisse vous en coûter. C'est surtout à présent qu'il est important de veiller sur vous-mêmes: à la première fois qu'elles pourront se convaincre que vous leur prêchez une morale que vous ne suivez pas, tous vos soins sont perdus; jugez si je me presserai de multiplier les défenses, en confondant les devoirs factices avec les véritables.

Voici le moment d'instruire Sophie de ceux que lui impose sa religion. Cette instruction est une des plus importantes de sa vie; je ne la lui ferai donc point au hasard, seulement pour satisfaire à l'usage; mais pénétrée de mon sujet, après l'avoir suffisamment disposée à m'entendre, je lui dirai à ce que j'imagine:

„Ma chere Sophie, vous voilà grande, vous avez des devoirs à remplir, il faut vous les apprendre, puisque ma négligence deviendrait criminelle. Dieu, en créant les hommes, vouloit qu'ils fussent heureux; il leur avoit donné tout ce qu'il falloit pour l'être; vous savez comment ils perdirent ce bonheur & furent malheureux dès qu'ils eurent péché; il en est de même aujourd'hui, le crime & le malheur sont inséparables.

„Dieu lui-même a gravé sa loi dans tous les cœurs; il nous a donné un sentiment qui nous porte au bien, en nous éloignant du mal. L'homme étant devenu méchant, n'a plus écouté cette

„voix intérieure. L'Être supreme alors
 „a bien voulu nous donner des signes
 „sensibles de sa volonté; les hommes
 „l'ont encore méconnue, & vous avez
 „vu dans l'Ancien Testament comment
 „Dieu dans tous les temps a puni les
 „prévaricateurs de sa loi. C'est cette
 „loi qu'il faut apprendre; elle est douce
 „à suivre, ma chere Sophie; elle con-
 „siste à aimer Dieu, à se soumettre à sa
 „volonté supreme, & à ne jamais faire
 „de mal aux autres. Est-il si difficile
 „d'aimer celui de qui nous tenons tout?
 „de se soumettre à ses décrets, puis-
 „qu'ils sont immuables & ne peuvent
 „être injustes? enfin d'aimer nos sem-
 „blables pour être aimés d'eux (11)?

Après cette courte instruction, j'ex-
 pliquerai à mon Éleve ce que c'est que
 la loi nouvelle & je la lui ferai étudier
 dans l'évangile: lorsqu'il sera question

(11) Il n'est pas temps de parler du pardon des
 ennemis; cette maxime, la plus sublime du
 christianisme, demande bien d'autres prépara-
 tions; l'on apprend trop vite la religion aux
 enfans pour qu'ils la sachent jamais bien.

des dogmes, nous ne les discuterons pas, nous les croirons sans examen, sans preuves, sans recherches. Si mon Élève me fesoit des objections, je lui dirois : „Sophie, ce sont des mystères que je ne „comprends pas mieux que vous. Dieu „n'a pas voulu se manifester davantage à „ses créatures : est-ce à elles à lui en demander la raison ? Commençons en ceci „par nous soumettre à sa volonté sainte.“

Ce sujet fera celui de bien des conversations. Sophie, que je n'ai point excédée de morale & de préceptes, ne confond pas ceux-ci avec les devoirs de l'enfance ; elle se réjouit au contraire de tenir une place dans le monde, elle sait qu'elle a une tâche à y remplir ; mais elle ignore quelle est cette tâche. Prolongeons son ignorance ; il n'est pas temps de lui montrer tous ses devoirs : celui qu'elle connoît le mieux c'est l'obéissance, devoir spécial qui nous est imposé tout le temps de notre vie & auquel il importe de nous assujettir très jeunes. La docilité, la crainte même, sont & doivent être notre partage. J'ai

vu des femmes se piquer de fermeté (mm). Pour moi je la crois dans notre sexe un vice de caractère qui en cache bien d'autres.

Le plus souvent cette fermeté, tant vantée, n'est chez nous qu'entêtement, & chez les hommes qu'orgueil. Préfervons Sophie de ce vice; qu'elle soit timide & douce, puisqu'ainsi l'a voulu la nature; elle en sera plus aimable.

En lisant la Bible il est aisé de voir qu'il existe dans le même temps d'autres peuples que les Juifs. Ces peuples sans doute ont eu aussi leurs historiens. Sophie est curieuse; elle aime la lecture; mais elle préfère l'histoire à la fiction. C'est encore un effet de la liberté que je lui ai laissée, en ne la contraignant jamais de lire des choses qu'elle n'entendait pas. Elle a vu dans plusieurs livres des traits pris de l'histoire ancienne, qui lui ont donné une forte envie de la lire.

(mm) Il ne faut pas confondre la fermeté dans les malheurs avec cette âpre & stoïque vertu qui, tout au plus, ne convient qu'aux hommes.

Céderois - je à ce désir sans autre préparation? & risquerois - je, contre ma méthode ordinaire, de faire apprendre à mon Éleve des choses encore au dessus de sa portée? Ou par une réserve mal placée lui laisserois-je perdre le plus précieux temps de sa vie à lire des contes? Je ne ferai ni l'un, ni l'autre; je veux que mon Éleve sache de l'histoire tout ce qu'une femme doit en savoir; mais ce n'est pas le moment de la livrer à cette étude: pour qu'elle lui soit utile, il faut qu'elle puisse voir les vices des hommes sans danger.

La plupart des livres qu'elle a lus jusqu'à présent, ne lui ont peint que la vertu aimable & toujours récompensée (nn); il faut un cœur plus formé que le sien pour voir sans risque le vice triomphant insulter à la vertu malheureuse. D'ailleurs il en est de l'histoire comme des pieces de théâtre; les grandes passions y prennent si souvent le nom de vertu qu'il faut en avoir l'em-

(nn) Aussi ne sont - ce que des fictions.

preinte bien gravée dans son ame pour ne pas se méprendre & confondre les crimes heureux d'un tyran avec les vertus d'un héros. Ce n'est pas une fille de treize ans qui saura faire toutes ces distinctions; elle se mettra toujours à la place de l'homme heureux quel qu'il soit. Il n'est guere d'enfant qui ne voulût faire le même essai que Damoclès, & je soutiens qu'il n'en est point en état d'entendre la belle allégorie du glaive suspendu par un crin: Sophie, malgré tous les soins que je me suis donnés, ne l'entendrait assurément pas mieux qu'un autre, & je me garderois bien de la lui expliquer, afin qu'un jour elle la sentît elle-même.

Il ne faut cependant pas refroidir l'imagination d'une jeune personne par des refus secs dont elle ne puisse pas sentir la raison; si mon Éleve, après quelques objections, persiste dans le dessein de lire l'histoire, j'y consentirai, mais en lui faisant remarquer combien il est différent d'apprendre l'histoire d'un seul peuple, habitant d'une très petite

portion du monde, ou celle de toutes les nations qui ont existé dans le même temps sur la surface de la terre.

Par cette réflexion j'étens, pour ainsi dire, ses idées sur tout l'univers à la fois; je lui fais envisager une foule de difficultés qu'elle n'avoit pas prévues, & sans amortir sa curiosité, je m'en rends la maîtresse. Sophie m'interroge, elle voudroit trouver des moyens qui lui facilitassent cette étude; elle est surtout embarrassée de savoir comment on ne confond pas les temps & par conséquent les événemens. Je lui parle alors, mais succinctement, de la chronologie; je lui en explique quelques termes absolument nécessaires pour l'intelligence de l'histoire. Lorsque mon Éleve saura ce que c'est qu'une Ere, une Olympiade ou une Époque, elle saura de la chronologie tout ce qui peut lui en servir; elle apprendra le reste en lisant l'histoire.

Irions-nous d'un pas incertain parcourir ce labyrinthe obscur, où tant de gens se sont égarés? L'opinion la plus gé-

générale (oo) fera la nôtre. Rien n'est plus ridicule que ces femmes savantes qui se mêlent d'établir des systèmes nouveaux, si ce n'est ceux qui les font pour elles. Il en est, pour nous autres femmes, de la plupart des sciences comme des articles de foi, qu'il ne nous appartient pas de juger, puisque nous ne pouvons les concevoir.

Nous renoncerons donc, Sophie & moi, à l'étude de la chronologie & nous la mettrons, au moins pour nous, au rang de ces sciences inutiles dont nous n'apprenons que les noms, & les propriétés tout au plus. Il n'en est pas de même de la géographie; elle est vraiment l'introduction à l'histoire & je crois qu'il est honteux d'ignorer dans quelle région l'on vit: mais remarquez bien qu'il ne s'agit ici ni de cosmographie ni d'astronomie; car, je le demande, de quoi peut servir l'art de s'orienter ou sur terre ou sur mer à une femme qui ne sauroit faire une lieue sans être accom-

(oo) Je ne parle que des sciences.

pagnée? A quoi bon savoir prendre la hauteur de tel endroit à l'aide de divers instrumens, ou la longitude de tel autre par le moyen des éclipses, lorsque d'habiles astronomes lui en ont évité la peine? Convenons que cet étalage de science tourne tout au profit de la vanité, puisqu'il ne résulte de cette étude, ni utilité réelle, ni même agrément.

Mon Éleve n'étudiera donc point la sphere, du moins comme on l'étudie ordinairement; si je lui explique le système du monde, ce sera par forme de conversation; si je lui parle du soleil, je lui montrerai le soleil lui-même, & enfin si j'ai quelquefois besoin d'exemples, j'en inventerai, qu'elle fera en état de concevoir: en un mot nous apprendrons de tout sans rien approfondir. Sophie, que je n'ai pas donnée pour un prodige, aura bien assez d'esprit pour comprendre ce que je lui dirai; mais je suis presque sûre qu'elle n'en retiendra que quelques idées générales de l'ordre de l'univers, de son étendue, de sa forme; cela suffit. Si je voyois

cependant qu'elle eût un peu plus d'appétit & de pénétration que n'en ont les enfans de son âge, je lui ferois lire la Pluralité des mondes de Mr. de Fontenelle; ouvrage délicieux, dans lequel l'Auteur a réuni toutes les graces de la diction aux idées les plus abstraites. Le Spectacle de la Nature de Mr. l'Abbé Pluche, quoi qu'en pensent les physiciens, est encore un livre fait pour les femmes; elles n'en devroient jamais étudier d'autres (pp). Ce sont les deux seuls de cette espece que je mettrai entre les mains de Sophie. Elle fait déjà qu'elle ne doit pas tout lire, & qu'il est quelquefois aussi honteux d'avoir lu certains livres que d'avoir vu mauvaise compagnie. A la vérité elle ne fait pas trop pourquoi, mais il n'importe; le joug de l'opinion a commencé, il faut l'y assujettir pendant qu'il ne peut lui

M 2

(pp) L'Histoire Naturelle de Mr. de Buffon, quoiqu'un chef-d'œuvre à tous égards, n'est pas faite pour une femme; elle est peut-être trop savante & surtout beaucoup trop étendue.

en coûter que de légers sacrifices. Je ne lui dirai pas : ce livre est contraire aux mœurs ou à la religion, mais simplement : ce livre n'est pas bon pour nous, il feroit ridicule de l'avoir lu. Je ne le laisserai pourtant pas sous sa main ; car les petites filles sont curieuses & en leur témoignant de la confiance, il faut les mettre dans l'impossibilité de vous tromper.

En fournissant à mon Éleve de nouvelles occupations, je l'ai insensiblement détournée de lire l'histoire. Remarquez bien que le temps que je gagne doit être employé à son instruction, que c'est pour la préparer à cette étude que je l'éloigne. Si je lui avois dit : avant d'apprendre l'histoire il faut savoir la géographie, & la géographie elle-même renferme plusieurs autres sciences ; ou Sophie, épouvantée de tant de difficultés, auroit renoncé à tout, ou elle auroit appris seulement par obéissance ce qu'elle eût oublié très vite. Au lieu de cela je présente à son imagination active une foule de choses nouvelles ; elle vou-

droit tout savoir, tout retenir; je n'ai plus qu'à modérer son ardeur. Ce sont des études de son choix, elle n'est embarrassée que du moyen de me les faire approuver. Combien elle fera plus exacte, plus assidue aux travaux de son sexe, combien elle mettra de modestie, d'humilité même dans son maintien! Elle parlera plus rarement, & avec plus de réflexion. Elle fait que les femmes savantes sont pour l'ordinaire pédantes & orgueilleuses, & qu'il vaudroit mieux être toute sa vie une ignorante, qu'un prodige à ce prix. Elle fait aussi que la science n'est point l'esprit, comme la parure n'est pas la beauté. Elle étudie par curiosité, nullement par orgueil. Elle n'a pas la sotte manie d'entasser une foule de mots dans sa mémoire pour les débiter dans l'occasion. Elle ne parle jamais de ce qu'elle a appris, à moins qu'on ne l'interroge. A présent même qu'elle étudie la géographie, elle ne se pressera point d'indiquer dans quel pays est telle ou telle ville, si on ne le lui demande pas. S'il

lui arrivoit un jour de vouloir faire étalage d'érudition, comme tant de jolies marionnettes que j'ai vues occuper une compagnie des heures entieres, le lendemain tous ses livres feroient brûlés.

Quoique j'aime infiniment les femmes spirituelles, & que je sois très persuadée que l'on ne devient pas telle sans lecture, je crains encore plus les femmes à prétentions. J'aimerois mille fois mieux passer ma vie avec une bonne ménagere des champs, qu'avec une de ces savantes qui tiennent académie chez elles. Si c'est un préjugé qui interdit aux femmes l'étude des sciences, il faut convenir qu'il est bien imaginé & que toute mere prudente doit apprendre à sa fille à le respecter.

Ce que mon Éleve fait le mieux jusqu'à présent, c'est qu'elle doit se taire lorsqu'elle n'a rien d'intéressant ou d'agréable à dire. Quand nous sommes seules elle parle tant qu'il lui plait; je l'interroge beaucoup afin qu'elle m'interroge moins. Cependant si les questions sont de son âge, j'y répons avec

complaisance ; mais si, après avoir épuisé le sujet, je vois qu'elle bat la campagne, je me tais. Si, quoique j'aie changé de discours, elle continue à m'excéder de son importun babil, je lui impose silence. L'envie de parler lui a insensiblement fait perdre l'habitude de dire des mots vuides de sens, & aujourd'hui elle ne dit presque plus rien qui n'ait un but utile, ou une jolie tournure.

Les diverses choses que nous apprenons fournissent une ample matière à nos conversations ; je dis *nous*, car nous étudions ensemble ; je ne suis pas la maîtresse de Sophie, je suis son émule.

Le temps des maîtres est passé ; leur commerce désormais ne pourroit qu'être nuisible. Comment ! point de maître de géographie, d'histoire, ou de langue du moins ? Non, de rien ; Sophie apprendra la géographie sur la carte, puisqu'elle ne peut voyager ; s'il falloit qu'elle la fût parfaitement, je m'y prendrois d'une autre manière, mais toujours sans maître. La plupart de ces gens-

là ne savent point enseigner. Un traité de géographie bien fait & de bonnes cartes valent mieux qu'eux. Si les voyageurs étoient plus vrais dans leurs détails, nous pourrions en lire quelques-uns pour nous instruire plus particulièrement des mœurs des pays. Ce seroit d'ailleurs un amusement de plus.

Nous pourrions par la même raison d'amusement apprendre la langue italienne; c'est celle de la musique. Elle est si douce, si facile, qu'elle nous coûtera peu de peines. La lecture du Tasse en fera la récompense, & je suis sûre qu'elle causera plus de plaisir à Sophie que le plus sublime traité de métaphysique.

Quant aux langues mortes, elles ne sont pas faites pour nous, & ne peuvent nous être d'aucune utilité. Assez de bons traducteurs nous ont transmis les plus beaux morceaux de l'antiquité. Il en est peu d'ailleurs dont la lecture nous fût agréable: je ne sache que les seuls ouvrages d'Homere & de Virgile qui doivent faire regretter aux femmes de ne pas pouvoir les lire dans le texte.

Pour les rendre intelligibles à Sophie, il faudra lui donner une notion de la mythologie, lui faire distinguer la fable héroïque de l'apologue. Elle est en état de sentir la finesse de celui-ci; c'est le cas de lui faire lire les fables de La Fontaine. Quant aux premières, il seroit indécent de donner à une fille de quatorze ans les Métamorphoses d'Ovide; il suffira d'en extraire tout ce qui peut servir à l'intelligence des poètes (qq). Les enfans, surtout les filles, aiment le merveilleux, & je ne doute pas des progrès de Sophie dans cette nouvelle étude. Pour la lui faciliter, j'aurai recours à mon ancienne méthode. Elle extraira mon extrait; par ce moyen, sans peine & presque sans travail, elle retiendra assez de la fable pour lire avec plaisir toutes les fictions ingénieuses de nos poètes.

M 5

(qq) J'ai vu quelques-uns de ces abrégés très bien faits, & suffisans pour donner une idée générale de la fable.

Mon Éleve ne copie pas ces extraits ; elle les fait. Sophie n'a jamais copié que pour apprendre l'orthographe. Si elle oublie quelques circonstances, je les lui rappelle. Je ne néglige pas le stile ; je tâche de la rendre sensible aux beautés de la diction.

C'est en écrivant beaucoup que le stile se forme ; c'est en lisant de bons ouvrages qu'il s'épure. Je ne prétens pas faire de mon Éleve un Auteur ; mais je veux qu'elle sache exprimer avec facilité dans une lettre les vrais sentimens de son ame ; ce talent est si naturel aux femmes qu'il faut peu de culture pour le perfectionner.

J'ai vu des maîtres qui avoient la manie de dicter à un enfant tout ce qu'il devoit écrire ; c'est le vrai moyen de l'accoutumer à ne jamais se donner la peine de penser ; qui pis est, c'est le rendre faux. J'aimerois mieux faire le contraire, si Sophie ne savoit point écrire.

Il me semble que l'on néglige beaucoup cette partie de notre éducation.

Je voudrois qu'une jeune fille s'appliquât à écrire aussi agréablement qu'elle parle. C'est en partie ce qui m'a déterminée à faire faire à Sophie l'analyse de ses lectures. Je ne ferois pas fâchée non plus qu'elle entretînt une correspondance avec quelques-unes de ses compagnes.

Elle est dans cet âge heureux où le besoin d'aimer se fait sentir à l'ame, où le cœur cherche à s'épancher dans le sein d'une amie. J'en eus une au même âge, & j'ai senti depuis, avec amertume, que c'est pour nous le seul temps de l'amitié.

Je ne le laisserai pas passer pour Sophie sans qu'elle en jouisse; je veux que ce sentiment délicieux absorbe toutes ses facultés aimantes, jusqu'au moment où un penchant plus vif décidera du fort de sa vie.

N'allez pas croire que cette amie sera prise au hazard; je préférerois mille fois que Sophie n'eût point d'attachement que d'en avoir un indigne d'elle.

Ce ne fera cependant pas moi qui ferai ce choix ; l'on peut toujours guider celui de son élève, jamais le contraindre. J'ai mis Sophie dans l'impossibilité d'en faire un mauvais, soit par les goûts que j'ai cultivés en elle, soit par les sociétés que je lui ai données. Il y a plus, c'est que dans le nombre de cinq ou six jeunes personnes, je saurai parfaitement à laquelle mon Eleve s'attachera. C'est la conformité de penchans & d'humeur qui forme cette sympathie qui n'existe pas moins dans l'amitié que dans l'amour.

Donnez une ame honnête à votre élève & ne craignez plus rien des attachemens qu'elle pourra former ; j'aurai dans la suite occasion de traiter plus à fond cette matiere. Sophie n'a besoin encore que d'une amie. S'il n'est pas possible d'en trouver une qui lui convienne, elle m'aura toujours, & j'ose croire que je lui suffirai. L'habitude & le besoin me la livrent encore, la reconnaissance me l'attachera bientôt davan-

rage; toute sa sensibilité naissante va tourner au profit de l'amitié.

Elle n'aspire point à se séparer de moi, elle n'imagine seulement pas cette séparation: nos travaux, nos plaisirs sont les mêmes; à peine a-t-elle senti la disproportion de nos âges. C'est sa sœur, son amie qu'elle voit en moi; c'est la compagne de ses jeux, & non une maîtresse sévère dont la présence contraint l'aimable gaieté de son âge.

Je ne lui ai point dit que je ne voulois que son bonheur; j'ai eu soin de le lui prouver. Si quelquefois je l'ai assujettie à des devoirs austères, si je l'ai accoutumée à des privations dures, elle m'a vu remplir les uns & partager les autres; en un mot je me suis bien plus appliquée à lui faire sentir sa dépendance qu'à la lui rendre pénible.

Quelque occupée que soit notre vie, je doute qu'elle voulût la changer pour une plus oisive; il n'est pas une fille de son âge qui en ait passé une aussi douce. Ai-je tort après cela de croire que le

premier sentiment de ce jeune cœur fera un mouvement de tendresse pour celle qui a consacré une partie de sa vie à rendre la sienne heureuse, & si cela est, ne suis-je pas bien payée de mes soins?

Il est étonnant que dans les éducations vulgaires on néglige le plus essentiel, de gagner le cœur de ceux que l'on veut conduire. Les préceptes du Sage peuvent convaincre; les seuls conseils de l'amitié ont droit de nous persuader. Quelle prise aurez-vous sur un jeune homme d'un tempérament fougueux, que ses passions entraînent à sa perte, s'il craint vos dures réprimandes & ne vous vit jamais empressé qu'à le tourmenter?

Je fais que les filles, plus timides, donnent rarement dans de pareils écarts; mais se perdent-elles moins lorsqu'on ne les sauve pas des pièges qui les entourent? Et comment les en sauverez-vous, si vous leur avez appris à se méfier de vous, à se montrer toujours autres qu'elles ne sont?

Je partagerois volontiers toute la science d'élever les enfans en trois points principaux, dont elle dépend entièrement: les préserver du mal; gagner leur attachement; & faire usage de cet attachement pour les conduire dans un âge où il n'est point d'autre moyen de les gouverner.

Cet âge est venu pour Sophie; c'est vraiment celui de l'éducation morale; c'est à présent qu'il faut lui faire connoître ce qu'elle est & ce que sont les hommes; il faut qu'elle sache ce qu'elle leur doit, & ce qu'ils lui doivent; il faut surtout lui bien montrer la place qui lui est assignée dans l'ordre des êtres, afin qu'elle s'y tienne & l'occupe dignement; il faut enfin lui enseigner les devoirs de l'honnête femme, afin qu'elle les remplisse, & lui apprendre à connoître l'honnête homme, pour qu'elle ne se méprenne pas au choix qu'elle doit faire.

Se connoître elle même relativement aux hommes; connoître les hom-

mes relativement à elle, voilà sa dernière & plus importante étude; c'est aussi le plus difficile de ma tâche: mon ouvrage commence où finit celui des autres.

FIN du livre second.



SOPHIE
OU
DE L'ÉDUCATION
DES FILLES.

LIVRE TROISIEME.

Voici le dernier terme de l'éducation; voici le moment de connoître si je n'ai pas perdu dix ans de soins & si mon Éleve sera en effet ce que j'ai promis de la rendre.

L'homme en général est fait pour la société; c'est de nos relations mutuelles, c'est du besoin que nous avons les uns des autres, que naissent nos plus doux plaisirs: il seroit absurde d'élever un enfant comme s'il devoit être toujours seul; mais il le seroit bien plus de l'ex-

poser aux dangers du monde sans l'y avoir préparé.

C'est du peu de précaution que l'on prend pour nous y introduire, ou de la manière dont on nous le montre, que naissent toutes nos erreurs. Que faire pour prévenir ces inconvéniens, si communs de nos jours? Comment préserver une fille, jeune & belle, des écueils qui l'environnent? Je l'ai dit déjà: en lui donnant une ame honnête, en la rendant sensible à des plaisirs plus vrais.

Le tumulte, la dissipation peuvent amuser un instant, ils fatiguent à la longue: je n'en veux pour preuve que ces gens du monde toujours excédés d'eux-mêmes & à charge aux autres; qui vont traînant dans d'insipides cercles l'ennui qui les dévore. Une vie trop uniforme déplaît nécessairement; la nature elle-même n'a tant de charmes aux yeux du Sage qui la contemple, que par l'immense variété qu'elle nous offre.

Si j'avois à guérir quelque jeune folle de son goût pour le monde, je voudrois si bien l'excéder de ses plaisirs qu'avant

trois mois elle désirât la solitude autant qu'elle la craignoit; promenades, visites, spectacles, j'aurois soin que tout cela se succédât avec tant de rapidité, que les heures des repas, ou du sommeil, fussent presque toujours données à la toilette: or il faudroit que je fusse bien maladroite si je n'avois pas le talent de rendre une pareille vie insupportable.

Je n'aurai pas besoin d'user de ce remède pour Sophie; le préservatif du mal est au fond de son cœur. En faisant des bouquets dans la prairie, en dessinant les fleurs ou les arbres qu'elle y voyoit, elle se ménageoit des plaisirs simples, mais durables & vrais; en respirant la fraîcheur du matin, elle s'accoutumoit à vaincre la mollesse; en admirant la diversité d'un beau paysage, elle apprenoit à mépriser la froide symétrie de ces jardins tant vantés, que le luxe entretient à grands frais; en s'appliquant aux travaux de son sexe, elle se préparoit des ressources contre l'ennui, elle s'habituoit à sentir le prix du temps & l'emploi qu'on en doit faire.

Ce n'est pas au moment du naufrage qu'il faut prévoir le danger; l'autorité ne peut rien contre les passions, & les conseils n'ont gueres de force sur un cœur qu'on n'a pas disposé à les recevoir. A quinze ans une fille est presque pour le caractère ce qu'elle sera toute sa vie: elle pourra le dissimuler, elle n'en changera point. S'il est quelques exceptions à cette regle générale, ce sont des phénomènes qui ne prouvent rien. Tous les exemples qu'on cite de jeunes personnes élevées sagement qui se sont perdues ensuite, sont faux; on les avoit mal connues & par conséquent mal élevées. Il faut encore observer que, sans changer de caractère, l'on peut changer de goût; qu'on peut se tromper dans son choix, prendre l'ombre pour la réalité, & souvent l'image de la vertu pour la vertu même. C'est pour cela qu'une jeune fille a besoin d'être guidée; il faut l'éclairer pour qu'elle ne s'égare pas, mais il faut la connoître pour diriger ses penchans.

Maîtresses imprudentes, tremblez si vous ignorez la route qu'il faut prendre pour conduire votre élève; vous allez peut-être la plonger dans le précipice que vous croyez fuir. Je ne m'aveugle pas sur les risques que je vais courir. Que de ménagemens ne faut-il pas pour introduire une jeune personne sur la scène du monde, pour empêcher que la tête ne lui tourne, à la vue de tant d'objets si nouveaux pour elle & si séduisans pour son âge? Suis-je sûre d'ailleurs que ce que je regarde comme ses goûts primitifs soient réellement des penchans à elle? Oui, parce qu'ils sont simples, qu'ils tiennent à la nature, qu'enfin ils sont les seuls véritables, les seuls qui puissent satisfaire notre cœur, que tous les autres sont factices & dépendent de l'opinion.

Préserçons notre Éleve de l'erreur: montrons-lui les plaisirs du siècle tels qu'ils sont & ne craignons plus la comparaison.

Mais allons-nous la faire passer tout-à-coup de la retraite dans le tumulte?

la promener d'assemblée en assemblée, plutôt pour la dégoûter du monde que pour le lui faire connoître? Non: en tout fuyons les excès. Sophie est faite pour y vivre; il faut qu'elle s'y plaise, du moins jusqu'à un certain point; il faut qu'elle y vive à présent comme elle y vivra toute sa vie. Une autre difficulté plus réelle se présente & m'arrête: mon Éleve ne connoît pas les hommes; risquerois-je, ou de les lui faire haïr au premier coup-d'œil qu'elle va jeter sur eux, ou, ce qui est plus dangereux encore, de la laisser séduire par leurs dehors trompeurs? L'histoire m'offre son secours; voici le moment de la lui faire lire. C'est là qu'elle verra les hommes tels qu'ils ont toujours été, c'est à dire, plutôt foibles que méchans; leur conduite lui inspirera souvent plus de pitié que de haine; elle osera pour un moment être leur juge & prononcera impartialement sur leurs actions.

Elle verra en frémissant les effets funestes de toutes les passions; elle détestera surtout cette ambition cruelle qui

a fait verser tant de sang, ce zèle féroce de religion qui a couvert la terre de meurtres ; elle déplorera les égaremens de l'amour & les crimes qu'il a fait commettre ; mais de toutes les passions c'est la seule que son jeune cœur paroît ne pas condamner, c'est celle à laquelle il est le plus sensible : elle verse des larmes sur le sort de cette infortunée Romaine, que son frère massacre pour avoir osé, dans un premier mouvement de désespoir, lui reprocher la mort de son amant (rr).

N 4

(rr) Tout le monde fait le fameux combat des trois Horaces contre les trois Curiaces de l'armée des Albains, & le succès de ce combat, qui soumit la ville d'Albe aux Romains. On raconte que le dernier des Horaces, qui s'étoit défait successivement par son adresse de ses trois ennemis, rencontra, en rentrant dans Rome, sa sœur, promise à un des Curiacès, qui le voyant couvert des dépouilles de son amant, eut l'imprudence de lui reprocher sa mort. On dit qu'Horace, indigné de cette affliction déplacée, la tua & souilla par ce meurtre horrible la plus belle des victoires. Plusieurs

Sophie aime les grandes ames & les connoît: elle fait admirer le courage de Caton, mais elle adore la vertu de Socrate: les victoires d'Alexandre, en lui montrant ce que peuvent l'ambition, l'étonnent sans l'intéresser, tandis que son cœur ému donne encore des pleurs à la mémoire du meilleur des Princes (ss): elle fait distinguer la grandeur d'ame de l'orgueil; elle honore l'une autant qu'elle méprise l'autre. Diogene, qui répond à Alexandre, lorsqu'il lui demande ce qu'il peut faire pour lui: *ôte-toi de mon soleil* (tt), & le Monar-

historiens ont cependant regardé cette anecdote comme apocryphe.

(ss) Tite, Empereur romain. Personne n'ignore qu'ayant passé une journée sans rien donner, il se tourna vers ceux qui étoient avec lui, en disant: *mes amis, j'ai perdu ce jour*. Voilà l'expression de la bonté. Il y a quelques-uns de ces mots heureux que tout le monde répète & qui ne mourront jamais; mais qu'il s'en faut bien qu'ils se ressemblent tous!

(tt) Il me semble qu'Alexandre auroit pu faire quelque chose de plus pour le philosophe, l'eût été de l'envoyer aux petites-maisons.

que qui s'écrie, saisi d'admiration : *si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogene*, lui paroissent deux foux dont on a trop encensé la folie; la différence des réponses & le sens que présente celle de Diogene ne lui échappent cependant pas. Sophie connoît le vrai beau; l'image en est au fond de son cœur, & n'a point encore été défigurée; mais elle ne rend hommage qu'à lui.

En tout elle préfère la vertu à la gloire. Elle ose reprocher à la chaste Lucrece de n'avoir pas prévenu son deshonneur. En effet ne valoit-il pas mieux mourir innocente que de commettre la faute pour en éviter le soupçon? Respectons l'opinion publique, mais gardons-nous de lui sacrifier nos vrais devoirs.

L'aimable franchise, la noble simplicité de ces grands hommes qui nous ont précédés, voilà ce qui excite l'admiration de mon Éleve. Le jeune Cyrus conservant toute la pureté de ses mœurs au milieu du faste des Medes; le même Cyrus donnant une Princesse cap-

tive à l'époux qui lui est destiné & ajoutant à sa dot la rançon qu'on lui offre pour elle; le même encore rendant à Tigrane sa jeune épouse qu'il voudroit, dit-il, *racheter aux dépens de mille vies*, voilà les traits que Sophie retient, voilà ce qui émeut son sensible cœur. C'est alors qu'elle s'écrie avec saisissement : non, tous les hommes ne sont pas méchans !

De tous les peuples anciens les Grecs sont ceux dont l'histoire plait le plus à Sophie; ils sont doux, humains, polis; ils sont aussi grands que les Romains & beaucoup plus aimables. C'est encore un nouveau moyen de connoître le caractère d'une jeune personne, que le différent intérêt qu'elle prend à ceux dont elle lit l'histoire.

Étudiez votre élève tant qu'elle ne se défie pas de vous; tous les mouvemens de son ame la trahissent : mais gardez-vous de vouloir lui faire adopter votre façon de penser; ce seroit l'avertir de dissimuler la sienne. Laissez-la discuter, commenter tout à son aise; écou-

tez-la, examinez les traits qui la frappent le plus, sachez-en les motifs; si elle n'a point encore de préjugés, ce qu'elle approuvera dans les autres, elle le feroit à leur place.

Dans tout ce qui tient réellement à la vertu, Sophie portera un jugement sûr; pour ce qui tient à l'opinion, j'éclairerai son goût.

C'est le moment de lui montrer la différence des vertus de l'homme de bien à celles de l'honnête femme. Il faut lui expliquer pourquoi le témoignage intérieur de sa conscience suffit à l'un, tandis que toute la vertu de l'autre est vaine aux yeux du monde, si l'estime publique n'en est le garant.

L'exemple de Lucrece peut prouver à quel point cette estime doit nous être chère, mais il est trop dangereux; il n'est aucun cas où l'on doive préférer le crime à la honte.

Il est aisé de faire sentir à une jeune fille la raison du double devoir qui nous oblige non seulement à être honnêtes, mais encore à le paroître.

Un libertin ne fait de tort qu'à lui; ses fautes sont personnelles; qu'il s'en faut que nous puissions en dire autant des nôtres! Une fille imprudente va couvrir de honte la mere qui l'a élevée, le pere dont la négligence l'a perdue, les sœurs qui l'imiteront & peut-être des freres qui voudront la venger.

Quand rien de tout cela ne seroit vrai, quand ses parens seroient honnêtes, le public se croit en droit de leur faire partager, sans ménagement, l'opprobre qu'elle a seule mérité.

Quelle scrupuleuse attention sur elle-même ne doit point avoir une fille sensible, pour sauver sa famille d'un pareil malheur? J'y vois bien d'autres inconvéniens pour une femme; mais il n'est pas besoin de les expliquer à Sophie; elle les sentira quand il en sera temps. Il n'est pas question d'examiner non plus si ce sévere jugement n'est pas un préjugé; la nécessité d'être vertueuse n'en est du moins pas un, & tout ce qui tend à nous conserver telles doit être respecté.

Après avoir prouvé à mon Éleve que l'estime publique doit être le garant de sa vertu, j'aurai soin de lui montrer qu'elle en est aussi la plus douce récompense.

N'avez-vous jamais vu une belle femme modeste? C'est un ange qui voit tout l'univers à ses pieds; les femmes, malgré leur secret dépit, lui rendent un hommage tacite; les hommes, honteux de ne pouvoir la rabaisser, tâchent de s'élever jusqu'à elle: si un de ses regards fait naître leurs transports, un nouveau regard les réprime; c'est une glace pure qu'on auroit du regret de ternir.

Je ne connois point de spectacle plus touchant & en même temps plus respecté que celui de la vertu aimable. Toutes les femmes prudes qui se vantent de savoir si bien répondre aux propos insultans d'un homme, ne savent donc qu'il est un moyen de n'être jamais insultées? Et ce moyen n'est assurément pas la fierté.

Je soutiens qu'il n'est pas un homme assez brutal pour manquer à une femme,

à moins qu'elle ne l'ait bien voulu. Il est des foux, me dira-t-on, des extravagans, qui ne respectent rien. Une honnête femme ne voit pas ces gens-là. En général les hommes sont avec nous tout ce que nous voulons qu'ils soient.

Des suites funestes de nos égaremens naît la nécessité de les prévenir, & de la facilité avec laquelle le public nous condamne naît encore celle de veiller scrupuleusement sur nos moindres actions. Delà la retraite de bienséance, indépendamment de celle d'état; le choix de ses sociétés, de ses amis, non seulement honnêtes, mais passant pour l'être. J'expliquerai à Sophie comment cette opinion-ci est tout à la fois raisonnable & bizarre: raisonnable, en ce que nous n'aimons gueres que les gens qui nous ressemblent; bizarre, en ce qu'une personne honnête peut avoir une mauvaise réputation, surtout un homme; car une femme soupçonnée est étourdie ou criminelle & toujours coupable dans l'un ou l'autre cas. Je lui ferai encore sentir

ici la cause de la sévérité du public à notre égard.

Avec les jeunes personnes justifiez toujours l'opinion publique, c'est le moyen de la leur faire respecter. Les femmes de notre siècle se sont trop mises au dessus des préjugés : j'aimerois mieux moins de philosophie & plus de sagesse.

Après le choix des sociétés vient celui des lectures. Jusqu'ici j'ai fait ce choix pour mon Élève ; il est bon qu'elle sache le faire elle-même.

Il est des livres qu'on ne doit pas lire, par vertu & par respect pour l'opinion publique, qui veut, avec raison, qu'une jeune fille soit ignorante sur plusieurs articles ; il en est d'autres inutiles. Les premiers sont tous ces livres obscènes, que le goût désavoue & qui font rougir leur Auteur, & ceux même qui, quoique le tableau décent d'un sentiment permis, portent à l'ame une impression trop vive. Les seconds sont les livres de sciences abstraites, qui ne sont faits ni pour nous plaire, ni pour nous instruire ; nous ne les lisons que pour pa-

roître savantes, & ce désir dégénère bientôt en pédantisme.

Une femme bel-esprit, dit Mr. Rousseau, est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses domestiques & de tout ce qui l'entoure. Que ce grand Écrivain connoît bien les femmes ! Extrêmes en tout, nous outrons les talens comme les défauts, les vertus comme les vices ; c'est peut-être pour cela que les Anciens condamnoient la femme à filer & à coudre dans le secret de sa maison.

Il est vrai que dans ces temps reculés l'on étoit plus près de la nature ; si la femme n'étoit que ménagère, l'homme en revanche n'étoit que soldat : encore voit-on dans l'antiquité des traces de cet empire de séduction que la nature nous a donné.

On dit des Romains, ce peuple si fier, qu'ils commandoient à tout l'univers, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Quoi qu'il en soit, ce temps de simplicité est passé, il ne peut revenir pour nous.

J'ai

J'ai déjà prouvé qu'il seroit dangereux de nous élever aujourd'hui dans une pareille ignorance; les hommes nous mépriseroient & ne nous séduiroient que plus aisément: mais il faut éviter de leur devenir odieuses par un excès contraire. Sitôt que nous voulons empiéter sur leurs droits, ils nous disputent les nôtres; ils sentent avec raison que nous sommes faites pour leur plaire, & qu'ils sont les juges de notre mérite. Notre vie, celle de nos enfans, notre honneur, nos biens, notre sûreté, tout est entre leurs mains; ils peuvent toujours nous rendre aussi malheureuses qu'il leur plait: il nous importe donc de mériter leur estime.

Lorsque je vois des femmes demander de quel droit les hommes prétendent être les maîtres & nous imposer des loix, il me semble voir un enfant que l'on tient par la lisière se mutiner contre son conducteur.

Il n'est pour nous qu'une seule manière de gouverner, c'est de savoir faire vouloir aux hommes ce que nous vou-

lons, & à mon avis cet empire vaut bien l'autre.

L'on regarde comme un défaut l'envie de plaire que nous apportons toutes en naissant; pour moi je la crois une qualité aimable, qui est toujours un bien lorsqu'elle ne dégénere pas en coquetterie. C'est elle qui nous donne cette politesse affectueuse qui ne tient ni aux usages ni aux mœurs, cette humeur liante qui fait le charme de la société, ces graces aisées & naturelles qui peuvent rendre la laideur même intéressante.

Je ne parle point du désir exclusif que chaque sexe a toujours de plaire à l'autre, je parle de celui de se rendre agréable à tout le monde, sans distinction d'état ou de sexe, & je soutiens que les femmes seules possèdent cet art-là; art heureux, que l'on doit cultiver avec autant de soin qu'on en doit prendre pour empêcher qu'il ne dégénere.

Mon Éleve, à quinze ans, ne connoît guere d'autre distinction que celle de l'âge. Attentive à prévenir les dé-

firs des autres, indulgente sur leurs défauts, peut-être un peu flatteuse par le désir extrême de se rendre agréable, toute son ambition est de se faire aimer. Elle accorde à tout le monde un sentiment qu'elle souhaite d'inspirer. Sa sensibilité naissante s'étend sur tout ce qui l'entoure. Ce ne sont point les inquiétudes de la jeunesse qui se font sentir, ou les désirs d'un cœur passionné qui cherche à se donner le change; c'est une ame tendre qui sent le besoin d'aimer, & qui s'y livre dans la sécurité de l'innocence. Heureuse d'avoir préservé mon Éleve jusqu'à cet âge des attaques de ses sens, je ne dois pas espérer de prolonger plus longtemps cette ignorance profonde dans laquelle elle a vécu jusqu'ici, puisqu'il faut lui montrer le monde; un cœur aussi simple que le sien seroit trop facile à séduire.

Le grand mal de nos éducations c'est que l'on sépare trop la morale de la pratique. Ce sont toujours de beaux discours, que les jeunes gens se préparent d'avance à ne pas écouter. Qu'il

me soit permis de prendre un instant la religion pour exemple.

Dans tous les cultes où l'on se sert de beaucoup d'appareil, où les cérémonies sont pompeuses & imposantes, le peuple est plus religieux, plus attaché à sa religion, enfin plus fanatique. Les Israélites, ce peuple ingrat & léger, qui méconnoissoit son Dieu fitôt qu'il cessoit de faire des miracles, trembloit sur le mont de Sinäi quand il fit entendre sa voix au milieu des foudres & des éclairs.

Si vous voulez convaincre l'esprit, commencez par toucher le cœur; commencez surtout par vous pénétrer vous-même de ce que vous voulez persuader; l'on n'émeut point si l'on n'est point ému, il faut pleurer pour faire verser des larmes.

Personne n'ignore combien les objets inanimés ont d'influence sur nos passions, combien la fraîcheur d'un beau matin, la vue d'une campagne riante peuvent porter de calme & d'attendrissement dans notre ame. C'est dans un

de ces momens, au milieu d'une de nos promenades champêtres, qu'après avoir préparé Sophie dès longtemps à m'entendre avec succès, je lui parlerai à peu près en ces termes :

„La vie que nous avons menée jus-
 „qu'à présent, ma chere Sophie, ne
 „peut plus vous convenir; il faut vous
 „faire connoître le monde pour lequel
 „vous êtes faite, & les hommes avec
 „lesquels vous devez vivre: jusqu'ici vos
 „sociétés n'ont été composées que d'a-
 „mies de votre âge, qui partageoient vos
 „sentimens; aujourd'hui il faut appren-
 „dre à vivre avec des femmes d'un ca-
 „ractere tout opposé, peut-être d'une
 „humeur bisarre, qui ne vous pardon-
 „neront pas d'avoir plus de mérite qu'el-
 „les; vous aurez souvent besoin de faire
 „usage de cette bonté d'ame qui vous
 „est naturelle, pour les plaindre sans les
 „haïr. Les hommes ne vous témoigne-
 „ront pas cette jalousie, ils vous loue-
 „ront au contraire, ils exagereront vos
 „talens; mais croyez qu'ils ne vous par-
 „donneront pas la faute la plus légère;

„admirateurs zélés de vos moindres ac-
„tions, ils en feront aussi les censeurs
„sévéres.

„Rien de ce que vous allez faire
„déformais ne sauroit être indifférent;
„votre démarche, votre maintien, vo-
„tre manière de vous mettre, vos dis-
„cours, vos regards, tout sera scrupu-
„leusement examiné, soit de la part des
„femmes, pour vous chercher des dé-
„fauts, soit de celle des hommes pour
„voir si vous méritez leurs hommages;
„mais songez, ma chère Sophie, au triom-
„phe durable que vous prépare l'estime
„publique, si vous savez la mériter.

„Voulez-vous en savoir le moyen?
„Soyez toujours ce que vous êtes à pré-
„sent, douce, modeste & bienfaisante.
„L'affectation gâte tout : gardez-vous
„de vouloir imiter ; vous ne seriez bien-
„tôt plus qu'une femme ordinaire, &
„ma Sophie doit avoir la noble ambi-
„tion de se distinguer par sa vertu. Mais
„cette vertu doit être aimable comme
„elle. Qu'elle ne vous enorgueillisse
„pas, parce qu'alors elle vous rendroit

„insupportable; gémissiez en secret sur
 „les fautes des autres & songez qu'un
 „seul instant peut vous rendre aussi cou-
 „pable.

„Soyez obligeante envers tout le
 „monde, surtout pour les femmes; pré-
 „venez-les, malgré leur froideur; for-
 „cez-les de vous aimer en vous esti-
 „mant. L'usage veut qu'avec les hom-
 „mes vous soyez plus réservée; ils ne
 „sont pas toujours ce qu'ils nous paroîs-
 „sent; il faut les étudier longtemps
 „avant de les connoître. Cette étude
 „vous intéresse & vous convient; votre
 „bonheur ou votre malheur dépendront
 „du choix de votre époux; il doit être
 „le prix de votre sagesse, & il n'est pas
 „facile d'en trouver un digne de vous.

„L'amour honnête est le plus doux
 „des sentimens du cœur, mais un cœur
 „fait pour le sentir doit être aussi pur
 „que le vôtre; craignez d'altérer cette
 „pureté; conservez-vous pour l'homme
 „qui vous est destiné & ne souffrez ja-
 „mais qu'un autre ose contrefaire son
 „langage.

„Les hommes sont accoutumés à
„feindre toutes les passions qu'ils n'ont
„pas; ils se jouent souvent de notre cré-
„dulité. Vous êtes bonne & sage, che-
„re Sophie, mais vous êtes simple; vo-
„tre cœur innocent ne connoît point l'ar-
„tifice. Accoutumée à m'entendre blâ-
„mer vos défauts, ou louer vos vertus
„avec une égale franchise, vous ne sa-
„vez pas encore que les hommes se fer-
„vent auprès de nous de la plus basse
„flatterie, qu'ils admirent ce qu'il fau-
„droit souvent condamner, qu'ils pa-
„roissent ne faire cas que des dons que
„nous tenons du hazard. Ils parlent
„peu de la vertu; on l'adore, on la res-
„pecte, mais on ne la loue point. Les
„hommes ne nous louent que parce
„qu'ils nous croient vaines, & les élo-
„ges qu'on ne mérite pas sont des le-
„çons ou des insultes.

„Vous êtes cependant trop aimable
„pour que, dans le nombre des jeunes
„gens que vous allez voir, il ne s'en
„trouve pas un seul auquel vous n'inspi-
„riez une passion véritable & qui ne pen-

„se ce qu'il vous dira; mais souvenez-
 „vous qu'il ne suffit pas d'avoir de l'a-
 „mour pour vous afin de vous mériter.
 „L'homme auquel vous accorderez tou-
 „te votre tendresse, ne doit pas vous en
 „faire rougir; pour qu'il vous rende
 „heureuse, il faut qu'il ait toutes les
 „vertus de son sexe, comme vous avez
 „celles du vôtre.

„Vous trouverez cet homme, ma
 „Sophie: les ames honnêtes se connois-
 „sent & s'attirent: il faudra vous distin-
 „guer & vous le reconnoîtrez sans pei-
 „ne; mais souvenez-vous que bien d'au-
 „tres imiteront son langage, qu'ils pren-
 „dront le masque de la vertu pour vous
 „séduire, que l'amour propre peut vous
 „faire croire aux paroles flatteuses qu'ils
 „vous diront, qu'enfin un penchant
 „avéugle peut vous voiler leurs défauts.

„Tant que votre cœur sera libre, je
 „suis tranquille sur votre choix; mais
 „du moment que vous aimerez, défiez-
 „vous de vous-même, rendez-moi le
 „soin de vous conduire; c'est de concert
 „que nous chercherons les moyens de

„vous rendre heureuse. Vous êtes digne de l'être & vous le ferez, n'en doutez point, si vous apprenez de bonne heure à commander à vos sens. Craignez leur illusion, Sophie; il n'est point d'égaremens dans lesquels elle ne puisse nous plonger. Vous avez lu en frémissant l'effet des passions mal réglées; il est facile de les prévenir, mais il est presque impossible de les détruire. Croyez-en mes conseils, croyez-en ma tendre amitié; il n'est point de faute légère pour une fille, il n'est pas une de ses actions qui n'influe sur le reste de sa vie; l'expérience même en nous corrigeant ne nous donne que le regret de nous être abusées. La récompense d'une fille sage est de trouver un honnête homme qui la rende heureuse. Vous ferez cette fille-là, ma Sophie, & votre bonheur fera celui de votre amie.

Sophie, que je n'ai pas jusqu'ici traitée en enfant, ne sera point surprise de m'entendre lui tenir ce discours; une certaine confusion l'empêchera peut-être

d'y répondre sur le champ; mais à coup sûr il fera sur elle une impression ineffaçable. Remarquez que la confiance que je lui témoigne la met, pour ainsi dire, dans la nécessité de n'en point abuser; je lui laisse envisager assez de périls pour l'effrayer, & je lui inspire en même temps assez de courage pour les vaincre. La récompense que je lui fais envisager est sûre & bien douce à espérer.

Le premier besoin qui se fait sentir à l'ame est celui d'aimer; si vous le combattez imprudemment, si vous en faites un crime, ou votre élève vous trompera, ou elle substituera à ce penchant légitime des vices mille fois plus dangereux.

Toutes les femmes sont ou coquettes, ou sensibles; elles ne peuvent être l'un & l'autre à la fois; en bannissant l'amour il a fallu tolérer la coquetterie, remède qui finit toujours par nous perdre.

J'ai vu des coquettes faire parade de leur froide vertu; je les ai vues détestées

par ceux même qui les adoroient, vendre enfin à une fordide avarice ce qu'elles avoient refusé à l'amour. Je les ai vues, le mépris des deux sexes, traîner dans l'opprobre les restes languissans d'une malheureuse vie, & j'ai gémi sur le sort de tant d'infortunées victimes de la vanité.

L'amour, cette passion si souvent décrite, & si peu connue, fait bien moins de mal qu'on ne pense; il faut une imagination ardente pour la faire naître, & une ame forte pour la sentir; elle ne germe point dans les ames ordinaires. Il faut d'ailleurs tant de rapports pour produire l'amour, tant de convenance pour l'entretenir, que c'est presque un prodige de trouver deux vrais amans. Le goût du plaisir chez les hommes, la vanité chez les femmes, voilà ce qui forme les liaisons ordinaires; l'on prend l'attrait des sens pour la sympathie, & l'instinct de la nature, qu'il est aisé de réprimer, pour cette passion irrésistible que rien ne peut vaincre.

L'amour a produit de grands biens, il a produit des maux infinis, & je doute qu'un homme, comblé de ses faveurs, osât décider s'il n'eût pas mieux valu pour lui ne l'avoir jamais senti. Je ne parlerai point ici de ce sentiment indéfinissable; heureux ceux qui le connoissent, peut-être plus heureux encore ceux dont il ne troubla jamais la tranquillité!

Si nous voyions toujours les choses comme elles sont, nous éviterions bien des fautes. Le grand soin de nos Institutrices est de préserver notre cœur, de le défendre de toute atteinte, sans songer que ce n'est jamais de lui que viennent nos erreurs; elles veulent nous rendre insensibles, de peur que nous ne soyons tendres. Tout est plein des fautes que l'amour a fait commettre, & cependant, je le répète, rien n'est plus rare que cette passion; elle forme nécessairement des exceptions sur lesquelles on raisonnera toujours mal. Dépouillons les préjugés reçus; ne voyons dans le goût réciproque des deux sexes qu'un penchant naturel très aisé à diri-

ger, à modérer, ou même à détruire; il nous sera alors facile de prévenir les désordres qu'il peut causer. En outrant les remèdes, nous aggravons le mal; tel attachement devient une passion qui n'eût été qu'un goût si on ne l'eût irrité par des obstacles: une passion ne peut se vaincre que par elle-même; mais un goût se détruit ou se prévient par un autre.

Il faut que notre cœur soit occupé; tant qu'il ne l'est pas, il reçoit & perd également toutes les instructions qu'on veut lui donner.

Une jeune personne, élevée par différentes maîtresses, eût été dévote, ou libertine; coquette, ou tendre; le même caractère peut souvent se prêter à ces diverses formes.

Dans l'éducation de Sophie mon unique soin a été d'étudier son caractère, en le suivant; après avoir reconnu qu'il étoit porté à la tendresse, sans être passionné, je me servirai de ce penchant pour triompher des autres; c'est lui qui doit vaincre l'étourderie, la vanité, le goût des plaisirs bruyans; c'est lui en-

fin qui doit être la récompense de toutes les vertus qu'il aura produites. Lecteurs, que de paradoxes, qui sont des vérités pour moi ! Vous me regardez comme une extravagante qui veut se servir d'un moyen dangereux pour parvenir à une fin impossible. Justifions un peu ma chimere & commençons d'abord par nous entendre.

Le caractère de mon Éleve n'est point une supposition, c'est celui de son sexe lorsqu'il n'est pas encore altéré : les femmes peuvent devenir passionnées, mais elles ne naissent que tendres ; elles le sont toutes, c'est une de leurs qualités distinctives ; elles ont, quoi qu'on en puisse dire, plus d'ame & moins de sens que les hommes. Je ne combattrai pas l'opinion reçue à cet égard ; j'ai honte qu'elle soit si générale, mais j'ose croire qu'il existe encore bien des preuves capables de la détruire. Ma principale attention s'est bornée à préserver mon Éleve de toute impression étrangère ; j'ai donc lieu d'être persuadée qu'elle a conservé son caractère primitif.

J'examine les femmes, & je vois qu'elles sont toutes sensibles, plus ou moins, selon la vivacité de leur imagination. L'étude ou la contrainte n'ont point amorti celle de Sophie; mais aussi le spectacle du monde, les sociétés, les plaisirs ne lui ont pas donné ce degré d'activité toujours difficile à modérer, & que l'on remarque dans les jeunes filles de son âge. Je peux donc supposer qu'elle sera assez sensible pour être facile à gouverner, sans lui prêter ce caractère emporté qu'on croit être celui des femmes & qui est presque toujours l'effet de notre éducation.

A force de discuter l'on devient minutieux, à force de vouloir se faire entendre on parvient à ne plus se faire écouter; je crains l'inutile précaution d'un Auteur qui, tout occupé du soin de vous convaincre, ne parvient qu'à vous ennuyer.

Il est cependant des expressions qui présentent à la fois des sens si différens, qu'il faut nécessairement les éclaircir pour pouvoir être entendu; c'est en partie

tie ce qui me fait regarder avec mépris ces critiques si habiles à dépouiller une phrase & qui, après l'avoir isolée dans leur platte analyse, reprochent hardiment à l'Auteur le sens qu'ils lui ont donné. Lorsqu'on me dit que ces gens-là sont les arbitres du goût, les juges du mérite des grands hommes qu'ils osent citer à leurs petits tribunaux, je crois voir une populace insolente siffler une des meilleures pièces de Corneille à tant par coup de sifflet, & je ris de la décision.

Ma médiocrité, je l'espère, me mettra à l'abri de leurs talens. Quant au public, que je respecte & dont le suffrage me feroit cher si j'osois me flatter de le mériter, je le prie de ne pas me condamner si légèrement, de songer qu'il ne dépend pas de moi de me donner une façon de penser différente & que j'ai cru devoir me montrer telle que j'étois : par égard pour ce même public je promets d'éclaircir de mon mieux quelques-uns de mes paradoxes, surtout ceux qui tiennent à mon plan.

Par exemple, la liberté que je laisse à mon Éleve de choisir son époux, ce que je lui dis de l'amour, le dessein où je suis de me servir du penchant de son cœur pour la guider dans le monde, tout cela, je l'avoue, doit paroître ridicule & inconséquent, au premier coup-d'œil. Cependant j'ose croire que ceux qui ont saisi ma méthode ne me feront point un pareil reproche.

J'ai distingué l'amour ordinaire de cette passion violente dont nous ne connoissons que les effets & de laquelle je ne parlerai plus dans cet ouvrage; j'en avertis une fois pour toutes, afin de ne pas retomber dans des répétitions fatigantes, ou des distinctions inutiles.

Rien n'est plus facile que de donner à un jeune cœur toutes les impressions qu'on veut, je l'ai dit ailleurs; mais rien n'est plus maladroit que la manière dont on s'y prend. Veut-on la marier? On lui fait voir le mari qu'on lui destine, on lui ordonne de l'aimer; quelquefois à peine les jeunes gens se connoissent-ils, qu'on les marie, & voilà ce qu'on ose ap-

peler des mariages heureux, des mariages bénis de Dieu. Il récompense, dit-on, la soumission des enfans; oui, mais il punit la négligence des peres, qui n'ont pas frémi de les exposer à violer le plus saint des engagements. Pourquoi sont-ils chargés du soin de la conservation de leurs enfans, de leur éducation, de leurs biens, de leur établissement, si ce n'est pour les rendre heureux? & dans l'occasion la plus importante, dans celle qui doit décider du bonheur ou du malheur de leur vie, ils ne songent qu'à quelques convenances d'intérêt, ils négligent les plus essentielles, ils n'ont égard, ni aux caractères, ni aux mœurs, ni même à l'inclination.

L'on demande s'il faut de l'amour dans le mariage? Je n'en fais rien; mais ce que je fais bien c'est qu'il faut de l'estime, de la confiance & tout l'attachement dont le cœur peut être susceptible; il faut encore des rapports dans l'humeur, un mari taciturne feroit le tourment d'une femme gaie; il en faut dans les goûts, sans quoi les plaisirs de

l'un feroient le supplice de l'autre. Ces convenances ne sont pas suffisantes; il en faut encore dans l'âge, dans la naissance, dans le bien; les parens, qui sont les juges de celles-là, ne doivent jamais les préférer aux autres.

La nature, en donnant aux peres un droit absolu sur leurs enfans, avoit pourvu au bonheur de ceux-ci, en douant les premiers d'une tendresse sans bornes; depuis la corruption des mœurs cette tendresse a diminué; les hommes sans confiance dans leurs femmes n'ont plus eu d'attachement pour leurs enfans; ces enfans mariés à leur tour, souvent sans être consultés, n'ont pas pris plus d'intérêt à leur famille; le mal s'est perpétué. C'est ainsi que la première faute a produit un enchaînement de maux indestructibles.

Les loix ont été établies; on a cru qu'elles pourvoiroient au bonheur des citoyens, on a ôté aux peres une partie de leur autorité, les enfans ont eu le droit de disposer d'eux à un âge prescrit; l'inexpérience, l'entêtement ont pro-

duit des alliances ridicules; il a fallu malgré nous en revenir aux institutions de la nature: les enfans bien-nés se sont soumis, en gémissant, aux caprices bisarres d'un pere aveuglé; ils ont été malheureux, & quelquefois coupables & vertueux tout ensemble. Voilà comme nos remedes, toujours insuffisans ou bien outrés, ne détruisent que la superficie du mal: nous coupons l'herbe, mais la racine demeure.

Toutes ces réflexions sont maintenant inutiles, je le fais; aussi les fais-je moins par l'envie de raisonner que par la force du sentiment qui m'entraîne; je fais encore que ces fréquentes plaintes sur la corruption générale ne servent qu'à décourager les hommes sans les rendre meilleurs, & je fais encore mieux qu'il ne m'appartient pas de les corriger. Je reviens à mon sujet, dont je me suis écartée sans m'en appercevoir.

Suivons l'institution de la nature; ses loix sont infaillibles & les droits des peres sur leurs enfans incontestables; mais voyons quels sont ces droits, osons leur

prescrire la maniere d'en user, puisqu'ils la méconnoissent.

Tout le monde a le droit d'être heureux, c'est un droit naturel que personne ne peut combattre, & duquel nous ne profitons si mal que par notre faute. Nos peres ne peuvent donc avoir un droit contraire sur nous, sans détruire le sentiment inné qui nous fait tendre vers le bonheur. Nous dire de renoncer à ce sentiment, c'est nous imposer un devoir factice qui répugne à la raison même; mais aussi oser nous conseiller de nous révolter contre l'autorité paternelle, c'est troubler l'ordre de la société, c'est détruire la plus sainte des loix. Que faire dans ce cahos de difficultés? Étudier chacun nos devoirs respectifs pour les remplir. Lorsque les peres seront ce qu'ils doivent être, il n'en coûtera point aux enfans pour rester dociles.

A Dieu ne plaise que je prétende établir ici cette maxime pernicieuse, que les enfans sont les seuls juges de leur bonheur! L'expérience la dément tous

les jours, & le peu de valeur de toute espece d'engagemens pris avant l'âge de majorité prouve qu'on regarde les jeunes gens comme incapables d'en contracter; mais, puisque les loix puniroient un tuteur intéressé qui abuseroit de son pouvoir pour forcer l'inclination de son pupile, combien, à plus forte raison, un pere avare, seulement occupé du soin d'enrichir sa famille, sans égard pour l'inclination de ses enfans; n'est-il pas coupable? Quel est l'homme dur qui ne seroit touché du sort de ces infortunées victimes de l'autorité paternelle qui ont préféré la mort à un lien abhorré? Ces exemples sont moins rares qu'on ne le croit; surtout en France, où le pouvoir des peres est presque sans bornes; le courage est de tous les états & malheureusement aujourd'hui la tyrannie de tous les rangs.

Que de maux je vois naître de nos différens préjugés! Et cependant que de moyens j'envisage pour les prévenir, sans détruire ces préjugés-mêmes! Il est rare qu'une seule personne les réunisse

tous. Un pere entêté de sa noblesse ne veut donner sa fille qu'à un homme de nom, un autre qu'à un homme riche, un autre enfin qu'à un homme de son état. Je prens le premier, dont la folie me paroît la plus pardonnable, peut-être parce qu'elle s'accorde le mieux avec mes idées, & je le suppose pere de mon Éleve, pour rendre l'exemple plus sensible; il a une fortune honnête & n'est pas intéressé; si sa chimere avoit été l'argent, cela n'eût changé que le choix du gendre. Il est donc fait, me direz-vous, ce choix que vous deviez laisser faire à votre Éleve? Elle le fera encore, ou du moins croira l'avoir fait, ce qui est plus sûr & la même chose pour son cœur. C'est le moment de le bien connoître, pour savoir d'avance à qui il se donnera; si je ne le fais pas avant elle, il m'échappera & je ne suis plus sûre de rien.

Il est rare qu'un pere ait irrévocablement jeté les yeux sur un seul homme, à l'exclusion de tous les autres; ce sont souvent des circonstances impré-

vues qui fixent un mariage, auquel on n'auroit pas songé. Je pouvois donc, sans choquer la vraisemblance, supposer qu'il m'est libre de choisir l'époux de Sophie dans le nombre de cinq ou six jeunes gens du même âge & du même rang: cependant, pour prouver que les plus grandes difficultés peuvent être vaincues sans le secours de l'autorité, j' imagine le pere de mon Éleve fortement prévenu en faveur d'un jeune homme, qu'il a résolu de faire son gendre; cette circonstance, qui pourra m'embarrasser, ne nuira point à mes projets: si le jeune homme est vertueux, il est digne de mon Éleve; s'il est vertueux, il est sensible, les ames froides ne sont qu'orgueilleuses: si, au contraire, c'est un étourdi sans mérite, il est aisé de le démasquer aux yeux du pere, & d'en préserver la fille. Mais j'aime mieux supposer le premier cas; il est probable & plus conforme à mes vues. Voilà, me direz-vous, toutes les difficultés applanies; il ne s'agit plus que de dire aux jeunes gens, aimez-vous, & puis de les

marier. Je conviens que la fille recevra avec soumission l'époux qu'on lui donnera; que le mari, à son tour, payera à sa jeune épouse ce tribut passager que tous les hommes rendent à la nouveauté; mais, après trois mois de mariage, il sera froid & dissipé, après un an il sera indifférent, après deux il sera libertin: voilà la moitié du tableau; par égard pour mon sexe je n'ose l'achever. En général deux cœurs qui ne se sont rien promis, croient ne se rien devoir.

Oh que ce n'est pas ainsi qu'on nous gouverne! Dans toute espèce d'engagement, le cœur veut être libre; il aime à pouvoir se dire, c'est moi qui me suis donné; les devoirs que nous nous sommes faits, nous sont toujours plus sacrés que ceux qu'on nous impose.

Pour que mes deux jeunes gens s'aiment, je m'y prendrai tout différemment; d'abord la permission de s'aimer fera une grâce & point un ordre, ils désireront longtemps le bonheur d'être unis avant d'oser l'espérer.

Lecteurs, vous direz que je poursuis ma chimere; il n'importe, je serai trop heureuse si elle peut vous faire naître quelque idée meilleure que la mienne.

Comment nous y prendre pour faire connoître à Sophie son nouvel amant, pour le lui faire aimer, pour qu'il l'aime à son tour? Rien de plus facile, ce me semble. Nous lui supposons seulement le cœur aussi libre qu'elle; l'on sent que le projet seroit nul sans cette circonstance.

Après la conversation que j'ai eue avec mon Éleve, & que j'ai rapportée plus haut, l'on doit s'attendre à nous voir changer de vie; je l'ai déjà annoncé à Sophie; elle-même attend ce changement avec une impatience mêlée de curiosité, qui ne m'échappe pas, & dont je serois peut-être allarmée si je la connoissois moins; mais le ton qui regne dans le monde me rassure; il n'est fait ni pour la séduire ni pour lui en imposer. Son cœur, me direz-vous, ce cœur que vous vous êtes plu à rendre si ten-

dre, l'amour, dont vous lui avez fait un si beau portrait, ne craignez-vous pas que toutes ces images, présentées sous une forme séduisante, ne réveillent en elle le goût du plaisir? Non, ce plaisir n'est pas celui que son cœur cherche; les hommes à la mode ressemblent trop peu à celui que je lui ai peint, à celui dont le caractère est empreint au fond de son ame, pour qu'elle s'y méprenne; cependant je dois avertir qu'avant que Sophie ne soit fixée à l'homme qui lui est destiné, puisque ce choix est fait & que je le crois bon, elle ne verra personne digne de toucher son cœur.

J'ai vu des meres imprudentes reprocher à leurs filles des malheurs qu'elles seules avoient causés, en donnant l'accès de leur maison à des jeunes gens aimables, qui ne pouvoient prétendre à leur alliance. Qu'espéroient-elles donc? Rien peut-être, mais il auroit fallu sacrifier le plaisir d'avoir une cour brillante. Il est bien plus simple de faire porter à d'autres la peine de nos fautes; & puis la méthode de nos jours est

moins de prévenir le mal que de vouloir le guérir. Je reviens.

Ma Sophie, présentée dans quelques sociétés, en a fait les premiers jours les délices; rien n'étoit plus aimable, mieux élevé. Nous nous attendions à tout cela; ce mince encens ne pouvoit nous porter à la tête; cependant j'examinois Sophie, les divers mouvemens de son ame ne m'échappoient pas, ce premier moment devoit achever de me développer son caractère; si je l'eusse vue attentive à examiner les femmes, à copier leurs manieres, si je l'avois vue humiliée de la noble simplicité de ses habits auprès de leurs somptueuses & indécentes parures, j'aurois dit: mes soins ont été vains, Sophie ne fera qu'une femme ordinaire. L'épreuve étoit dangereuse, mais sûre.

J'ai vu Sophie au milieu d'une foule de femmes jalouses, dont chaque compliment avoit l'air d'un reproche, conserver son humeur douce & prévenante, répondre à tout avec justesse & honnêteté; je l'ai vue ensuite recevoir avec di-

gnité des éloges plus flatteurs & n'y être point insensible; je l'ai vue attirer par ses graces une jeunesse empressée à lui plaire & la contenir dans les bornes de la décence par un air de modestie touchant, répandu sur toute sa personne & qui brilloit dans ses moindres actions; aucun des gestes de Sophie ne m'est échappé, je n'ai pas perdu une de ses paroles, quoique j'eusse si peu l'air d'y faire attention que je suis sûre qu'elle me racontera ce que je fais déjà. Quel triomphe pour mon cœur!

Ne croyez pas que j'interroge mon Eleve; je ne saurai jamais rien d'elle s'il faut que le lui demande; mais elle est trop franche & trop innocente encore, pour que j'appréhende sa dissimulation.

La froide politesse des femmes l'a surprise; à ce souvenir ce petit cœur se gonfle; c'est l'amour propre trompé qui se révolte, c'est la sensibilité blessée qui gémit. Accoutumée à se voir chérie de tout ce qui l'environne, cette nouveauté l'afflige, elle voudroit presque être moins aimable & plus aimée. Je la

console: rassurez-vous, lui dis-je en l'embrassant; toutes les femmes ne ressemblent pas à celles-là; vous aurez des amies qui vous dédommageront de leur froideur; vous ne vivrez avec les premières qu'autant que la politesse l'exigera, & les nouveaux devoirs que vous aurez bientôt à remplir, vous sauveront leur commerce. Ceci remet la conversation sur un objet plus intéressant pour Sophie; elle se rappelle alors avec une sorte de joie les éloges d'un homme que ses yeux ont plusieurs fois distingué de la foule, & qui ne ressembloit pas à la fade adulation des autres; elle le nomme, comme par inadvertance; elle se hazarde ensuite à dire que Mr. de Ravaine a l'air doux, qu'il parle peu, mais que ce qu'il dit est bien plus sensé que les bruyans discours des autres: en effet j'avois eu soin que le contraste fût frappant. Sophie, comme si elle étoit confuse de ce qu'elle vient de dire, se tait en rougissant; j'applaudis à l'éloge sans affectation, puis je ramene la conversation sur les femmes.

La parure immodeste de plusieurs d'entr'elles la choque ; leur air agaçant ou plutôt hardi avec les hommes ne ressemble guere à cette timidité dont je lui ai parlé, à cette contenance décente qui en impose aux libertins mêmes ; Sophie, étonnée, s'abandonne à un mouvement d'indignation contre son sexe. Prenons garde qu'il ne dégénere en mépris.

„Sophie, lui dis-je alors, en l'interrompant, ces femmes que vous condamnez avec raison ne sont cependant qu'étourdies ; il n'en est peut-être pas une qui n'ait le cœur honnête. „Plaignez-les, craignez de les imiter & „gardez-vous de les juger. Souvenez-vous de ne jamais dire des femmes que „le bien que vous en savez. Dans tout „ce qui vient de vous échapper sur leur „compte je ne vois que l'enthousiasme „de la vertu ; une autre n'y verroit que „l'expression de la jalousie. Un homme „qui vous auroit entendue auroit dit „dans son cœur : voilà une fille méchante, qui n'évite de ressembler aux „femmes qu'afin d'avoir le droit de les „dé-

„déchirer. Souvenez-vous encore qu'on „plaint les foibles, mais que l'on déteste „les méchans. O bonne Sophie, toi „qui crains la froideur des autres, comment supporterois-tu leur haine?“

Sophie, honteuse, essuie quelques larmes. „Ton cœur te décele,“ lui dis-je, d'un ton attendri, „suis ses mouvemens, ils ne t'égareront pas.

Je change de discours; nous parlons des hommes. Ici l'on remarquera que je n'interromps plus mon Éleve; je n'ai pas peur que la haine s'en mêle. Nous sommes juges du mérite des hommes comme ils le sont du nôtre; Sophie le fait & use de ce droit avec discernement.

Depuis ma réprimande elle examine moins les femmes, & j'en suis ravie pour plusieurs raisons. En revanche toute son attention se fixe sur les hommes; elle étudie leur caractère en fille accoutumée de bonne heure à réfléchir: les manières recherchées, la posture indécente, le langage aprêté d'un petit-maitre lui paroissent plus ridicules que toutes les minauderies d'une coquette; mais

elle s'en amuse: ces gens-là ne l'intéressent guere; elle les laisse jouir avec sécurité de leur petit bonheur. Si malgré son air réservé ils lui débitent quelques-unes de ces fadeurs usitées, elle fait le cas qu'il faut en faire, elle y répond sans humeur, sans ironie, mais avec cette politesse froide qui déconcerte mieux un fat que les sentences d'une prude.

Affujettie aux usages elle les respecte tous. S'il s'agit d'obliger, c'est son cœur qu'elle consulte; mais lorsqu'il ne faut qu'être polie, elle se sert avec grace des formules reçues: elle ne s'offensera point qu'on manque envers elle à ce qu'on nomme dans le monde le cérémonial; mais elle n'y manquera envers personne; quelque ridicules que puissent lui paroître ces usages, elle s'y conformeroit plutôt que de se singulariser. C'est par la même raison que sans être esclave des modes elle se met, à peu près, comme toutes les femmes, à l'exception que sa parure est plus simple & surtout plus décente.

Elle fait prendre d'une mode tout ce qui convient à sa figure, & n'est pas pressée d'en changer si elle lui est favorable; du reste elle évite soigneusement les parures théâtrales, ou trop recherchées, parce qu'elle fait qu'il ne suffit point de voiler ses appas, pour être mise modestement, & que souvent une coiffure posée de telle façon, un soulier fait de telle manière, va déceler la coquette la plus fine. Sophie veut bien être mise avec goût, mais non pas avec art; il faut bien qu'on la trouve jolie, mais il ne faut pas qu'on sente ce qu'il lui en a coûté pour l'être.

N'avez-vous jamais remarqué que l'ajustement le plus négligé est toujours le plus séduisant? Sophie ne l'ignore pas; cependant je m'apperçois avec plaisir qu'elle n'a recours à cet innocent artifice qu'avec l'homme qu'elle voudroit fixer.

Il est de toutes nos sociétés; elle le voit presque tous les jours, sans qu'elle se soit encore apperçue du plaisir qu'elle goûte à le voir. Le jeune homme n'est

surement pas mieux instruit de ses nouveaux sentimens; mais il est assidu, il est timide, embarrassé auprès d'elle, il est enfin tout ce qui dénote un homme amoureux. Je ne peux plus douter de leur penchant réciproque; il est temps de le fixer.

„Eh bien,“ dis-je un jour à mon Éleve, „avez-vous réfléchi sur le choix que vous devez faire? Votre famille songe à vous établir; vous ne l'ignorez pas. Parmi les jeunes gens que vous voyez, n'en est-il aucun qui vous convint? Depuis quelques jours vous me paraissez moins gaie; auriez-vous des chagrins que vous ne puissiez confier à votre amie? Que craignez-vous de moi? Ne suis-je pas sûre de votre fageffe (uu) & ne l'êtes-vous pas de mon indulgence?“

Je me tais. Sophie baisse les yeux; peu accoutumée à feindre elle ne cherche pas à me dérober son trouble: ce seul mot *votre famille songe à vous établir*

(uu) L'on sent que le mot *sageffe* veut dire ici discernement, justesse de sens.

vient de l'éclairer sur la nature de ses sentimens pour de Ravaine; cependant la honte d'un premier aveu l'empêche de me répondre, elle me regarde avec des yeux qui semblent me dire: devinez ce que je n'ai pas envie de vous cacher. Je ne fais pas semblant d'entendre ce langage, je la presse de nouveau de m'ouvrir son cœur (xx), elle hésite, puis comme entraînée par un mouvement involontaire: de tous ces jeunes gens dont vous me parlez, me dit-elle, avec un peu d'émotion, il n'en est qu'un qui ressemble à celui dont vous m'avez si souvent fait le portrait; elle s'arrête, puis, voyant que je ne répons rien: ah, ma bonne amie, s'écrie-t-elle, je suis perdue; si vous n'avez pas deviné, il n'est pas tel que je l' imagine.

„Vous êtes bien vive,“ lui répons-je en souriant; „les jeunes gens auxquels „vous faites si durement le procès n'ont- „ils pas droit de se plaindre de votre

Q 3

(xx) C'est le seul cas où je questionnerai mon Éleve.

„prévention? Un feul d'entr'eux vous a
„paru honnête homme. O Sophie,
„comme nous nous aveuglons! Dites-
„moi plutôt qu'il n'en eft qu'un qui vous
„plaife; je vous croirai, & je devinerais
„peut-être. Mettez une autre fois
„moins de partialité dans vos décisions
„ou tremblez de vous tromper: ce ne
„font point des réprimandes que je veux
„vous faire; ma confiance doit payer la
„vôtre: Mr. de Ravaine eft aimable, il
„me paroît tout ce que vous le croyez:“
ici la rougeur de Sophie la décele, elle
ne m'interrompt point, je poursuis.

„Vous avez ufé du droit que vos pa-
„rens vous ont laiffé, & je crois que
„vous en avez ufé fagement; mais fa-
„vez-vous fi l'homme que vous aimez
„a le cœur libre, favez-vous s'il vous
„aime? Les attentions qui vous flattent
„ne font peut-être que des égards ren-
„dus à votre fexe: quelle douleur pour
„vous, Sophie, s'il pénétroit votre amour
„fans y répondre!

„Je ne vous confeillerai jamais d'é-
„tre fauffe, mais fachez que les hom-

„mes nous ont imposé la dure loi de leur
 „cacher nos plus doux sentimens: s'ils
 „ne nous aiment pas, ils nous font un
 „crime de les aimer: s'ils nous aiment,
 „ils veulent se réserver le plaisir de nous
 „avoir arraché l'aveu de notre tendresse
 „en cent manieres, avant de l'obtenir.
 „Moins sensibles que nous, plus incon-
 „stans, plus jaloux, il faut de l'art pour
 „conserver leurs cœurs. O, ma Sophie,
 „j'ai honte de te tenir ce langage, de-
 „vois-tu connoître la dissimulation?
 „Vous le dirai-je, vous vous trahissez
 „à chaque instant; vos empressemens
 „naïfs pour de Ravaine; plus que cela
 „encore, la froideur que vous affectez
 „pour les autres, sont une espece de dé-
 „claration qui ne lui auroit pas échappé
 „s'il étoit moins jeune: il a l'ame hon-
 „nête, & je crois qu'il vous aime; mais
 „ne peut-il pas avoir les préjugés de son
 „sexe? Qu'il vous trouve plus réservée
 „avec lui qu'avec tout autre; qu'il ne
 „soit du moins distingué de vous que par
 „les mouvemens involontaires d'un cœur
 „franc qui se décele.

„Faites plus, chere Sophie; vous
„êtes digne de régner sur vous-même;
„osez prendre la résolution de renoncer
„à votre amant s'il n'est pas tel que vous
„le croyez, examinez son caractère, sa
„maniere de penser; si vous le voyez
„parfait, vous vous abusez, nous avons
„tous des défauts.

„Examinez-vous à votre tour; com-
„parez son caractère au vôtre. Pour
„s'aimer, il ne faut que de la sensibili-
„té, de la jeunesse & des graces; pour
„s'aimer toujours, il faut des rapports
„dans l'humeur, de la conformité dans
„les goûts; séduite par l'extérieur, vous
„avez oublié que souvent il en impose,
„vous n'avez jugé de Ravaine que sur
„les apparences, & parce qu'il vous
„plaît vous lui prêtez toutes les vertus
„que votre cœur lui souhaite.

„J'aime à croire que vous ne vous
„faites pas illusion & que votre amant
„est digne de la préférence que vous
„lui donnez; mais plus il vous est cher,
„plus vous devez désirer de mériter
„son estime; s'il vous parle de son

„amour, souvenez-vous que vous avez
 „des parens que leur bonté ne doit pas
 „vous faire oublier, qu'ils ont seuls le
 „droit de disposer de votre main. Ne
 „craignez pas de le rappeler à Ravaine;
 „c'est un aveu tacite de vos sentimens
 „qu'il vous est permis de lui faire; il y
 „a une maniere d'être franche qui ne
 „nous rend que plus aimables. On ne
 „doit pas toujours dire ce que l'on pen-
 „se, mais on peut quelquefois le laisser
 „deviner. Du reste si vous voulez être
 „gaie avec de Ravaine, soyez-le donc
 „indistinctement avec tous les autres:
 „craignez qu'il ne vous croie une hu-
 „meur inégale. Vous ne devez aimer
 „que votre amant; mais il faut être
 „bonne envers tout le monde: fachez
 „consoler par une politesse affable ceux
 „qui n'ont pas pu vous plaire. Les
 „femmes trop fieres finissent par se faire
 „détester. Que de Ravaine, en sentant
 „son bonheur, puisse admirer votre mo-
 „destie, & que même en se croyant ai-
 „mé, il désire encore de l'être davan-
 „tage. Voilà, ma Sophie, le moyen

„de conserver longtems cet empire que
„la nature a donné aux femmes aima-
„bles, fans qu'il en coûte rien à votre
„vertu ou à votre amour.“

C'est là la maniere dont on peut reprendre une jeune personne ou lui donner des conseils. Si vous voulez qu'ils soient utiles, donnez-leur un motif intéressant; qu'elle sente évidemment la nécessité de les suivre pour son propre bonheur: ce n'est pas l'âge de la raison, elle ne peut presque rien contre le langage séduisant des passions.

J'ai souvent avec Sophie de ces entretiens, en effet fort raisonnables, & dans lesquels il n'est question que de l'intérêt de son amour. Tantôt c'est un avis que je lui donne, une observation que je lui fais faire, une réflexion que je lui communique; elle m'écoute toujours avec plaisir, & me consulte avec confiance: il ne s'agit que d'intéresser le cœur; celui de mon Éleve n'a pas un sentiment dont je ne sois la dépositaire. L'aveu que son amant lui a fait de son amour, la maniere dont elle y a ré-

pondu, tout cela est mon ouvrage. Un peu plus de réserve de la part de Sophie a rendu l'amant plus empressé; il a parlé & on ne l'a point rebuté; mais, fidele en tout à mes conseils, mon Éleve a fait valoir la volonté de son pere, ainsi que sa soumission à ses ordres. Le jeune homme, pour se le rendre plus favorable, a jugé à propos de s'adresser à moi; autre triomphe pour mon cœur. Ce ne sont point des complimens qu'il m'a faits, c'est une tendresse de fils, c'est la confiance d'un enfant envers une bonne mere qu'il me témoigne; je reconnois sans peine l'ouvrage de Sophie & je vois avec attendrissement que, dans le moment de sa vie le plus intéressant, son bon cœur ne m'a pas oubliée.

Je promets à son amant d'appuyer des vœux si sinceres, & je tiens parole avec zele: l'on sent bien que l'approbation du pere de Sophie n'est pas difficile à obtenir; il veut que cette union s'accomplisse aussitôt. „Non, Monsieur, „lui dis-je alors, „puisque vous m'avez „confié votre fille, j'ai le droit de la

„rendre heureuse; si j'avois moins con-
„nu votre probité, je ne me ferois ja-
„mais chargée de son éducation, dans
„la crainte de ne lui préparer que des
„malheurs en lui donnant une façon de
„penser trop peu commune aujourd'hui.

„Lorsque vous me parlâtes de Mr.
„de Ravaine, je crus voir en lui, outre
„les qualités d'un homme d'honneur,
„toutes celles qu'il falloit pour fixer So-
„phie; je n'ai rien négligé pour secon-
„der vos vues: votre fille l'aime & en
„est aimée aujourd'hui; mais son amant
„est jeune, il peut être inconstant, il
„peut avoir d'autres défauts que ni vous
„ni moi n'avons apperçus: un homme se
„plie aisément aux goûts de sa maîtresse;
„l'amour passé, les complaisances cessent,
„le caractère reparoit & l'homme se
„montre démasqué.

„Voilà ce qui fait que deux amans
„passionnés deviennent des époux indif-
„férens: d'ailleurs l'amour s'use, il s'é-
„teint par la possession; quelque char-
„mante que soit Sophie, après un an de
„mariage elle n'aura, aux yeux de son

„époux, d'autre avantage sur une autre
 „femme que celui que ses vertus ou
 „ses graces lui laisseront; mais il faut
 „être vertueux pour apprécier les unes
 „& être sensible pour être touché des
 „autres.

„Heureux lorsque la sympathie des
 „humeurs, la conformité dans la manie-
 „re de voir & de sentir, la confiance ré-
 „ciproque font succéder à l'amour cette
 „tendresse vive qui, jointe à la douce
 „habitude d'être ensemble, devient à la
 „longue un sentiment plus délicieux en-
 „core! Voilà le bonheur que Sophie doit
 „espérer, celui pour lequel elle est faite;
 „mais ce n'est point elle qui peut juger
 „du caractère de son amant, c'est vous
 „dont il ne se défie pas, c'est moi qu'il
 „a vue dans ses intérêts qui devons l'exa-
 „miner. C'est dans les petites choses
 „qu'on se décele, surtout dans celles
 „qu'on n'a pu prévoir; fournissez-lui
 „des occasions de se montrer tel qu'il
 „est; évitez, par la plus exacte recher-
 „che, un mal qui seroit sans remède; il
 „vaut mieux que Sophie pleure la perte

„de son amant, que l'inconstance de son
„époux.

„Vous êtes bon pere, le bonheur de
„votre fille vous est cher; ne négligez
„rien pour l'assurer & pour prévenir les
„reproches que vous auriez à vous faire,
„si, par un excès de bonté, vous cédez
„aux empressements de deux jeunes gens
„aveuglés, dont vous feriez peut-être
„le malheur & celui des enfans qui naî-
„tront d'eux.“

Le pere de mon Éleve, qui n'a d'autre défaut que celui des peres ordinaires, c'est-à dire de traiter trop légèrement la plus importante affaire de leur vie, convaincu, par les réflexions que je lui fais faire, de la nécessité de bien connoître son gendre futur, sûr d'ailleurs de ma tendresse pour sa fille, me confie sans peine les intérêts de son cœur. Me voici donc, pour ainsi dire, l'arbitre du bonheur de mes deux jeunes gens, & la confidente de leurs amours. Ils se voient tous les jours sous mes yeux, ils s'aiment, il leur est permis de se le dire; c'est peut-être le plus

beau temps de leur vie & furent le plus doux de la mienne.

Quel empire n'ai-je pas aujourd'hui sur mon Éleve! Maîtresses ordinaires, c'est le moment où vous devenez insupportables aux vôtres, où vos leçons les ennuient le plus, où votre présence les obsède; c'est précisément celui où je ferai le plus chère à la mienne.

Elle n'a pas un chagrin que je n'adoucisse ou ne partage, pas un plaisir qu'elle ne croie me devoir; ma présence, loin de la gêner, la rassure; c'est une barrière qui lui sauve des sacrifices & le soin continuel de veiller sur elle; son air satisfait, caressant même, avec son amant, semble dire alors qu'elle s'applaudit de pouvoir lui témoigner sans risque tout ce qu'elle sent pour lui. Sophie sait cependant se vaincre & je la laisse sans crainte sous la garde de sa vertu: quelque sensible qu'elle soit, elle sauroit refuser à son amant la plus légère faveur s'il osoit la demander en particulier, parce qu'elle sait qu'il n'y a que le crime qui cherche le mystère.

Elle se livre volontiers devant moi à l'innocente familiarité de son âge, mais lorsqu'elle est seule avec son amant, elle n'ignore pas qu'elle a besoin d'un autre ton pour le contenir dans les bornes du respect qui lui est dû, & fait le prendre, sans qu'il ose même s'en plaindre.. Ce n'est pas que, d'un naturel vif & bouillant, le jeune homme ne soit quelquefois tenté de murmurer de cette conduite, qui lui paroît une singularité; mais il aime véritablement & tremble de déplaire à Sophie. Un jour qu'elle est absente il m'ouvre son cœur, je m'y étois attendue; je l'écoute attentivement, puis, du ton le plus affectueux qu'il m'est possible: „Mon jeune ami, „lui dis-je, „vous vous plaignez de votre „maîtresse quand vous devriez lui savoir „gré de la peine qu'elle prend de vous „sauver des combats pénibles: répondez-moi avec cette franchise qui vous „est ordinaire; n'est-il pas vrai que „lorsque Sophie profitant de la sécurité „que lui donne ma présence, ou celle „de ses parens, se livre envers vous à „cette

„cette douce familiarité qu'autorisent leur
 „volonté & votre union prochaine, vous
 „avez peine alors à modérer vos trans-
 „ports; chaque nouvelle grace de So-
 „phie excite en vous des desirs qu'un de-
 „ses regards ne réprime pas toujours.
 „Vous avez l'ame honnête, je le fais
 „bien; mais il est des momens où l'on
 „ne réfléchit pas & un seul de ces mo-
 „mens suffit pour nous faire perdre le
 „fruit d'un an de résistance: Sophie con-
 „noît votre caractère; sans douter de
 „votre probité, elle fait que les sens
 „peuvent dicter un crime auquel le cœur
 „n'auroit point de part. Cet air réservé
 „que vous lui trouvez en particulier, el-
 „le ne le doit point à mes leçons mais à
 „sa vertu, au désir qu'elle a de la con-
 „server & d'être digne du seul homme
 „qui soit dangereux pour elle. Rougis-
 „sez d'avoir attribué au caprice le plus
 „grand effort d'amour & de vertu dont
 „une jeune fille puisse être capable: ap-
 „prenez d'un enfant à vous vaincre &
 „sachez prouver votre amour à force de
 „sacrifices.

Mon jeune homme, un peu confus, ne réplique rien; cependant je vois, au travers de l'air fatigant qu'il affecte, qu'il voudroit bien que l'on prît moins de précaution pour lui sauver des dangers.

Voilà le caractère des hommes; ils veulent que nous résistions, mais ils ne négligent rien pour nous séduire; incapables de commander à leurs sens, ils nous chargent du soin de veiller & sur eux & sur nous.

Je m'apperçois avec plaisir que tous les sentimens de Mr. de Ravaine prennent la teinte de ceux de sa maîtresse; c'est toujours l'effet d'un véritable amour. Non seulement il se prête à ses goûts, mais il les adopte. Il a renoncé à tous les plaisirs bruyans & il est aisé de voir que l'exemple, plutôt que le penchant, l'avoit séduit. Le spectacle est le seul des amusemens qui lui plaise encore; il en parle à Sophie; je me détermine sans peine à l'y conduire. Il n'est plus dangereux pour elle; tous les sentimens tendres qu'il pourroit lui inspirer tour-

neroient au profit de son amour & je ne crains pas que le désœuvrement lui en fasse un jour une habitude.

La première fois Sophie se livre toute entière à l'illusion : on donne Zaire ; elle croit voir cette malheureuse fille, partagée entre l'amour & la religion, sacrifier à un austère devoir les plus doux sentimens de son cœur ; elle verse des larmes sur sa mort, & déteste la brutalité de l'amant peu délicat qui l'immole à sa jalouse fureur. Mr. de Ravaine s'offense de la colere de Sophie ; il semble prendre pour lui toutes les injures qu'elle adresse à Orosmane. Le motif qui fait parler de Ravaine est visible ; Sophie s'en apperçoit ; impatientée par quelques personnalités, ou peut-être par un mouvement de dépit trop naturel à son sexe, elle cherche à se venger de son imprudent amant par quelques mots obligeamment adressés à un rival qu'elle fait lui faire ombrage.

Le jaloux de Ravaine ne pouvant plus dissimuler, se retire sous un prétexte frivole. Sophie, mortifiée, se

repent trop tard de sa conduite : la comédie finie, elle me voit avec surprise accepter la main de ce rival favorisé, elle est prête à laisser éclater son trouble ; un regard que je jette sur elle la rassure & lui donne la force d'affecter une tranquillité qui n'est pas au fond de son ame.

Débarassée enfin de l'importun qui nous obsède, Sophie me reproche, avec un peu d'humeur, d'avoir voulu la chagriner en acceptant la main d'un homme dont je fais bien que les empressements lui sont à charge.

„Sophie,“ lui dis-je d'un ton fort sérieux, „le premier effet de nos fautes „est de nous rendre injustes envers au- „trui. Avez-vous prétendu que, lors- „que par caprice vous avez désolé un „homme qui vous aime tendrement, que „vous vous êtes jouée d'un autre, je „partageasse votre imprudence, & vous „rendisse plus coupable encore par une „condescendance déplacée ? Devois-je, „en vous imitant, faire un nouvel af- „front à celui que vous veniez d'abuser „si cruellement, & achever de lui prou-

„ver que vous n'aviez voulu que le faire,
 „servir d'instrument à votre vengeance?
 „N'étoit-ce pas même faire éclater à ses
 „yeux votre faute & vous forcer à rou-
 „gir désormais devant lui? Les hommes
 „en général ne nous pardonnent rien;
 „mais un amant méprisé est souvent un
 „dangereux ennemi.

„Voilà, Sophie, les motifs de ma
 „conduite; quels ont pu être ceux de la
 „vôtre? Comment votre cœur, si ten-
 „dre, si compatissant, a-t-il pu se ré-
 „soudre à faire deux malheureux? Com-
 „ment vous êtes-vous déterminée à fein-
 „dre? Qu'est devenue cette aimable
 „franchise qui vous faisoit dire autrefois,
 „avec tant de candeur, à ceux dont vous
 „rejetiez les vœux: je ne puis que vous
 „plaindre & vous estimer, il n'est pas
 „en mon pouvoir de vous accorder d'au-
 „tres sentimens.

„Vous n'avez pas craint de jouer le
 „rôle d'une coquette, d'une de ces fem-
 „mes viles & méprisables qui n'aspirent
 „qu'au triste bonheur de faire des mal-
 „heureux. Comment un seul moment

„a-t-il pu vous rendre dure & mé-
„chante? Vous avez vu votre amant dé-
„sespéré, sans en être touchée; vous
„avez vu un homme crédule saisir avide-
„ment l'espoir que vous lui offriez &
„vous n'avez pas craint de lui préparer
„de nouveaux tourmens? Oh, ma So-
„phie, que de maux vous avez faits,
„sans le savoir! Non, vous ne connoissez
„point les douleurs de l'ame, vous n'a-
„vez point senti ces déchiremens que
„donnent les passions vives; plaignez
„votre amant, plaignez son malheureux
„rival, & gémissiez d'une faute qui pour-
„roit avoir les suites les plus funestes.

„En vous montrant vos torts, che-
„re Sophie, je n'ai pas prétendu vous
„dissimuler ceux de Mr. de Ravaine; il
„est coupable sans doute, mais il l'est
„malgré lui; la jalousie est une maladie
„de l'ame toujours inséparable de l'a-
„mour; elle differe autant que les ca-
„racteres. Mr. de Ravaine est vif, peut-
„être emporté; mais il n'est ni craintif,
„ni soupçonneux, & l'excès de sensibi-
„lité qui le rend jaloux, peut servir à le

„corriger. Le moyen que vous avez
 „pris, au contraire, est capable de lui
 „faire perdre toute confiance en vous &
 „de l'aliéner pour jamais. Chere So-
 „phie, ne cherchez pas à paroître autre
 „que vous n'êtes. Si, au lieu d'avoir
 „insulté à sa douleur par une gaieté af-
 „fectée, il vous avoit vue triste & mor-
 „tifiée, il n'auroit pas soutenu ce spec-
 „tacle, & bientôt il eût sollicité un par-
 „don que vous l'avez mis en droit de
 „vous accorder.“

Mon Éleve, que j'ai accoutumée à
 savoir convenir de ses torts, ne cherche
 pas à me donner des excuses vagues; un
 premier mouvement de dépit a bientôt
 fait place en elle à cette précieuse sensi-
 bilité qui la caractérise; elle frémit de
 son étourderie & s'afflige de la faute
 qu'elle lui a fait commettre; elle trem-
 ble surtout de l'impression qu'elle aura
 laissée dans l'esprit de son amant. Je la
 rassure quand il en est temps & je me
 vois presque obligée de la consoler moi-
 même.

C'est ainsi que le cœur des jeunes personnes est à notre disposition, & qu'avec un peu d'adresse il nous est aisé de leur donner toutes sortes d'impressions.

Ne me reprochera-t-on pas trop de sévérité pour une faute qui paroîtroit légère à bien des gens; mais ces gens-là ne savent donc pas qu'il n'en est point de légères pour une fille qui entre dans le monde, que c'est peut-être d'une première étourderie que dépendent nos égaremens & les malheurs qu'ils entraînent.

La morale que je viens de prêcher à mon Éleve n'est ni sèche, ni austère; elle s'accorde avec les mouvemens de son cœur; c'est lui qui la condamne & non pas moi, puisque ce n'est qu'en résistant à ses impulsions qu'elle s'est rendue coupable.

L'on se doute que la première entrevue de mes deux jeunes gens, après la scène de la comédie, doit être embarrassante pour tous deux: je le prévois; pour les mettre à leur aise, je

propose un tour de promenade, c'est un moyen décent de les laisser en liberté. Quelque confiance qu'une fille ait dans sa mere ou dans sa Gouvernante, un tiers contraint toujours; il empêche cet épanchement de cœur si nécessaire pour s'aimer, surtout pour se bien connoître: d'ailleurs une jeune fille ne doit plus être traitée en enfant; tôt ou tard on est tenté de se délivrer d'un joug qui nous pèse. J'ai pour garant de la conduite de Sophie son horreur pour le vice, le penchant même de son cœur qui la tient en garde contre toute espèce de surprise & enfin une certaine fierté d'ame qui lui donneroit la force de résister aux pieges les plus séducteurs.

Maîtresse de ses sens, elle fait tourner au profit de la sensibilité tout ce qu'elle leur refuse; elle fait que la chasteté est la premiere vertu des femmes, celle qui donne du lustre à toutes les autres, celle qui nous mérite les hommages de l'univers, & que la gloire qu'elle nous procure vaut bien quelques sacrifices. Ai-je tort de croire qu'une

filles bien pénétrées de ces vérités n'est pas facile à séduire? L'amour de la vertu est sa passion dominante; celle qu'elle a pour son amant lui est même subordonnée; cependant ce noble enthousiasme, cette énergie de sentiment, ne la rend ni prude, ni austère. Bonne, complaisante, attentive, il semble que ce cœur tendre veuille vous dédommager de ce qu'il est obligé de vous refuser; indulgente envers les femmes, elle plaint leurs défauts sans haïr leurs personnes; elle pardonne à leur jalouse envie, & ne cherche jamais à briller à leurs dépens; quelque ridicules que lui paroissent souvent leurs propos, elle ne les contredit pas, en affichant une façon de penser toute différente; elle se tait & gémit en silence d'un mal auquel elle ne peut remédier.

Si elle réfléchit sur les vices des autres, ce n'est pas pour en médire, c'est pour les éviter: elle distingue les personnes sensées & se plaît avec elles; mais elle fait aussi supporter l'ennui d'une conversation puérile, plus encore

par humanité que par bienfaisance. Elle ne méprise pas non plus les vieillards, elle les recherche au contraire pour les consoler du délaissement où ils tombent; elle ne ridiculise pas leurs vieux contes, ou leurs manières surannées; elle les écoute volontiers & leur paye, du moins en complaisance, ce tribut de services qu'elle croit devoir à ses semblables. Mais elle se plaît surtout avec la jeunesse aimable; elle y trouve plus d'aménité, plus de franchise, des cœurs ouverts, que le malheur n'a point encore endurcis, ou l'expérience rendus méfians: elle se livre alors avec plus de sécurité à sa gaieté naturelle. Cette gaieté n'est point bruyante; ce ne sont pas les cris tumultueux d'une joie licentieuse; c'est le ris du plaisir, c'est le contentement de l'innocence qui regne dans ces petites assemblées. Deux ou trois amies de mon Éleve, autant d'amis de son amant, composent sa société d'élite; c'est là qu'elle se dédommage de l'ennui des cercles & de la gêne du cérémonial.

Nos anciens exercices ne sont pas négligés; la musique, la danse, le dessin, les promenades champêtres sont toujours ses amusemens favoris, & les travaux domestiques son occupation principale.

C'est elle aujourd'hui qui tient la maison de son pere; elle est chargée de la dépense & entend parfaitement tous les détails d'un ménage. Faite pour être bientôt mere de famille, elle s'applique avec zele à tous ces nouveaux soins; elle veut connoître les denrées, leur prix, leurs qualités, le meilleur usage qu'on en peut faire; elle connoît les bons domestiques & fait la maniere de les rendre tels; elle veille à leur conduite & ne fait nul cas de leurs talens s'ils n'ont des mœurs & de la religion.

Depuis qu'elle est chargée de la maison de son pere, elle a presque entièrement changé de face; il avoit autrefois un cuisinier, quatre ou cinq laquais, autant de filles ou femmes de service, qui tous attiroient leur famille dans la maison, & pilloient le maître chacun de son côté. Depuis que Sophie a obtenu

de son pere qu'il retranchât ceux qui lui étoient inutiles & qu'il s'en rapportât à elle pour leur choix, il est mieux servi & sa dépense a diminué d'un tiers, quoique sa fille ait destiné de son consentement une certaine somme, outre leurs gages, pour être employée en récompenses, dans le cours de l'année, pour ceux qui seront distingués par leur fidélité ou leur attachement pour leurs maîtres. Elle est parvenue par ce moyen à leur donner une espece d'émulation pour le bien, qui se fortifie tous les jours par la maniere douce dont elle les gouverne; chacun d'eux a peur de perdre une condition si heureuse; il n'en est pas un qui ne préfere le gain modéré mais honnête qu'il peut espérer aujourd'hui, au profit honteux & peu sûr que lui procuroit sa rapine.

Personne ne fait le mal pour le seul plaisir de le faire. Donnez à un homme autant d'intérêt de faire le bien, que ses passions lui en font trouver à faire le mal, & vous verrez si ce penchant à la méchanceté qu'on reproche à la nature

humaine tiendra contre un pareil attrait. Ce n'est jamais que l'espoir du plaisir ou la crainte de la douleur qui rendent un homme méchant; si cela est, qu'il en coûteroit peu pour arracher des milliers de malheureux au crime!

Persuadée de cette vérité, la même vertu qui fait haïr le vice à Sophie, lui fait plaindre les infortunés que la misère y plonge; c'est à eux qu'elle destine tous les secours que sa situation présente lui permet de donner; sa charité ne se borne pas à une pitié stérile pour des maux qu'elle peut soulager. Jamais elle n'a détourné les yeux de dessus le pauvre qui l'implore, quoiqu'elle n'ignore pas que cette charité n'est point la meilleure; que souvent ces mendiants pourroient gagner leur vie par un travail utile à eux & à l'État. Elle n'est pas grande politique, & fait encore mieux que l'humanité souffrante a des droits qu'une ame sensible ne cherche pas à lui contester: il est si doux de faire un heureux, la demande du pauvre est si humiliante, le refus est si dur, que So-

phie ne veut point de cette prudence barbare qu'on ose qualifier du beau nom d'amour de l'ordre.

Comme mon Éleve ne donne jamais par ostentation, la somme la plus modique lui suffit longtems pour ces sortes d'aumônes, qui ne lui ôtent pas le moyen d'en faire de plus utiles. Elle a encore ses principes à elle sur cet article. Les jeunes personnes de son sexe sont principalement l'objet de ses soins; elle les exhorte au travail, leur facilite les moyens d'apprendre; elle en garde à son service & procure à d'autres des places chez ses amies; mais tout cela se fait avec choix & discernement, surtout sans affectation. Elle n'a point ses pauvres à elle. Tous ceux qui souffrent ont part à sa pitié, & aux libéralités qu'elle peut faire: on ne l'entend point parler des maisons qu'elle assiste, des familles qu'elle fait vivre; on ne la voit pas courir les hopitaux pour soigner des gens qui n'ont pas besoin d'elle. Sophie croit qu'il n'est pas nécessaire d'aller chercher au loin des malheureux qui l'entourent;

on ne la voit point faire de quête, comme pour dire : imitez - moi. On ne l'entend pas même louer les personnes charitables, affectation qui ne prouve pas toujours qu'on leur ressemble.

Quelqu'éloignement qu'elle ait pour les mœurs du siècle, pour le luxe, l'avarice, la dureté des gens riches, elle ne fronde rien & ne contredit personne. Comme elle ne veut ni instruire, ni réformer, elle laisse penser chacun à sa manière : son orgueil est bien plus d'être vertueuse que de le paroître. J'ai même eu quelque peine à lui faire sentir la nécessité qui met les apparences mêmes au rang de nos devoirs ; mais enfin je lui ai si bien prouvé que la vertu d'une femme de bien est intimement liée à la réputation, qu'elle regarde aujourd'hui le public comme seul en droit de donner un prix réel à nos actions, quelque sévères que soient ses jugemens. Elle sent qu'ils sont justes pour la plupart. Sophie s'affujettit donc, quoi qu'il lui en coûte, aux bienséances les plus gênantes : ce sont de nouveaux moyens, des pré-

précautions multipliées pour conserver cette vertu qui lui est si chère : mais si Sophie n'étoit qu'orgueilleuse, fiere de mériter l'estime générale, elle ne chercheroit qu'à écraser les autres femmes du poids de son austere mérite, & deviendrait bientôt une prude insupportable.

Sa sensibilité, l'envie de plaire & d'être aimée, que j'ai su cultiver en elle, la sauvent de cet écueil : contente d'elle-même, elle pardonne volontiers aux autres leurs foibleffes & supporte sans aigreur leurs défauts. Trop bonne pour haïr ses semblables, trop jeune pour leur donner des conseils, elle les plaint, les aime, & leur montre l'exemple des vertus qu'elle souhaiteroit de leur inspirer. Son amant est le seul auquel elle tâche de faire adopter sa façon de penser : elle a pour cela un art merveilleux & dans peu de temps elle l'a guéri de plusieurs préjugés. Sophie fait profiter de l'autorité que lui donne son sexe, sans en abuser ; elle a la noble fierté des ames sensibles, mais elle n'est jamais ni

exigeante, ni capricieuse. Quoiqu'elle ne soit pas parfaite, l'excellence de son cœur la rend incapable d'aucune méchanceté; elle sent ses torts, les avoue avec une franchise qui les efface, & les répare toujours avec une fermeté qui étonne.

Tel est, à quelques différences près, le caractère primitif de toutes les femmes, lorsqu'il n'a pas été encore défiguré par les formes bizarres qu'on cherche à lui donner. Il ne m'en a coûté pour rendre Sophie ce qu'elle est que beaucoup d'attention sur elle & sur moi: sur elle, en la préservant, non seulement des vices, mais des préjugés qui environnent l'enfance; sur moi, en évitant de lui donner mes idées pour la vérité & mon caractère pour le sien; défaut qui n'est que trop commun dans les Instituteurs, & qui nuit plus qu'on ne pense à l'éducation.

Une Gouvernante veut que son élève pense comme elle, sans avoir examiné si elle-même pense bien, si elle a des notions justes de ce qu'elle lui ex-

plique, si enfin elle ne lui enseigne point l'erreur pour la vérité.

Voyez cela ainsi, parce que je le vois de même, voilà le langage de l'orgueil. Que celui de la saine raison est bien différent ! Voyons, dis-je à mon Éleve, si cela peut vous être bon ; comparons, discutons, & ne nous décidons jamais qu'après un mûr examen.

Il ne s'agit pas de lui donner mes idées, il faut développer les siennes. Je ne veux pas la faire penser comme moi, mais lui apprendre à penser elle-même ; si je pose les principes, elle en tire toujours les conséquences.

Il est des devoirs communs à toutes les femmes : j'ai mis mes soins à lui rendre ceux-là chers, dans un âge où elle n'en connoissoit pas encore la nécessité ; je n'ai pas craint qu'en les suivant elle me reprochât d'avoir abusé de sa crédulité ; chaque jour elle sent davantage l'utilité de les bien remplir, & s'applaudit d'en avoir contracté la douce habitude. Dans tout le reste j'ai consulté

son caractère, & les circonstances m'ont décidée.

Parvenue aujourd'hui à l'âge où, en état de se conduire seule, mon Éleve n'a plus besoin que des secours de l'amitié, ou des conseils de l'expérience, nous consultons ensemble sur les moyens les plus propres à prévenir ses fautes ou à les réparer.

Sachez inspirer à une jeune fille le désir extrême d'être vertueuse; rien ne lui sera difficile pour y parvenir. Ce désir est une passion comme les autres, qu'il est plus aisé qu'on n'imagine de fomentier dans le cœur de la jeunesse; c'est là tout le secret de l'éducation.

Je m'apperçois, en parcourant cet ouvrage, que l'esprit des détails me gagne: je crois ne m'être encore permis que ceux qui étoient nécessaires à mon sujet; mais plus j'avance, plus je me plais à ma chimere. Abrégeons, de peur d'ennuyer mes lecteurs, qui ne voyant pas de la même manière, ne trouveront peut-être qu'un roman où j'ai cru faire un traité de morale.

Après deux ans de liaison avec son amant, toutes les épreuves faites, excepté la plus dangereuse (yy), il est temps de fixer le sort de mon Éleve: l'homme qu'elle aime est constant, il a les convenances que ses parens exigent & toutes celles qui sont absolument indispensables entre deux époux.

Sophie connoît le monde & l'apprécie; elle rentrera sans peine dans la retraite que son nouvel état va lui prescrire; c'est une des raisons qui m'ont fait différer son établissement.

Une jeune personne qui ne quitte le cloître, ou une sévère Gouvernante, que pour prendre un mari, considère moins l'époux qu'on lui donne, que la liberté qu'elle acquiert; elle ne songe

S 3

(yy) Il n'est point d'amour qui résiste à l'épreuve de la possession; personne, excepté les amans, ne doute de cette vérité, tant redite; mais ce que tout le monde ne fait pas, c'est que la tendresse conjugale a plus de charme que l'amour même, pourvu qu'il l'ait précédée.

en se mariant qu'à se dédommager de la gêne où elle a vécu étant fille : maîtresse d'elle-même, environnée de séducteurs, avide de plaisirs, elle se hâte de satisfaire des goûts toujours contrariés ; d'égaremens en égaremens elle se fraye une route au crime, en cherchant un bonheur qui la fuit, & meurt enfin, sans l'avoir trouvé, malheureuse & coupable.

Bien différens des peuples anciens, dit Mr. Rousseau, *nos femmes courent le monde, & nos filles vivent dans la retraite.* L'on remarque que, dans les pays où il y a le plus de mœurs, l'ancienne coutume est encore en usage ; c'est du désordre des femmes que naissent presque toujours le dérangement des familles, la mauvaise éducation des enfans, leur désunion ; c'est de l'amour des plaisirs bruyans & de la crainte de s'en priver que naît la dépopulation & bientôt après la décadence des États.

Puisque c'est le genre d'éducation que nous recevons qui nous perd, il est donc nécessaire de le réformer. Il se-

roit digne d'un Monarque de s'occuper des moyens d'y réussir. Tant que l'on ne perfectionnera que l'éducation des hommes, on ne fera que la moitié de l'ouvrage; les femmes ont plus d'influence qu'on ne croit sur l'existence politique des Empires. Amies, maîtresses, épouses, ou meres, elles gouverneront toujours les hommes. Dans l'antiquité elles ont produit les plus grandes révolutions & nos histoires modernes prouvent que leur pouvoir n'a pas diminué.

Les hommes auront beau faire, ils feront dans tous les temps ce que les femmes les feront; il est donc essentiel de les rendre elles-mêmes dignes de former des hommes; j'ai donc raison de croire que si mon ouvrage est mauvais, du moins mes vues sont bonnes, & que s'il inspire à d'autres de meilleures idées que les miennes, je n'ai pas perdu mon temps. Je reviens à mon sujet.

Après avoir montré le monde à mon Éleve, lui en avoir fait connoître les plaisirs & les dégoûts; après avoir suc-

fivement fondé ses sentimens sur tous les genres, développé avec soin les facultés de son ame, lui avoir fait apprécier tout à sa juste valeur, lui avoir surtout appris à se connoître elle-même & à juger des autres, à se prêter à tout en ne se livrant à rien (zz), à faire le bien par plaisir, à se vaincre par le noble amour de la gloire, à plier ses goûts à ceux des autres par l'envie de leur plaire, à leur pardonner leurs défauts par bonté d'ame, à ne pas les reprendre par prudence, à se soumettre, sinon sans chagrin, du moins sans désespoir, aux plus grands malheurs, à savoir être heureuse, ou pour mieux dire tranquille, dans toutes les situations, à se contenter de peu, à se priver de tout, à ne rien se passer, en pardonnant tout aux autres; j'aurai beaucoup fait sans doute, mais pas assez encore & ma tâche n'est pas remplie.

Je dois observer que, quelque impossible qu'il paroisse de réaliser ce que

(zz) Ceci doit s'entendre des amusemens du monde.

je fais ici par spéculation, j'ose assurer que je réussirois en suivant ma méthode, pourvu que mon Éleve eût le caractère tendre, plutôt que passionné, que j'ai supposé à Sophie. C'est à une Gouvernante habile à saisir ces différences. Il n'est ni possible, ni nécessaire, de donner une méthode pour chaque enfant; mais il est aisé d'approprier la même, sous une autre forme, à tous les caractères, & c'est là le talent du véritable Instituteur.

Dans les éducations vulgaires on se contente de veiller sur nos premières années; l'on pense pour nous bien ou mal, pendant que nous ne sommes pas en état de penser nous-mêmes: une fois parvenus à l'âge de raison, on nous abandonne, pour ainsi dire, à nos passions naissantes, & il n'est peut-être point d'exemple d'une Gouvernante confidente des amours de son élève.

Une femme sévère condamne sa fille à la retraite; elle croit avoir tout fait en retardant l'occasion qui la perdra infailliblement: une autre, trop indul-

gente, en fait la compagne de ses amusemens, lui donne l'exemple de tous les vices qu'elle lui défend, & se voit enfin obligée de fermer les yeux sur des fautes qu'elle auroit dû prévenir.

Voilà ce qui m'a déterminée à donner une légère esquisse de la maniere dont on peut gagner la confiance des jeunes personnes, & se servir de ce moyen pour les conduire. Ceci eût demandé bien d'autres détails, que les bornes que je me suis prescrites ne permettent pas; il me suffit que les gens sensés qui me liront sentent mon idée & la saisissent.

Il est bien étrange que l'on n'ait point encore reconnu l'absurdité de ce préjugé général: qu'une mere ne peut, sans compromettre sa dignité, se mêler des amours de sa fille; qu'elle doit les punir quand elle les blâme, ou les ignorer lorsqu'elle les approuve: quelle fausseté, quelle dissimulation n'exige pas une pareille conduite? Quelle est la mere tendre qui puisse s'y soumettre, sans frémir des inconvéniens qu'elle en-

traîne? Je le répète & ne l'aurai jamais assez dit: l'homme ne naît que foible & avide de bonheur; voilà le germe de ses crimes, mais ce sont nos ridicules institutions qui le développent.

Si je ne voulois que me livrer au plaisir d'écrire pour composer un roman, je ferois ici le tableau naïf de l'amour de mes deux jeunes gens; je décrirois ce sentiment si vif, senti pour la première fois par deux cœurs tendres, qui se livrent sans gêne, sans remords, au plus doux penchant de la nature; je peindrois les transports passionnés de l'amant, la modestie touchante de la maîtresse, leurs entretiens, toujours décens & souvent utiles; je les montrerois s'attendrissant ensemble sur les malheurs de l'humanité, contemplant les merveilles de la nature, osant quelquefois s'élever jusqu'à son Auteur, & le bénir de ses bienfaits; les suivant enfin dans tous les détails de leur innocente vie, je les conduirois jusqu'au moment fortuné qui doit les unir pour jamais. Mais, outre que ces diverses peintures

pourroient être insipides pour bien des gens, je n'y vois pas une utilité bien réelle. Abrégeons donc.

Sophie, de fille vertueuse devenue la plus chaste des femmes, n'a plus besoin que de quelques avis, que le caractère de son mari rendent absolument nécessaires. Je laisse passer les premiers jours de délire; je ne ferois pas écoutée, & je n'ai pas oublié qu'en fait de conseils le temps & les circonstances où on les donne, décident de leur succès.

Je prens un jour Sophie en particulier; son époux est absent; je lui propose une de ces promenades champêtres qu'elle aime; nous parlons de son bonheur, de l'engagement indissoluble qui vient de l'affurer; puis, lorsque je la vois dans cet état d'attendrissement si propre aux épanchemens de l'amitié: „Chere Sophie“, lui dis-je en la pressant dans mes bras, „mes vœux sont donc comblés, tu es heureuse, & tu méritois de l'être. Lorsque je me chargeai de ton éducation, en priant

„le ciel de bénir mes travaux, je ne lui
 „demandois pas autre chose que ce qu'il
 „m'a accordé. Il m'en a coûté peu de
 „soins, la nature avoit fait beaucoup en
 „ta faveur; fille sage, tu as été la gloire
 „de ta famille; épouse tendre, il te
 „reste à faire le bonheur d'un honnête
 „homme qui t'adore. Sophie, avec
 „tes sentimens & ton ame, la tâche
 „n'est pas difficile. Cependant il faut
 „des précautions, des ménagemens, des
 „sacrifices même, pour conserver le
 „cœur de ton époux. Ah, ma So-
 „phie, on ne cite point d'exemple d'un
 „amour prolongé dans le mariage; tu
 „serois pourtant digne de faire une ex-
 „ception!

„Je n'imagine qu'un seul moyen d'y
 „réussir, c'est d'être pour ton mari ce
 „ce que tu étois pour ton amant. Ne
 „néglige rien pour lui plaire. Une fem-
 „me très sage perd souvent le cœur de
 „son époux par sa négligence; fière de
 „sa vertu, elle se croit en droit de le
 „fixer par cela seul qu'elle lui est fidele.
 „Il n'est pas rare de voir des hommes,

„dégoûtés de leurs femmes, conserver
„pour elles l'estime qu'elle méritent; ce
„sentiment ne te suffiroit pas, ton ten-
„dre cœur a besoin d'un ami, & toute
„femme vraiment honnête ne soutient
„pas l'indifférence de son mari. Il est
„en ton pouvoir de prévenir ce malheur;
„ta douceur, tes graces te font des ga-
„rans de la fidélité de ton époux, plus
„sûrs que ta beauté: garde-toi cepen-
„dant de la négliger; il aime la parure,
„pare-toi avec plus de soin que lorsqu'il
„n'étoit que ton amant. Je n'ai pas be-
„soin de te donner de leçons sur le
„luxu; tu fais faire un plus noble usage
„de tes richesses & tu as mille fois
„éprouvé que l'ajustement le plus sim-
„ple est toujours le plus élégant.

„Que rien ne te fasse oublier que la
„propreté est encore plus nécessaire que
„la parure, qu'on n'y supplée point &
„que l'homme le plus amoureux ne ré-
„siste pas longtemps au dégoût qu'in-
„spire une femme malpropre.

„Des attentions sur ta personne pas-
„se à ton caractère: préviens les goûts

de ton mari, adopte-les; qu'il te
 trouve complaisante dans toutes les
 choses bonnes, ou même dans celles qui
 ne sont qu'indifférentes, afin de te ré-
 serrer le droit de le conseiller dans
 l'occasion. Les femmes opiniâtres ne
 sont jamais écoutées, les femmes dou-
 ces au contraire savent, avec un peu
 d'adresse, se ménager un empire ab-
 solu sur l'esprit de leur mari.

„Cet empire est toujours un bien
 lorsque la femme qui le possède est
 raisonnable; il maintient l'union, l'at-
 tachment, la confiance; il prévient
 les désordres, la dissipation des fortu-
 nes, suites ordinaires des mauvais mé-
 nages; mais souviens-toi, ma So-
 phie, que si tu abuses une fois de cet
 empire, je connois bien ton mari, tu
 ne le recouvreras plus, & de l'hu-
 meur dont il est, tout est perdu s'il ne
 ne t'écoute.

„Il me reste un avis à te donner
 dont dépendra le bonheur de ta vie.
 „Ton mari est jaloux; il n'est qu'un seul
 „moyen de le guérir de cette dange-

„reuse & trop funeste passion. Écoute
„sans te plaindre ses extravagans re-
„proches, quoi qu'il puisse t'en coûter;
„conforme-toi à ses bisarreries; qu'il
„sente ses torts, sans que tu les lui dises;
„ne t'obstine jamais à voir telle ou telle
„personne, fût une femme, contre son
„gré, ou à ne la plus revoir s'il l'exige,
„après son caprice passé; qu'il te trouve
„sans volonté sur cet article, & surtout
„sans humeur. J'ose te répondre qu'un
„an de cette conduite suffira pour lui
„rendre la tranquillité & assurer ton
„repos.

„Cependant, chere Sophie, n'es-
„pere pas que tu n'ayes jamais à souf-
„frir, soit de son humeur, soit de son
„inconstance. Songe dans le premier
„cas qu'une vivacité est bientôt passée,
„& que le souvenir de ta modération
„sera ineffaçable; quant au second, ton
„époux ne cessera pas de t'aimer, j'en
„suis sûre; mais les hommes ont à cer-
„tains égards des principes bien dif-
„férens des nôtres; ils font des distinc-
„tions que nous ne connoissons, ni ne
„de-

„devons connoître; ils ont des momens
 „pour l'amour, ils en ont d'autres pour
 „les sens; dans un de ces derniers, de
 „Ravaine peut oublier ce qu'il doit à sa
 „Sophie; c'est à elle à le lui rappeler,
 „en lui pardonnant généreusement; s'il
 „avoue ses torts, point de reproches
 „aigres; après le pardon, point de
 „méfiance. S'il persistoit dans sa
 „faute, un air triste, humilié, mais ten-
 „dre & compatissant, est le seul moyen
 „propre à lui faire voir quel cœur il
 „outrage.

„Fasse le ciel que tu ne sois pas ré-
 „servée à de pareils malheurs! Mais
 „quand il seroit vrai que tu dusses les
 „éprouver, quand ton époux pourroit
 „en aimer une autre, son égarement ne
 „seroit pas long avec une pareille con-
 „duite. Où trouveroit-il une femme
 „si vertueuse? Où en trouveroit-il une
 „plus tendre? Fuyons, chere Sophie,
 „des idées qui m'attristent, & t'es-
 „frayent; jetons plutôt les yeux sur l'a-
 „venir heureux qui se présente, si tu
 „sais en jouir.

„Veux-tu que ton époux soit long-
„temps ton amant? Que tes faveurs
„soient des graces, qu'il les souhaite,
„avant de les obtenir. Les désirs trop
„prévenus s'éteignent bientôt; il ne faut
„pas moins d'art à une honnête femme
„pour conserver le cœur de son époux,
„qu'à une coquette pour amuser tous
„les amans.

„Les hommes, bien plus passion-
„nés que sensibles, sont naturellement
„inconstans; où nous cherchons l'a-
„mour, ils ne cherchent que le plaisir:
„sois du moins l'arbitre de ceux de ton
„mari, qu'il dépende en cela seul de
„toi. Ainsi l'a voulu la nature, qui
„n'accorda qu'à nous le droit de fai-
„re leur bonheur; mais songe qu'au-
„tant une femme modeste peut rendre
„ses refus attrayans & faire trouver de
„charmes dans les privations qu'elle im-
„pose, autant une capricieuse devient
„insupportable. Point de vains scru-
„pules, point de frivoles prétextes;
„que l'amour accorde toujours, mais
„que la pudeur refuse quelquefois; il

„faut par un mélange exquis de caref-
 „ses & de réserve faire renaître des dé-
 „sirs qu'une trop paisible possession
 „éteindroit.

„Voilà, Sophie, la-coquetterie per-
 „mise à une honnête femme; use de tes
 „droits avec sagesse; rends ton mari tou-
 „jours plus tendre & toujours plus heu-
 „reux; qu'il trouve en toi une maîtref-
 „se aimable, une épouse fidele & une
 „amie sincere.

„Bientôt de nouveaux liens vont te
 „l'attacher encore davantage; mere de
 „ses enfans, quels droits tu vas acquérir
 „sur son cœur! Tu fais les nouveaux de-
 „voirs qui vont t'être imposés; femme
 „respectable, tu es digne de les remplir.
 „Non, tu ne partageras point avec une
 „autre le bonheur d'être mere; tes en-
 „fans, nourris de ton lait, soignés par
 „toi, ne devront point à des mains
 „mercenaires ces tendres sollicitudes
 „qu'on croit pouvoir acheter.

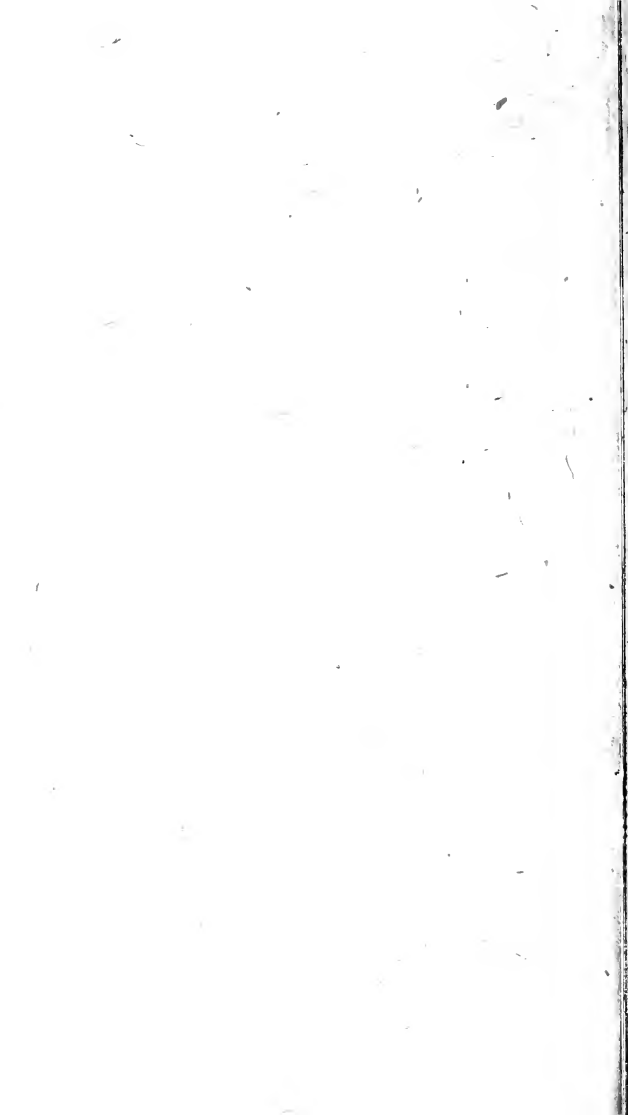
„Élevés sous tes yeux ils appren-
 „dront de bonne heure à pratiquer la
 „vertu. L'éducation de tes fils appar-

„tient à ton époux; mais ne confie
„qu'à toi-même celle de tes filles. Je
„n'ai rien à te dire à ce sujet. Sophie,
„fai qu'elles te ressemblent. Ma tâche
„est désormais finie, & c'est à toi que
„je te remets.“

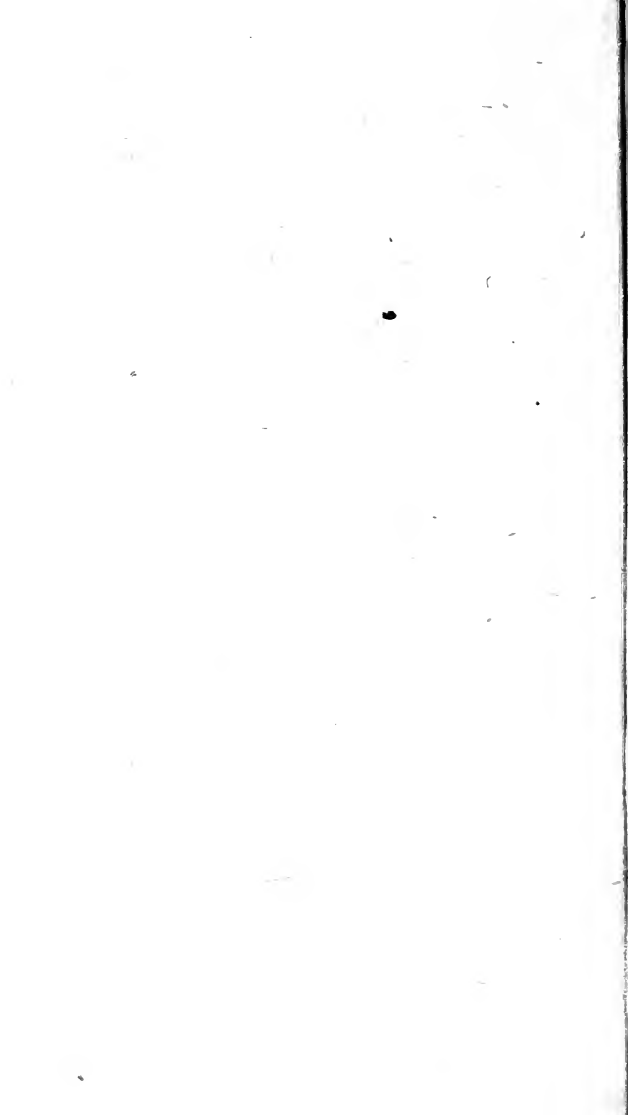
FIN du troisieme & dernier
livre.













a39003



010562535b

